

Doute mortel

Gerritsen, Tess

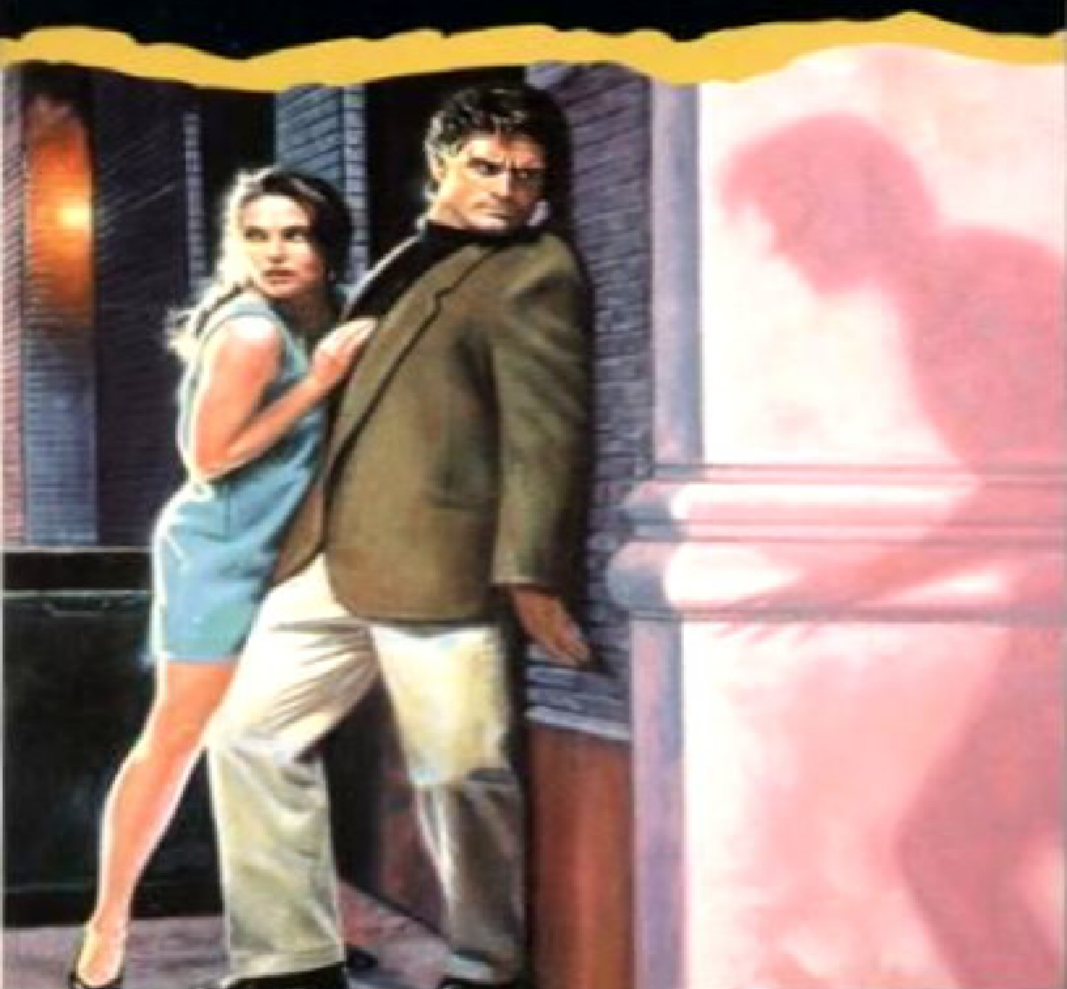
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

...Suspense...

Doute mortel

Tess Gerritsen



TESS GERRITSEN

Doute mortel

Suspense

Prologue

Tout en buvant lentement son second café crème, Bernard Tavistock jetait de temps à autre un coup d'œil vers la terrasse dans l'espoir de voir arriver son épouse. Mais seul le spectacle habituel de la Rive Gauche s'offrait à sa vue : des Parisiens et des touristes, des nappes à carreaux et une débauche de couleurs estivales. Aucun signe de la chevelure noire de Madeline. Elle avait une demi-heure de retard, maintenant, ce qui excluait l'hypothèse de l'embouteillage. Gagné par l'inquiétude, Bernard se surprit à taper du pied, de manière imperceptible. Depuis qu'ils étaient mariés, Madeline ne s'était jamais fait attendre plus de cinq minutes. Si certains de ses amis déploraient le manque d'exactitude de leur épouse, Bernard Tavistock n'avait pas lieu d'adresser ce genre de grief à la sienne : il avait une femme ponctuelle. Et superbe. Une femme qui, après quinze ans de vie commune, continuait à le surprendre, à le fasciner, à le séduire.

Mais où diable était-elle ?

Il regarda de part et d'autre du boulevard Saint-Germain. Peu à peu, son inquiétude se changeait en panique. Avait-elle eu un accident de voiture ? Avait-elle reçu un coup de fil de dernière minute de Claude Daumier, leur contact aux services secrets français ? Les événements s'étaient précipités, au cours des deux dernières semaines. Ces rumeurs de fuite, à l'O. T. A. N., qui supposaient la présence d'une taupe parmi eux, les avaient rendu méfiants les uns envers les autres. Depuis plusieurs jours, Madeline attendait des instructions du M16 de Londres. Peut-être que l'agent double venait d'être démasqué.

Mais dans ce cas, Madeline aurait trouvé un moyen de le prévenir.

Bernard se levait dans l'intention de téléphoner quand Mario, le serveur, lui fit un signe de la main et se faufila entre les tables bondées pour venir à sa rencontre.

— Monsieur Tavistock, votre femme vient d'appeler.

Bernard poussa un soupir de soulagement.

— Où est-elle ?

— Elle ne pourra pas vous rejoindre pour déjeuner et vous demande d'aller la retrouver.

— Où ?

— A cette adresse.

Le serveur lui tendit un morceau de papier taché de sauce tomate sur lequel une adresse était griffonnée au crayon : 66, rue Myrha, appartement 5.

Bernard fronça les sourcils.

— C'est à Pigalle, ça ! Que peut-elle bien fabriquer dans ce quartier ?

— Je ne sais pas, répondit Mario en haussant les épaules. Je me suis contenté de noter l'adresse qu'elle m'a indiquée.

— Très bien. Merci.

Bernard sortit son portefeuille et paya ses deux cafés en laissant un généreux pourboire.

— Merci, dit le serveur avec un grand sourire. Viendrez-vous dîner ce soir, monsieur Tavistock ?

— Peut-être, si je retrouve ma femme d'ici là, grommela Bernard en se dirigeant vers sa Mercedes.

Il pesta pendant tout le trajet jusqu'à la place Pigalle. Quelle mouche avait piqué Madeline ? Ce quartier était dangereux pour une femme – pour un homme aussi, d'ailleurs. Comme il voulait se rassurer, il se persuada que son épouse était capable de se défendre. Elle tirait nettement mieux que lui. et le pistolet automatique qu'elle avait dans son sac était toujours chargé – une précaution qu'il lui imposait depuis une mission qui avait failli tourner au drame, quelques années plus tôt, à Berlin. C'était regrettable, mais on ne pouvait faire confiance à personne. Il y avait des incompetents partout : au MI6, à l'O. T. A. N., dans les services secrets français. Madeline avait été piégée dans un immeuble par des Allemands de l'Est, et aucun renfort n'était en place pour l'épauler. « Si je n'étais pas arrivé à temps... »

Non, il ne voulait pas revivre un pareil cauchemar.

Madeline avait retenu la leçon. Elle ne sortait jamais sans son arme.

En s'engageant dans le boulevard de la Chapelle, il ne put réprimer une grimace de dégoût à la vue des boîtes de nuit sordides et des femmes à demi nues plantées à chaque carrefour, qui s'approchaient de sa Mercedes pour lui faire des avances. Triste spectacle que ce quartier où l'on venait chercher des étreintes fugaces, des plaisirs coupables. « Madeline, pensa-t-il, as-tu perdu la raison ?

Qu'es-tu venue faire ici ? »

Il remonta la rue Stephenson et déboucha dans la rue Myrha. Une fois garé devant le numéro 66, il leva un regard incrédule vers un bâtiment de trois étages à la façade délabrée. Comment Madeline avait-elle pu lui donner rendez-vous dans un tel bouge ? « J'aurai de la chance si ma voiture est encore là à mon retour », se dit-il en verrouillant les portières de la Mercedes avant de pénétrer à contrecœur dans l'immeuble.

A en juger par les jouets éparpillés dans l'entrée et le vacarme d'une radio provenant de l'un des appartements, le bâtiment était habité. Bernard Tavistock s'engagea dans l'escalier où flottait une odeur d'oignons frits et de tabac. Au second étage se trouvaient les logements 3 et 4. Il poursuivit son ascension. L'appartement 5 occupait le dernier étage, sous les toits.

Il frappa à la porte. Pas de réponse.

— Madeline ? appela-t-il. Si c'est une plaisanterie, ce n'est pas drôle !

Toujours pas de réponse.

Bernard Tavistock tourna le bouton de la porte ; elle n'était pas fermée à clé. Il la poussa et entra dans la mansarde. Des stores vénitiens pendaient aux fenêtres, jetant des rais de lumière sur le parquet. Un grand lit de laiton aux draps froissés était adossé à un mur. Sur la table de chevet trônaient deux verres sales, une bouteille de champagne vide et des revues érotiques. La pièce empestait l'alcool et la transpiration.

Bernard promena un regard perplexe autour de lui et remarqua un escarpin de femme abandonné au pied du lit. En s'approchant, il découvrit que la chaussure baignait dans une flaque rouge. Il contourna le lit et se figea, horrifié. Son épouse était allongée sur le sol, ses cheveux noirs de jais étalés comme les ailes d'un corbeau. Elle avait les yeux ouverts. Trois taches de sang maculaient son chemisier blanc.

— Non, murmura-t-il en tombant à genoux à côté d'elle. Non !

Il lui toucha le visage : ses joues étaient encore chaudes. Mais quand il colla l'oreille contre sa poitrine ensanglantée, il ne perçut aucun battement de cœur, aucun souffle. Un sanglot monta de sa gorge, un cri de douleur incrédule :

— Madeline !

Lorsque l'écho de sa voix se fut tue, il entendit des bruits de pas derrière lui. Etouffés, mais de plus en plus proches...

Il tourna la tête. Ebahi, il vit le pistolet de Madeline pointé sur lui. Il regarda le visage, au-dessus du barillet. Cela n'avait pas de sens !

— Pourquoi ? demanda Bernard.

En guise de réponse, il n'entendit que le déclic sourd du silencieux. L'impact de la balle le projeta au sol à côté de Madeline. Pendant quelques secondes, il eut conscience de la proximité de son corps, et de ses cheveux doux comme de la soie contre ses doigts. Il tendit le bras et lui caressa la tête. « Mon amour, pensa-t-il. Mon seul amour. »

Puis sa main retomba mollement.

1.

Buckinghamshire, Angleterre

Vingt ans plus tard

Jordan Tavistock se prélassait dans le fauteuil d'oncle Hugh en contemplant d'un air amusé le portrait de feu son ancêtre, l'infortuné comte de Lovât. Quelle ironie, pensait-il, de voir lord Lovât occuper cette place d'honneur au-dessus de la cheminée ! C'était un gage de l'humour des Tavistock d'avoir osé exposer aussi ostensiblement un aïeul qui, en perdant sa tête à la Tour de Londres, était entré dans l'histoire comme le dernier Anglais à avoir été officiellement décapité. Jordan leva son verre de sherry vers le malheureux comte et le but d'un trait. Il fut tenté de s'en servir un deuxième, mais il était déjà 17 h 30 et les invités allaient bientôt arriver pour la réception du 14 juillet. « Il faut que je garde mes neurones en parfait état de marche, se dit-il. J'en aurai besoin pour prendre part aux discussions. »

Et les conversations de salon étaient loin d'être son passe-temps favori.

En règle générale, il évitait ces cocktails mondains dont son oncle Hugh était si friand. Mais cette fête donnée en l'honneur de leurs hôtes, sir Reggie Vane et son épouse, lady Helena, promettait d'être plus intéressante que les réunions habituelles de la haute société locale. C'était la première grande soirée donnée par oncle Hugh depuis qu'il avait quitté les services secrets britanniques, et certains de ses anciens collègues du MI6 y étaient conviés. Ajoutez à cela quelques vieux amis parisiens en visite à Londres pour un sommet économique, et la nuit s'annonçait passionnante. Chaque fois que des anciens espions et des diplomates se trouvaient réunis, toutes sortes de secrets surprenants faisaient surface.

Jordan leva les yeux vers son oncle qui entraînait dans le bureau en grommelant. Vêtu d'un smoking noir, Hugh tentait en vain de fixer son nœud-papillon.

— Jordan, peux-tu m'aider à attacher ce satané machin ? demanda-t-il.

Jordan se leva et défit le nœud de soie rouge.

— Où est Davis ? Il est doué pour ce genre de choses.

— Je l'ai envoyé chercher ta sœur.

— Elle est encore sortie ?

— Naturellement ! Dès qu'elle entend le mot cocktail, elle prend la poudre d'escampette.

— Béryl déteste les mondanités, déclara Jordan en renouant le ruban de soie. Et entre nous, elle ne supporte plus les Vane.

— Ah ? Ils sont charmants, pourtant.

— Mis à part le fait qu'ils se lancent des pics à longueur de journée.

— C'est une vieille habitude chez eux. Je n'y fais même plus attention.

— As-tu remarqué que Reggie suit Béryl comme un petit chien ?

Hugh éclata de rire.

— En présence d'une jolie femme, Reggie se comporte toujours comme un petit chien.

— Dans ce cas, je comprends mieux l'agressivité d'Helena à son égard.

Jordan recula d'un pas et regarda le nœud-papillon de son oncle en fronçant les sourcils.

— Ça ira ? demanda Hugh.

— Je ne peux pas faire mieux.

— Bon, je vais voir si tout est en ordre dans la cuisine, annonça Hugh après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule. Au fait, pourquoi les Vane ne sont-ils pas encore descendus ?

En guise de réponse, ils entendirent des bruits de voix dans l'escalier. Une fois de plus, lady Helena sermonnait son mari.

— Quelqu'un doit te mettre les points sur les i, disait-elle.

— Heureusement que tu es là pour ça, n'est-ce pas ?

Sir Reggie entra dans le bureau, suivi de son épouse. La disparité de ce couple était une perpétuelle source d'étonnement pour Jordan. Sir Reggie, bel homme aux cheveux grisonnants, avait beaucoup plus de classe que sa femme, petite créature terne et grincheuse. La fortune d'Helena expliquait peut-être leur union : l'argent rétablit souvent l'équilibre.

Constatant que la pendule allait sonner 6 heures, Hugh versa

un doigt de sherry à chacun de ses hôtes.

— Avant l'arrivée de la horde, dit-il d'un ton solennel, portons un toast à votre retour à Paris.

— Et à l'incomparable hospitalité britannique, ajouta Reggie en levant son verre.

A cet instant, ils perçurent le crissement de pneus sur le gravier. Ils s'approchèrent de la fenêtre pour voir arriver la première limousine. Le chauffeur ouvrit la portière et une femme d'une cinquantaine d'années descendit de voiture. Elle portait une robe verte moulante couverte de paillettes. Un jeune homme en chemise de soie violette sortit à son tour et lui prit le bras.

— Ciel ! Cette sorcière de Nina Sutherland et son rejeton, murmura Helena.

— Reggie ! Helena ! Bonjour ! claironna la femme en vert en les apercevant.

— Il est temps d'aller saluer les barbares, soupira Hugh en posant son verre.

Suivi des Vane, il se dirigea vers la porte d'entrée pour accueillir les premiers arrivants.

Jordan but une dernière gorgée de sherry et se composa un sourire de circonstance. Le 14 juillet : quelle date étrange pour donner une réception ! Il tira sur les pans de sa veste, rajusta sa chemise et se résigna à gagner le hall. Le spectacle pouvait commencer.

Mais où diable était sa sœur ?

Au même moment, le sujet de préoccupation de Jordan Tavistock galopait à bride abattue à travers champs. « La pauvre Froggie a besoin d'un peu d'exercice, pensait Béryl. Et moi aussi. » Penchée en avant, la crinière de Froggie lui cinglant le visage, elle respirait à pleins poumons l'enivrante odeur du cheval, du mélilot et de la terre chaude. Froggie appréciait cette escapade autant qu'elle, sinon plus. Béryl sentait les muscles puissants de l'animal se contracter pour gagner de la vitesse. « C'est une diablesse, comme moi », se dit Béryl en éclatant d'un rire retentissant qui faisait toujours sursauter oncle Hugh. Mais là, en pleine campagne, elle pouvait rire à gorge déployée : personne ne l'entendrait. Ah comme elle aurait aimé galoper ainsi sans jamais s'arrêter ! Mais partout dans sa vie se dressaient des murs et des clôtures. Murs du cœur et de l'âme. Elle éperonna son cheval, comme pour distancer les démons qui la poursuivaient.

Le 14 juillet. Quelle date étrange pour donner une réception !

Oncle Hugh aimait recevoir, et les Vane étaient de vieux amis ; ils méritaient une belle fête pour leur départ. Mais en consultant la liste des invités. Béryl avait été déçue de trouver une fois de plus les mêmes raseurs. Comment des anciens espions et des diplomates pouvaient-ils mener une vie aussi terne ? Elle imaginait mal James Bond à la retraite, en train de cultiver des salades.

Pourtant, le jardinage était l'occupation favorite d'oncle Hugh. Ainsi, l'événement de la semaine écoulée avait été la cueillette de sa première tomate hybride du Népal – la tomate la plus précoce qu'il eût jamais fait pousser ! Quant aux anciens collègues d'oncle Hugh, elle avait du mal à se les représenter en filature à Paris ou à Berlin. Ils avaient l'air plutôt euh... rangés.

« Pas moi. Jamais moi ! »

Elle laissa glisser les rênes sur l'encolure de Froggie pour l'enjoindre de galoper plus vite.

La cavalière et sa monture traversèrent une dernière prairie avant de s'engager dans un bouquet d'arbres. Béryl fit passer Froggie au trot, puis au pas avant de lui commander de s'arrêter le long du mur de pierre d'un cimetière. Puis elle mit pied à terre et laissa son cheval en liberté. Le cimetière était désert et les pierres funéraires projetaient des ombres allongées sur la pelouse. Béryl escalada le muret et parcourut les allées jusqu'à l'emplacement de deux tombes alignées côte à côte et surmontées d'un élégant obélisque. Leur façade de marbre, très sobre, ne portait aucun ornement, aucune fioriture, hormis cette épitaphe :

Bernard Tavistock, 1930-1973

Madeline Tavistock, 1934-1973

Ensemble sur Terre comme au Ciel.

Agenouillée dans l'herbe, Béryl se recueillit longuement devant la dernière demeure de ses parents. « Vingt ans demain, pensait-elle. Comme j'aimerais avoir un souvenir plus précis de vos visages, de vos sourires ! » Elle ne se rappelait que quelques détails étranges et sans importance. L'odeur du parfum de sa mère, du tabac à pipe de son père, d'un sac de cuir. Des poupées de France. Des boîtes à musique d'Italie. Et surtout les rires. Les éclats de rire permanents...

Béryl ferma les yeux pour mieux retrouver leur son argentin. Au-delà du bourdonnement des insectes et du cliquètement du mors de Froggie lui parvenaient les bruits de son enfance.

Soudain, la cloche de l'église sonna six coups.

Béryl se redressa d'un bond. Oh non, il était déjà si tard ? «

Mon Dieu, pensa-t-elle, oncle Hugh va être furieux contre moi. »

Elle sortit du cimetière en courant et sauta à cheval. L'instant d'après, la cavalière et sa monture galopèrent à travers champs. « Je vais prendre un raccourci », se dit Béryl en guidant Froggie vers les bois. Elles allaient devoir sauter par-dessus un mur de pierre et traverser la route, mais cela leur ferait gagner un kilomètre. Comme si elle avait compris que le temps pressait, Froggie prit de la vitesse et s'élança vers le muret avec la détermination d'un cheval de concours. Le visage cinglé par le vent, Béryl sentit sa monture s'élever, puis retomber en souplesse de l'autre côté du mur. Le principal obstacle franchi, elles débouchèrent sur la route...

A cet instant. Béryl aperçut une forme rouge et entendit aussitôt un crissement de pneus sur l'asphalte. Froggie fit un écart et se cabra. La brusque embardée du cheval prit sa cavalière par surprise. Elle glissa et tomba au sol avec un bruit sourd.

Quand sa tête eut cessé de tourner, sa première réaction fut la surprise devant une chute aussi stupide.

Puis elle pensa à Froggie et, craignant qu'elle ne fût blessée, elle se releva et attrapa les rênes de l'animal qui, encore sous l'emprise de la peur, caracolait sur l'accotement. Le claquement d'une portière, suivi de pas précipités dans leur direction, ne fit qu'ajouter à la panique de la jument.

— N'approchez pas, cria Béryl par-dessus son épaule.

— Vous n'êtes pas blessée ? demanda une voix anxieuse.

C'était une voix d'homme, grave et un peu rauque, à l'accent américain.

— Non, je n'ai rien.

— Et votre cheval ?

Tout en murmurant des mots de réconfort à l'oreille de Froggie, Béryl s'agenouilla pour examiner sa patte. Elle ne trouva pas de signe de fracture.

— Il n'a rien de cassé ? demanda l'homme.

— C'est une jument, répondit Béryl. Et elle n'a rien de cassé.

— Je ne peux pas faire la différence, de l'endroit où je suis, répliqua l'homme.

Réprimant un sourire, Béryl se redressa pour se tourner vers son interlocuteur. Cheveux bruns, yeux noirs, remarqua-t-elle. De l'humour, de toute évidence, et aucune affectation. Il avait une quarantaine d'années, de charmantes rides d'expression au coin des

yeux et une carrure d'athlète dans son élégant smoking noir.

— Je suis navré de vous avoir désarçonnée, dit-il. Je pense que c'est ma faute.

— Vous circulez sur une route de campagne. Ce n'est pas l'endroit idéal pour faire de la vitesse. On ne sait jamais ce qui peut surgir au détour d'un virage.

— Je viens de l'apprendre à mes dépens.

Froggie eut un mouvement d'impatience. Béryl lui flatta l'échine, consciente que l'homme la regardait intensément.

— Je vous ai présenté mes excuses, dit-il. Je me suis trompé de route au dernier village et je suis en retard. Je cherche un endroit appelé Chetwynd. Cela vous dit quelque chose ?

La jeune femme pencha la tête, surprise.

— Vous allez à Chetwynd ? Dans ce cas, vous n'êtes pas dans la bonne direction.

— Vraiment ?

— Vous avez tourné cinq cents mètres trop tôt. Regagnez la route nationale, filez tout droit et, au prochain carrefour, tournez à gauche dans une allée privée bordée de grands ormes.

— Les ormes me serviront de repère, je vous remercie.

Elle remonta en selle et regarda l'homme. Même vu de cette hauteur, il avait une silhouette impressionnante. Et il semblait très sûr de lui : de toute évidence, il fallait plus qu'une amazone assise sur un cheval de quatre cents kilos pour l'intimider.

— Vous êtes sûre que vous n'êtes pas blessée ? demanda-t-il encore une fois. Vous avez fait une mauvaise chute.

— Ce n'est pas la première, répondit-elle en souriant. J'ai la tête dure.

L'homme lui rendit son sourire, dévoilant des dents blanches et régulières.

— Vous ne risquez pas de tomber dans le coma ce soir ?

— A mon avis, c'est vous qui prenez ce risque.

Il fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Un coma peut être provoqué par des bavardages incessants et futiles. Vous n'êtes pas protégé contre ce genre d'accident, compte tenu de l'endroit où vous allez.

Elle fit faire demi-tour à Froggie en éclatant de rire.

— Bonne soirée ! cria-t-elle.

Et tout en lui adressant un signe de la main, elle engagea son cheval dans les bois.

En quittant la route. Béryl calcula qu'elle arriverait à Chetwynd avant lui, et l'idée l'amusa. Finalement, cette soirée du 14 juillet serait peut-être plus drôle que prévu. D'un coup d'éperon, elle lança Froggie au galop.

Debout à côté de son Austin de location, Richard Wolf regarda la jeune femme s'éloigner, sa chevelure brune flottant dans le vent comme la crinière d'un pur-sang. Quelques secondes plus tard, elle avait disparu dans les bois. « J'aurais dû lui demander son nom », se dit-il. il parlerait d'elle à lord Tavistock. Dites-moi, Hugh, avez-vous une sorcière brune parmi vos relations ? Elle était habillée comme toutes les filles de son âge : chemise en toile chambray et jean délavé, mais son accent témoignait d'une éducation parfaite. Charmant paradoxe.

Il remonta en voiture. Il était presque 18 h 30. Le voyage depuis Londres avait pris plus de temps que prévu. Au diable ces routes de campagne ! Il fit demi-tour et regagna la nationale en prenant soin de ralentir dans les virages. Une chèvre ou une vache pouvaient surgir au détour d'un chemin.

Ou une autre sorcière à cheval.

« J'ai la tête dure »... Richard sourit. « La tête dure, en effet ! Elle tombe de cheval et se remet aussitôt sur pied. Sans parler de son insolence ! Comme si je ne savais pas distinguer une jument d'un étalon. Le tout, c'est d'avoir le bon angle de vue. »

Elle, en revanche, il avait pu l'apprécier au premier coup d'œil. Elle était tout à fait son type de femme. Ces cheveux noirs, ces yeux verts et rieurs. « Elle me rappelle presque... »

Il chassa cette pensée pour l'enfouir dans le sable de ses mauvais souvenirs. De ses cauchemars, même. C'était sa première mission, et aussi son premier échec. Cette douloureuse expérience avait marqué sa carrière et lui avait appris à se méfier des apparences. Dans ce métier, il fallait toujours vérifier les faits, ne jamais croire les sources sur parole, et surtout surveiller sans cesse ses arrières.

Ces pressions continues l'épuisaient. « Peut-être devrais-je tout envoyer promener et prendre ma retraite. Vivre à la campagne, comme Hugh Tavistock. » Certes, Tavistock avait un titre et une propriété, ce qui le mettait à l'abri du besoin, même si cela amusait

toujours Richard d'imaginer Hugh Tavistock, petit bonhomme replet et chauve, en comte de Machin-Chose. « Oui, je devrais m'installer sur mes dix hectares dans le Connecticut. Me proclamer comte d'Untel et cultiver des concombres. »

Mais son travail lui manquerait, et avec lui, le frisson du danger...

Il aperçut enfin la route de Chetwynd, bordée de majestueux ormes, comme la jeune femme brune la lui avait décrite. Au bout de cette impressionnante allée se dressait un manoir flanqué de tourelles et couvert de lierre. Des jardins à la française s'étendaient à perte de vue et un chemin pavé conduisait à un labyrinthe. Ainsi, c'était là qu'Hugh Tavistock s'était retiré après quarante ans au service de la Couronne. Le statut de comte devait avoir des avantages – car on ne pouvait pas acquérir une fortune pareille en travaillant pour l'Etat. Et Hugh était un homme si simple ! Pas du tout le genre noblesse terrienne. Il ne prenait pas de grands airs, ne faisait pas l'important. Il ressemblait plutôt à un fonctionnaire étourdi qui aurait atterri au MI6 par hasard.

Amusé par la solennité des lieux, Richard gravit les marches du perron, franchit le sas de sécurité et entra dans la salle de bal.

Là, il reconnut des visages familiers parmi les dizaines d'invités déjà arrivés. Le sommet économique de Londres rassemblait des diplomates et des financiers du continent. Il repéra tout de suite l'ambassadeur américain, qui pérorait au milieu d'un groupe. A l'autre bout de la pièce, il aperçut de vieilles connaissances parisiennes : Philippe Saint-Pierre, le ministre français des Finances, en grande conversation avec Reggie Vane, directeur de la succursale parisienne de la Banque de Londres. A l'écart se tenait l'épouse de Reggie, Helena, solitaire et morose comme d'habitude. Richard ne se souvenait pas d'avoir vu une seule fois lady Vane sourire.

Le rire claironnant d'une femme attira l'attention de Richard sur un autre visage connu : celui de Nina Sutherland, la veuve de l'ambassadeur, scintillante des pieds à la tête dans un fourreau de soie verte recouvert de paillettes. Bien que son mari fût décédé depuis longtemps, Nina continuait à hanter les salons. Elle était flanquée d'Anthony, son fils de vingt et un ans, un artiste selon la rumeur. Avec sa chemise violette, il était aussi peu discret que sa mère. Richard trouva qu'ils avaient l'air d'un couple de paons, tous les deux, et ne s'étonna pas outre mesure de découvrir que le jeune Anthony avait hérité l'extravagance de son ex-actrice de mère.

Evitant le couple Sutherland, Richard se dirigea vers le buffet que surmontait une sculpture de glace représentant la tour Eiffel.

Hugh n'avait pas fait les choses à moitié. Tout était français ce soir : la musique, le champagne et les drapeaux tricolores accrochés au plafond.

— On a presque envie de chanter *La Marseillaise*, n'est-ce pas ?

Richard se retourna. Derrière lui se tenait un jeune homme blond, mince et racé, qui semblait parfaitement à l'aise dans sa chemise blanche et son smoking noir. En souriant, il tendit une coupe de champagne à Richard. Les flammes du chandelier dansèrent entre les bulles pâles.

— Vous êtes Richard Wolf, n'est-ce pas ? demanda l'homme.

Richard acquiesça et accepta le verre.

— A qui ai-je l'honneur ?

— Jordan Tavistock. Mon oncle Hugh m'a dit qui vous étiez lorsque vous êtes entré dans la pièce. Alors je suis venu me présenter.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Dites-moi, demanda Jordan en s'emparant d'une seconde coupe de champagne, dans quelle catégorie entrez-vous ? Espion, diplomate ou financier ?

Richard éclata de rire.

— Suis-je obligé de répondre à cette question ?

— Non, mais je vous la pose quand même, histoire d'entrer tout de suite dans le vif du sujet.

Il but une gorgée de champagne et sourit.

— C'est mon exercice préféré. Cela met du piment dans ce genre de réception. Je collecte des indices afin d'identifier les membres des services secrets. La moitié des personnes présentes ici sont – ou étaient – des espions.

Jordan jeta un regard à la ronde.

— Pensez à tous les secrets abrités dans ces têtes, à toutes les petites synapses traitant des informations confidentielles.

— Vous semblez bien connaître le Service.

— Quand on habite cette maison, on se prend au jeu.

Jordan dévisagea Richard un instant.

— Voyons. Vous êtes américain...

— Correct.

— Et alors que les industriels sont arrivés en groupes par

limousine, vous êtes venu par vos propres moyens ?

— Exact jusque-là.

— Et vous parlez des services secrets en disant le Service.

— Bien vu.

— Je dirais donc... CIA ?

Richard secoua la tête et sourit.

— Je suis consultant en sécurité privée. Sakaroff et Wolf, Inc.

— Judicieuse couverture, remarqua Jordan en lui rendant son sourire.

— Ce n'est pas une couverture. C'est ma véritable profession. Tous les hommes d'affaires que vous voyez ici étaient très préoccupés par la sécurité du sommet. Une bombe de l'IRA aurait gâché la journée.

— Alors, ils vous ont engagé pour chasser les méchants, conclut Jordan.

— Exactement, répondit Richard.

« C'est bien le fils de Madeline et de Bernard, pensa-t-il. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à son père : même regard pénétrant, mêmes traits délicats. Et il est perspicace. Il remarque tout – c'est un talent indispensable. »

A ce moment, l'attention de Jordan se porta sur une personne qui venait d'entrer. Richard suivit le regard du jeune homme et sursauta : c'était la sorcière brune, qui avait troqué son jean et ses bottes contre un long fourreau de soie bleu nuit. Ses cheveux bouclés tombaient en cascade sur ses épaules. Comme tous les autres hommes présents dans l'assistance, Richard tomba immédiatement sous le charme.

— C'est elle, murmura-t-il.

— Vous vous êtes déjà rencontrés ? demanda Jordan.

— Tout à fait par hasard. J'ai effrayé son cheval sur la route et je l'ai désarçonnée.

— Vous voulez dire que vous l'avez fait tomber de cheval ? s'exclama Jordan en arrondissant les yeux. Je n'en reviens pas !

La jeune femme traversa la pièce d'un pas assuré, prenant une coupe de champagne au passage. La foule des invités s'ouvrait devant elle.

— C'est fou comme cette robe met ses formes en valeur !

murmura Richard, émerveillé.

— Elle sera ravie de l'apprendre, dit Jordan.

— Ne le lui répétez pas, je vous en prie.

Jordan posa son verre en riant.

— Venez, Wolf. Je vais vous la présenter.

Quand ils arrivèrent à sa hauteur, la jeune femme adressa un sourire à Jordan. Puis son regard se posa sur Richard, et elle sembla aussitôt sur la défensive. « Cela s'annonce mal, se dit Richard. Elle se rappelle qu'il y a moins d'une heure, j'ai failli la tuer. »

— Tiens, dit-elle d'un ton poli. Comme on se retrouve !

— J'espère que vous m'avez pardonné.

— N'y comptez pas, répondit-elle en lui décochant un sourire ravageur.

— Béryl, voici Richard Wolf, dit Jordan.

En saluant Béryl, Richard fut surpris par l'énergie de sa poignée de main. Puis il la regarda droit dans les yeux et ressentit un choc. « Bien sûr ! J'aurais dû m'en douter quand je l'ai rencontrée. Ces cheveux noirs, ces yeux verts... C'est la fille de Madeline Tavistock. »

— Je vous présente Béryl Tavistock, dit Jordan. Ma sœur.

— Où avez-vous connu mon oncle Hugh ? demanda Béryl à Richard tandis qu'ils descendaient l'escalier qui menait au jardin.

Le jour déclinait et les fleurs n'étaient plus que des ombres dans la lumière du crépuscule. Dans l'air flottait un parfum de sauge, de rose, de lavande et de thym. « Il se déplace comme un chat dans le noir, pensait Béryl. Si calme, si mystérieux... »

— Nous nous sommes rencontrés à Paris, répondit-il, puis nous nous sommes perdus de vue. Il y a quelques années, quand j'ai monté ma société, j'ai contacté votre oncle qui a eu la gentillesse de me donner quelques conseils.

— Votre société, c'est Sakaroff et Wolf, d'après ce que m'a dit Jordan.

— Oui. Nous sommes conseils en sécurité.

— C'est votre vrai métier ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous une autre profession, disons officieuse ?

il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Vous et votre frère, vous allez toujours droit au but.

— Nous avons appris à être directs. Cela évite les bavardages inutiles.

- Les bavardages inutiles sont le lubrifiant de la société.
- Ils permettent surtout de masquer la vérité.
- Et vous recherchez la vérité à tout prix ? demanda-t-il.
- Pas vous ?

Elle tourna la tête pour tenter de discerner l'expression de son regard, mais elle ne vit que deux traits d'ombre sur son visage assombri par la nuit.

— La vérité, dit-il, est que je suis réellement conseil en sécurité. Je dirige la société avec mon partenaire, Niki Sakaroff.

— Nikolaï Sakaroff ?

— Ce nom vous dit quelque chose ? demanda-t-il sur un ton faussement innocent.

— Il a été agent du KGB, non ?

Il y eut un silence.

— Oui, à une époque, répondit calmement Richard, Niki avait des contacts avec eux.

— Des contacts ? Si mes souvenirs sont bons, Nikolaï Sakaroff était colonel. Et aujourd'hui, il est votre associé ? dit-elle en riant. Le capitalisme engendre de drôles de couples.

Ils marchèrent quelques instants sans mot dire. Puis elle demanda le plus naturellement du monde :

— Vous travaillez toujours pour la CIA ?

— J'ai mentionné la CIA ?

— C'est une conclusion qui s'impose. Au fait, je suis très discrète. Les secrets sont bien gardés avec moi.

— Peu importe. Je refuse cet interrogatoire.

Elle leva les yeux vers lui en souriant.

— Même sous la torture, je suppose ?

Dans la pénombre, elle vit scintiller ses dents blanches.

— Cela dépend du bourreau. Si une jolie femme me mordille l'oreille, je ne suis pas sûr de pouvoir résister.

Le chemin aboutissait au labyrinthe. Pendant quelques instants,

ils contemplèrent ses remparts de feuillage.

— Venez, entrons, proposa Béryl.

— Vous savez comment ressortir ?

— Il faut vivre dangereusement.

Elle le poussa sous le porche d'entrée et ils furent rapidement engloutis par les murs de feuilles. En réalité, Béryl connaissait chaque tournant, chaque impasse et parcourait les allées du labyrinthe avec assurance.

— Je pourrais faire ça les yeux bandés, dit-elle.

— Vous avez grandi à Chetwynd ?

— Entre deux séjours en pension. Je suis venue habiter avec oncle Hugh quand j'avais huit ans. A la mort de mes parents.

Après avoir franchi la dernière haie, ils débouchèrent dans une petite clairière que la lune éclairait suffisamment pour leur permettre de distinguer leurs visages. Au milieu trônait un banc de pierre.

— Ils étaient dans les services secrets, eux aussi, expliqua-t-elle en faisant quelques pas dans la clairière. Mais vous le saviez peut-être ?

— J'ai entendu parler de vos parents.

Percevant l'hésitation contenue dans sa voix, elle s'interrogea sur les raisons de sa réserve et se tourna vers lui : il était debout à côté du banc, les mains dans les poches.

« Tous ces secrets de famille, j'en ai assez, pensait-elle. Pourquoi personne ne dit-il la vérité dans cette maison ? »

— Et que savez-vous d'eux ? demanda-t-elle.

— Je sais qu'ils sont morts à Paris.

— Dans l'exercice de leurs fonctions. D'après oncle Hugh, il s'agissait d'une mission top secret dont il refuse de parler.

Elle s'arrêta de marcher pour lui faire face.

— Je pense sans cesse à eux, en ce moment.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont morts un 15 juillet. Cela fera vingt ans demain.

Il fit un pas vers elle.

— Qui vous a élevée ? Votre oncle ?

Elle sourit.

— « Elevée » n'est pas le terme approprié. Oncle Hugh nous a ouvert sa maison, puis il nous a laissés voler de nos propres ailes. Jordan a bien réussi. Il est allé à l'université. C'est l'intellectuel de la famille.

Richard s'approcha si près d'elle qu'elle put voir ses yeux briller dans les ténèbres.

— Et vous, comment vous qualifieriez-vous ?

— Je dirais que je suis une sauvageonne.

— Une sauvageonne, murmura-t-il. Je veux bien le croire...

Il promena un doigt sur sa joue. Ce contact fugitif la fit frissonner. Elle sentit son cœur battre la chamade, sa respiration s'accélérer. En même temps, elle tentait de se raisonner : « Pourquoi est-ce que je ne le repousse pas ? Je m'étais pourtant juré de ne plus jamais tomber amoureuse. Et voilà qu'un homme que je connais à peine m'invite à entrer de nouveau dans le jeu – un jeu pour lequel je ne suis pas douée. C'est stupide, bêtement impulsif. C'est de la folie ! Mais rien à faire, j'ai envie de... »

Les lèvres de Richard effleurèrent les siennes. Sa bouche était douce et encore imprégnée du goût du champagne. Aussitôt, elle eut envie d'un autre baiser, plus long. Pendant un instant, ils se regardèrent, prêts à céder à la tentation.

Béryl capitula la première. Elle se pressa contre lui et il referma ses bras autour d'elle. Elle lui rendit son baiser avec fougue.

— La sauvageonne, dit-il. Oui, sans aucun doute.

— Je suis exigeante aussi...

— Je n'en doute pas.

— ... et pas très facile à vivre.

— Je n'avais pas remarqué.

Ils s'embrassèrent de nouveau, et la respiration saccadée de Richard fit comprendre à Béryl que le désir le torturait, lui aussi. Soudain, une impulsion diabolique s'empara d'elle.

Elle se dégagea brusquement et lui lança un regard espiègle.

— Alors, vous répondez à ma question ?

— Quelle question ? demanda-t-il, sincèrement embarrassé.

— Pour qui travaillez-vous vraiment ?

— Pour la société Sakaroff et Wolf, répondit-il au bout de quelques secondes. Conseils en sécurité.

— Mauvaise réponse, répliqua-t-elle.

Et, en éclatant d'un rire moqueur, elle tourna les talons et sortit du labyrinthe.

Paris

A 20 h 45, comme tous les soirs, Marie Saint-Pierre enduisit son visage de crème à la gelée royale, brossa ses cheveux gris et s'installa dans son lit. Puis elle alluma le poste de télévision à l'aide de sa télécommande et feuilleta un magazine en attendant son feuilleton favori : *Dynastie*. Malgré le doublage et les décors typiquement américains, le scénario la touchait personnellement. Amour et pouvoir. Douleur et châtement. Oui, Marie connaissait tout de l'amour et de la douleur. C'était le châtement qu'elle ne maîtrisait pas bien. Chaque fois que la colère grondait en elle, que de vieux rêves de revanche germaient dans son esprit, elle envisageait les conséquences de ses actes, et tout désir de vengeance se dissipait. Non, elle aimait trop Philippe. Et ils avaient parcouru un si long chemin ensemble. De ministre des Finances à Premier ministre, il n'y avait plus qu'un pas.

A l'annonce d'un reportage sur le sommet économique de Londres, elle redressa la tête. Allait-elle voir Philippe ? Non, la caméra balaya la salle de conférences, n'offrant qu'une vue d'ensemble de la table autour de laquelle étaient assis douze hommes en costume sombre. Aucun gros plan de Philippe. Déçue, elle se laissa retomber contre son oreiller et se demanda pour la centième fois si elle n'aurait pas mieux fait d'accompagner son mari à Londres. Mais elle avait horreur de prendre l'avion. De plus, Philippe l'avait convaincue que le voyage serait fatigant et qu'il valait mieux qu'elle restât à Paris. Sans compter qu'elle détesterait Londres...

Quand même, partir quelques jours ensemble leur aurait fait du bien. Juste elle et lui dans une chambre d'hôtel. Ce changement de décor aurait peut-être été l'étincelle dont leur mariage avait tant besoin.

Une idée lui traversa l'esprit. Une idée si douloureuse qu'elle lui serra le cœur : « Je suis ici et Philippe est tout seul à Londres... »

Mais était-il vraiment seul ?

Elle se redressa en tremblant, envisageant toutes les hypothèses. Les images se bouscuaient dans sa tête. N'y tenant plus, elle saisit le téléphone et composa le numéro de Nina Sutherland à Paris.

La sonnerie retentit interminablement. Marie raccrocha et refit

immédiatement le numéro. Toujours pas de réponse. Elle regarda le combiné, perplexe. « Ainsi, Nina est à Londres, elle aussi, pensa-t-elle. Et ils sont ensemble dans une chambre d'hôtel pendant que j'attends Philippe à Paris. »

Elle se leva d'un bond. Le générique de *Dynastie* défilait sur l'écran, mais elle n'y prit pas garde. « Peut-être que je tire des conclusions hâtives, pensa-t-elle en s'habillant. Il se peut que Nina soit chez elle, mais qu'elle ne réponde pas au téléphone. »

Elle allait passer devant l'appartement de Nina à Neuilly pour vérifier s'il y avait de la lumière aux fenêtres.

Et s'il n'y en avait pas ?

Non, elle préférerait ne pas envisager cette éventualité. Pas encore.

Elle dévala l'escalier, prit son sac à main et ses clés dans le salon obscur et ouvrit la porte. Au moment où elle sortait dans l'air frais de la nuit, une détonation assourdissante lui déchira les tympans.

L'explosion la projeta au sol, face contre terre. Elle eut le réflexe de tendre les bras, ce qui lui évita de se fracasser la tête sur le ciment du perron. Elle fut vaguement consciente d'une pluie de verre brisé autour d'elle et du crépitemment d'un incendie. Doucement, elle parvint à se mettre sur le dos et vit des langues de feu lécher les fenêtres du premier étage.

« La bombe était pour moi », pensa-t-elle.

Etendue parmi les éclats de verre, elle écouta le mugissement des sirènes dans le lointain. « Sommes-nous tombés si bas, mon amour ? » se dit-elle.

Puis elle leva les yeux vers sa chambre ravagée par les flammes.

2.

Buckinghamshire, Angleterre

La tour Eiffel fondait lentement. Debout à côté du buffet, Jordan regardait l'eau dégouliner le long de la sculpture de glace et tomber goutte à goutte dans le plateau de fruits de mer qui se trouvait juste en dessous. « Ainsi s'achève le 14 juillet », pensa-t-il avec lassitude. La réception, qui avait été sans Surprise, touchait à sa fin.

— Tu as mangé assez d'huîtres pour ce soir, Reggie, dit soudain une voix sèche derrière lui. Pense à ta goutte !

— Cela fait des mois que je n'ai pas de crise.

— Parce que je surveille ton alimentation, répliqua Helena.

— Dans ce cas, répondit Reggie en prenant une autre belon, peux-tu me faire le plaisir de regarder ailleurs ce soir ?

Il porta la coquille à sa bouche et goba l'huître avec une expression d'extase qui fit frémir d'horreur son épouse.

— C'est répugnant de manger des animaux vivants, vous ne trouvez pas ? demanda-t-elle en se tournant vers Jordan qui les observait d'un air amusé.

Le jeune homme haussa les épaules.

— C'est une question de culture, je suppose. Certains peuples mangent des termites ou des poissons vivants. J'ai même entendu parler de singes au crâne rasé et immobilisés pour...

— Oh, je vous en prie, grommela Helena.

Jordan s'éclipsa avant que la dispute ne dégénérât. Il ne tenait pas à arbitrer une scène de ménage.

D'ailleurs, personne ne se comportait normalement, ce soir. Pas même Béryl. Surtout pas Béryl !

Jordan observa sa sœur qui venait de regagner la salle de bal. Elle avait les joues empourprées et les yeux étrangement brillants. L'Américain, écarlate lui aussi et de toute évidence embarrassé, lui emboîtait le pas. « Alors, se dit Jordan, on a flirté dans le jardin ? » Bah, tant mieux pour Béryl ! Une nouvelle histoire d'amour l'aiderait à oublier son chirurgien infidèle.

Béryl prit une coupe de champagne qu'un serveur lui présentait et rejoignit Jordan.

— Tu t'amuses bien ? lui demanda-t-elle.

— Pas autant que toi, je suppose.

Il jeta un coup d'œil vers Richard Wolf qu'un industriel américain venait d'arrêter au passage.

— Alors, demanda-t-il, lui as-tu arraché des confessions ?

— Pas la moindre, répondit-elle en souriant. Il est muet comme une carpe.

— Vraiment ?

— Mais je reviendrai à la charge plus tard. Quand il sera remis de ses émotions.

Mon Dieu, comme sa petite sœur était belle quand elle était heureuse ! pensa Jordan. Et c'était si rare, depuis quelque temps. Sa nature passionnée la rendait beaucoup plus vulnérable qu'elle ne voulait bien l'avouer. Depuis un an, elle vivait dans sa bulle, à l'écart du jeu de la séduction. Elle avait même renoncé à ses visites de charité à Saint-Luc – une occupation à laquelle elle tenait beaucoup, pourtant – car elle souffrait trop chaque fois qu'elle croisait son dernier amour dans les couloirs de l'hôpital.

Mais ce soir, une étincelle brillait dans ses yeux, et Jordan était content pour elle. Il constata même que son regard redoublait d'éclat quand Richard Wolf jetait un coup d'œil dans sa direction. Il passait entre eux un courant si puissant qu'il était presque palpable.

— ... un honneur bien mérité, certes, mais un peu tardif. N'êtes-vous pas de mon avis, Jordan ?

Jordan considéra avec perplexité le visage rubicond de Reggie Vane. De toute évidence, le banquier était un peu éméché.

— Excusez-moi, répondit-il, je n'ai pas suivi la conversation.

— La Légion d'honneur décernée à Léo Sinclair. Vous vous souvenez de Léo, n'est-ce pas ? Un type formidable. Il est mort il y a un an et demi. Ou deux ans, peut-être.

Jordan secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Peu importe. En tout cas, le gouvernement envisage de remettre sa médaille à sa veuve. Je trouve cela honteux.

— Toutes les victimes de la guerre du Golfe n'ont pas eu de médaille, interrompit Nina Sutherland.

— Mais Léo appartenait au Service, protesta Reggie. Il mérite

d'être décoré, compte tenu des circonstances de sa mort.

— Peut-être est-ce une négligence, suggéra Jordan. Des papiers égarés ou une maladresse de ce genre. Le MI6 rend toujours hommage à ses morts, mais Léo a été victime d'une étourderie.

— Tout comme papa et maman. Ils sont morts en mission, mais ils n'ont jamais été décorés.

— En mission ? objecta Reggie. Pas exactement.

D'une main tremblante, il allait porter sa coupe de champagne à ses lèvres, mais il suspendit soudain son geste, conscient que tous les regards étaient fixés sur lui. Un silence pesant s'installa aussitôt, seulement troublé par le bruit d'une coquille d'huître dans une assiette.

— Que voulez-vous dire ? demanda Béryl.

Reggie s'éclaircit la gorge.

— Enfin... Hugh a dû vous raconter...

Il jeta un regard à la ronde et pâlit.

— Oh, non ! murmura-t-il. J'ai fait une gaffe.

— Il a dû nous raconter quoi, Reggie ? insista Jordan.

— Mais enfin, ce n'est un secret pour personne, balbutia Reggie Vane. L'affaire a fait les gros titres des journaux, à l'époque...

— Reggie, dit doucement Jordan, on nous a raconté que nos parents étaient morts assassinés à Paris. Ce n'est pas vrai ?

— C'est exact, l'un d'eux a été assassiné...

— Un seul ? interrompit Jordan.

Reggie regarda autour de lui, l'esprit embrouillé.

— Enfin, je ne suis pas le seul à être au courant ici ! Vous étiez tous à Paris quand cela s'est produit !

Pendant quelques secondes, personne ne souffla mot. Ce fut Helena qui rompit le silence.

— C'est une vieille histoire, Jordan, déclara-t-elle doucement. Vingt années se sont écoulées, depuis. Cela n'a plus d'importance aujourd'hui.

— Cela a une importance pour nous, insista Jordan. Que s'est-il passé à Paris ?

— J'ai toujours reproché à Hugh de vous avoir menti, soupira Helena.

— De nous avoir menti à quel propos ? demanda Bérÿl.

Helena se pinça les lèvres.

Ce fut Nina qui finit par avouer la vérité. Nina l'impudente, qui ne s'embarrassait jamais de subtilités :

— La police a conclu à un crime, suivi d'un suicide, déclara-t-elle d'une voix sans timbre.

Bérÿl regarda fixement la veuve de l'ambassadeur, et celle-ci soutint son regard.

— Non, murmura-t-elle.

— Vous n'étiez qu'une enfant, Bérÿl, murmura Helena en lui touchant doucement l'épaule. Jordan aussi. Hugh a jugé préférable de...

— Non, répéta Bérÿl en se dégageant.

Soudain, elle tourna les talons et sortit précipitamment de la pièce dans un froissement de soie.

— Merci à tous. Votre candeur est bouleversante, lança froidement Jordan avant de s'élancer à la poursuite de sa sœur.

Il la rattrapa dans l'escalier.

— Bérÿl ?

— Ce n'est pas vrai ! cria-t-elle. Je n'en crois pas un mot.

— Bien sûr que ce n'est pas vrai.

Elle s'arrêta sur le palier du premier étage et regarda son frère.

— Dans ce cas, pourquoi personne n'a-t-il démenti Nina ?

— Ce ne sont que des rumeurs. C'est impossible autrement.

— Où est oncle Hugh ?

— Il n'est pas dans la salle de bal, répondit Jordan en secouant la tête.

Bérÿl leva les yeux vers le second étage.

— Viens, Jordie, déclara-t-elle d'une voix déterminée. Nous allons tirer ça au clair.

Oncle Hugh était dans son bureau ; à travers la porte fermée. Jordan et Bérÿl l'entendaient parler d'une voix forte. Ils entrèrent sans frapper et vinrent se planter devant lui.

— Oncle Hugh ? demanda Bérÿl.

Hugh lui fit signe de se taire et se retourna pour reprendre sa

conversation téléphonique.

— Vous en êtes sûr, Claude ? Ce n'est pas une fuite de gaz ou un accident de ce genre ?

— Oncle Hugh ?

— Oui, disait-il à son correspondant en continuant à leur tourner obstinément le dos. Je prévient Philippe immédiatement. Le moment est mal choisi, mais vous avez raison, il faut qu'il rentre dès ce soir.

Visiblement bouleversé, Hugh raccrocha et regarda le combiné d'un air incrédule.

— Es-tu sûr de nous avoir dit la vérité à propos de papa et maman ? demanda Béryl.

Hugh se tourna vers elle et fronça les sourcils.

— Pardon ? Mais de quoi parles-tu ?

— Tu as toujours prétendu qu'ils avaient été assassinés au cours d'une mission, répondit Béryl. Tu n'as jamais parlé de suicide.

— Qui vous a raconté ça ? demanda-t-il.

— Nina Sutherland. Mais Reggie et Helena savaient aussi. En fait, le monde entier est au courant, sauf nous !

— Au diable cette sorcière de Sutherland ! s'écria Hugh. Elle n'avait pas le droit.

Béryl et Jordan le regardèrent, en état de choc.

— C'est un mensonge, n'est-ce pas ? demanda Béryl.

— Nous discuterons de cela plus tard, répondit Hugh en se dirigeant vers la porte. J'ai une affaire urgente à régler...

— Oncle Hugh, cria Béryl, c'est un mensonge ?

Hugh s'arrêta et se tourna lentement vers elle.

— Je ne l'ai jamais cru, dit-il. Je n'ai pas cru une seconde que Bernard avait pu lui faire du mal...

— Qu'est-ce que tu insinues ? demanda Jordan. Que papa a tué maman ?

Le silence de leur oncle était une réponse suffisante. Hugh demeura un instant immobile dans l'encadrement de la porte.

— S'il te plaît. Jordan, nous reprendrons cette conversation après le départ de nos invités. J'ai un problème plus urgent.

A ces mots, il tourna les talons et quitta la pièce.

Béryl et Jordan se regardèrent, et chacun d'eux put lire dans les yeux de l'autre une stupeur égale à la sienne.

— Mon Dieu, Jordie, dit enfin Béryl. Ce doit être vrai.

A l'autre bout de la pièce, Richard vit Béryl sortir précipitamment et quelques secondes plus tard, son frère lui emboîter le pas, le visage grave. Que se passait-il ? Il allait les suivre quand Helena vint à sa rencontre en secouant la tête.

— C'est une catastrophe, murmura-t-elle. Et tout ça pour quelques coupes de champagne de trop !

— Que s'est-il passé ?

— Ils viennent de découvrir la vérité au sujet de Bernard et Madeline.

— Qui leur a appris ?

— Nina. Mais c'est la faute de Reggie, en fait. Il est tellement ivre qu'il ne sait plus ce qu'il dit.

Richard regarda la porte par laquelle Jordan venait de disparaître.

— Je devrais aller les voir et tout leur raconter.

— C'est à leur oncle de le faire. Il leur a menti pendant des années. A lui de leur expliquer, maintenant.

— Vous avez raison, acquiesça Richard après un moment de réflexion. Je me contenterai d'étrangler Nina Sutherland.

— Etranglez aussi mon mari dans la foulée. Vous avez ma bénédiction.

Richard se retourna à l'instant où Hugh Tavistock faisait son entrée.

— Que se passe-t-il encore ? murmura-t-il en le voyant accourir vers eux.

— Où est Philippe ? demanda Hugh.

— Je l'ai vu sortir dans le jardin, dit Helena. Il y a un problème ?

— Cette soirée tourne au désastre, marmonna Hugh. Je viens de recevoir un coup de téléphone de Paris. Une bombe a explosé dans l'immeuble de Philippe.

Richard et Helena ouvrirent des yeux horrifiés.

— Mon Dieu, murmura Helena. Marie est...

— Elle va bien. Elle est à l'hôpital avec quelques contusions

sans gravité.

— Tentative d'assassinat ? demanda Richard.

— Il semblerait, répondit Hugh.

Il était plus de minuit quand Jordan et Hugh finirent par trouver Béryl. Elle était dans la chambre de sa mère, blottie contre la malle de voyage de Madeline. Le couvercle était ouvert et les effets personnels de Madeline étaient éparpillés sur le sol et le lit : robes de soie, chapeaux fleuris, pochettes de soirée en perles, ainsi que quelques objets étranges comme une branche de corail, un galet ou une grenouille en porcelaine dont l'histoire n'était connue que de Madeline. Béryl avait sorti tous ces souvenirs de la malle et s'était assise au milieu d'eux, espérant qu'ils lui restitueraient l'âme et la chaleur de sa mère.

Oncle Hugh entra dans la chambre et prit place dans un fauteuil à côté d'elle.

— Béryl, dit-il doucement. Il est temps que je rétablisse la vérité.

— Il y a longtemps que tu aurais dû le faire, répondit-elle en retournant la grenouille de porcelaine entre ses doigts.

— Mais vous étiez si jeunes, tous les deux. Tu n'avais que huit ans. Jordan dix. Vous n'auriez pas compris...

— Pourquoi nous as-tu caché la vérité ?

— Elle était trop douloureuse. La police française a conclu...

— Papa n'a pas pu lui faire de mal, déclara Béryl en lançant à son oncle un regard si mauvais qu'Hugh esquisssa un mouvement de recul. Tu ne te rappelles pas à quel point ils étaient amoureux ? Je m'en souviens, moi.

— Moi aussi, renchérit Jordan.

Hugh enleva ses lunettes et se frotta les yeux d'un geste las.

— La vérité, dit-il, est encore plus terrible.

Béryl lui lança un regard incrédule.

— Que peut-il y avoir de pire qu'un meurtre et un suicide ?

— Peut-être devrais-je vous montrer le dossier, conclut-il en se levant. Il est là-haut, dans mon bureau.

Ils suivirent leur oncle dans une pièce du troisième étage à laquelle ils avaient rarement accès car il la fermait toujours à clé. Hugh ouvrit son secrétaire et sortit une chemise cartonnée d'un tiroir.

C'était un dossier du MI6 portant l'inscription : « Tavistock, Bernard et Madeline. »

— J'espérais vous épargner ce choc, dit Hugh. Et à vrai dire, je ne crois pas moi-même à cette version des faits. Bernard était tout sauf un traître. Mais les preuves sont là. Et je n'ai pas trouvé d'autre explication.

Il tendit le dossier à Béryl qui l'ouvrit sans dire un mot. Jordan et elle commencèrent à le feuilleter : il contenait les copies des rapports de police, accompagnées de témoignages et de photos prises sur les lieux du crime. Les conclusions corroboraient les révélations de Nina. Bernard avait tué sa femme de trois balles à bout portant avant de retourner son arme contre lui. Les photos étaient tellement insoutenables que Béryl les écarta rapidement pour s'intéresser à un autre rapport : celui des services secrets français. Incrédule, elle lut et relut les conclusions.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle.

— Dans la mansarde où les corps ont été découverts, on a trouvé un attaché-case contenant des dossiers top secret de l'O. T. A. N. concernant les armes de l'Alliance. Autrement dit, quand Bernard est mort, il était en possession de documents qui n'auraient jamais dû quitter l'ambassade.

— Rien ne prouve que c'est lui qui les a pris.

— Il y avait accès, Béryl. Il était notre agent de liaison à l'O. T. A. N. Depuis des mois, des documents alliés étaient livrés aux Allemands de l'Est par un agent double du nom de Delphi. Nous savions qu'il y avait une taupe parmi nous, mais nous ne parvenions pas à l'identifier. Jusqu'à la découverte de ces papiers à côté du corps de Bernard.

— Tu penses que papa était ce Delphi ? demanda Jordan.

— Non, mais c'est ce que les services secrets français ont déduit. Je ne l'ai jamais cru, mais je n'ai pas pu prouver le contraire.

Pendant quelques instants, Béryl et Jordan gardèrent le silence, accablés par le poids des preuves.

— Tu ne crois pas à cette histoire, oncle Hugh ? demanda Béryl doucement. Papa n'était pas un agent double, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais réussi à le disculper. Et ce scénario expliquerait leur mort. Ils savaient peut-être qu'ils allaient être démasqués, puis disgraciés. Alors Bernard aurait quitté la scène en gentleman. Ce ne serait pas surprenant de sa part qu'il eût préféré la mort au déshonneur.

Hugh s'enfonça dans son fauteuil et se passa les doigts dans les cheveux.

— J'ai tenté l'impossible pour étouffer l'affaire, poursuivit-il. L'enquête sur Delphi a été suspendue. J'ai connu quelques années difficiles au M16. J'étais le frère d'un traître et mes collègues se méfiaient de moi. Puis les choses se sont calmées. Mais si j'ai pu poursuivre ma carrière au MI6, c'est sans doute parce que personne dans le service n'acceptait de croire que Bernard était passé à l'ennemi.

— Je ne le crois pas, moi non plus, déclara Béryl.

— Cependant..., dit Hugh en levant les yeux vers elle.

— Non, c'est un coup monté. Quelqu'un au M16 s'est servi d'eux comme couverture...

— Ne sois pas ridicule, Béryl.

— Papa et maman ne sont plus là pour se défendre ! Qui d'autre que nous peut sauver leur honneur ?

— Ta loyauté est méritoire, chérie, mais...

— Où est ta loyauté à toi ? riposta-t-elle. C'était ton frère !

— Je ne l'ai jamais cru coupable.

— As-tu cherché d'autres preuves ? As-tu rencontré les services secrets français ?

— Oui, et je me suis fié au rapport de Daumier. C'est un homme consciencieux.

— Daumier ? demanda Jordan. Claude Daumier ? Le chef de la DGSE à Paris ?

— A l'époque, il était leur agent de liaison avec le MI6. Je lui ai demandé de rouvrir l'enquête. Il a abouti aux mêmes conclusions.

— Alors ce Daumier est un imbécile, déclara Béryl en se dirigeant vers la porte. Et je vais me charger de le lui dire.

— Où vas-tu ? demanda Jordan.

— Préparer mes bagages, répliqua-t-elle. Tu viens avec moi, Jordan ?

— Tes bagages ? dit Hugh. Où as-tu l'intention d'aller ?

Béryl jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— A ton avis ? répondit-elle. A Paris, bien sûr !

La sonnerie du téléphone réveilla Richard Wolf à 6 heures, ce

matin-là.

— Ils ont des réservations sur le vol de midi pour Paris, annonça Claude Daumier. J'ai l'impression, mon cher ami, que quelqu'un a ouvert la boîte de Pandore.

Encore engourdi de sommeil, Richard s'assit sur le lit et secoua la tête.

— De quoi me parlez-vous, Claude ? Qui va à Paris ?

— Béryl et Jordan Tavistock. Hugh vient de m'appeler. A mon avis, cela ne promet rien de bon.

Richard se laissa tomber sur son oreiller.

— Ce sont des adultes, Claude, dit-il en bâillant. S'ils veulent visiter Paris...

— Ils viennent enquêter sur le meurtre de Bernard et Madeline.

— On avait bien besoin de ça ! grommela Richard en levant les yeux au ciel.

— C'est aussi mon avis.

— Hugh n'a pas réussi à les dissuader ?

— Il a essayé. Mais sa nièce... Vous l'avez rencontrée, vous devez me comprendre, conclut Daumier en soupirant.

Oui, Richard avait eu un aperçu du caractère obstiné de miss Béryl Tavistock. Telle mère, telle fille. Madeline était aussi inébranlable, aussi déterminée.

Et aussi séduisante.

Il s'empressa de chasser les souvenirs qui le hantaient depuis des années.

— Que savent-ils exactement ? demanda-t-il.

— Ils ont lu mon rapport et ils sont au courant pour Delphi.

— Donc, ils vont fouiller au bon endroit.

Richard s'assit sur le bord du lit et entreprit d'envisager toutes les possibilités. Et tous les risques.

— Hugh s'inquiète pour eux, reprit Daumier. Et moi aussi. Si nos conclusions sont exactes...

— Dans ce cas, ils s'engagent sur un terrain glissant.

— Et Paris est une ville suffisamment dangereuse comme ça ajouta Daumier. Cette explosion en est la preuve.

— A ce propos, comment va Marie Saint-Pierre ?

— Elle n'a que quelques égratignures et devrait quitter l'hôpital demain.

— Que conclut le rapport ?

— Explosif Semtex. L'appartement du haut est complètement soufflé. Par chance, Marie était sur le perron au moment de l'explosion.

— L'attentat a été revendiqué ?

— Oui, par un coup de téléphone d'un homme prétendant appartenir au groupe Solidarité Cosmique.

— Solidarité Cosmique ? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Moi non plus, dit Daumier. Mais les choses vont vite aujourd'hui.

Richard était bien placé pour le savoir. N'importe quel fou avec des relations pouvait acheter quelques grammes de Semtex pour fabriquer une bombe et rejoindre un groupe révolutionnaire. Rien d'étonnant à ce que son affaire fût en pleine expansion.

— Cher ami, poursuivit Daumier, le moment est mal choisi pour que les enfants de Bernard viennent à Paris. Pensez à toutes les questions qu'ils vont poser...

— Pouvez-vous les protéger ?

— Pourquoi me feraient-ils confiance ? C'est moi qui ai rédigé le rapport qu'ils contestent. Non, ils ont besoin d'un autre ami ici, Richard. Un garde du corps au regard perçant et à l'instinct infailliable.

— Vous pensez à quelqu'un ?

— J'ai entendu dire que vous et miss Tavistock aviez... sympathisé ?

— Elle est trop riche pour moi.

— Je n'ai pas l'habitude de demander des faveurs, dit Daumier très calmement. Hugh non plus.

« Mais c'est précisément ce que vous faites en ce moment », pensa Richard.

Il soupira. Comment refuser ?

Après avoir raccroché, il médita longuement sur la tâche qui l'attendait. Ce n'était ni plus ni moins que du baby-sitting, et il détestait ce genre de mission. Mais la pensée de revoir Béryl Tavistock et le souvenir de leur baiser dans le jardin de Chetwynd eurent finalement raison de ses hésitations. « Trop riche pour moi, pensa-t-il. Mais on peut rêver, non ? Et je dois bien ça à Bernard et à Madeline !

Malgré les années, leur mort continuait à le hanter. Peut-être le moment était-il venu de dissiper le mystère et de trouver une réponse à toutes les questions que Daumier et lui avaient soulevées vingt ans plus tôt. Ces mêmes questions auxquelles le M16 avait refusé de donner suite.

Et voilà que Béryl Tavistock fourrait son nez d'aristocrate dans l'affaire. Un joli petit nez, certes, pensa-t-il. Mais tout cela risquait de la mettre en péril.

Il se leva et gagna la salle de bains. Il avait une foule de détails à régler avant de se rendre à l'aéroport.

Baby-sitter. Il détestait ce rôle.

Mais au moins, cette mission avait l'avantage de se dérouler à Paris.

Anthony Sutherland regarda par le hublot. Il avait hâte d'arriver à destination. Non seulement sa mère et lui avaient eu la malchance de se trouver dans le même avion que les Vane, mais en plus, ils étaient assis dans la même rangée, simplement séparés par le couloir central. Anthony considérait Reggie Vane comme un raseur, surtout quand il avait trop bu, ce qui n'allait pas tarder à arriver. Deux whiskys secs, et l'homme commençait à palabrer sur sa nostalgie de l'Angleterre, pays où les aliments étaient bouillis et non sautés dans des tonnes de beurre, et dont les habitants, qui n'empêtaient jamais l'ail ni l'oignon, respectaient scrupuleusement leur tour dans les files d'attente. Reggie Vane était las de Paris ; il était temps pour lui de prendre sa retraite. Il avait donné des années de sa vie à la succursale parisienne de la Banque de Londres. Puisque tant de jeunes loups aux dents longues convoitaient sa place, il la leur laissait volontiers.

Comme Anthony, lady Helena semblait prodigieusement agacée par son mari, mais elle se contenta de dire : « Tais-toi, Reggie », avant de lui commander un troisième whisky.

Anthony n'avait pas beaucoup d'affection pour Helena non plus. Elle lui rappelait une sorte de vilain rongeur. Quel contraste avec sa mère ! Les deux femmes étaient assises de part et d'autre de l'allée, Helena stricte et terne dans un ensemble gris, Nina resplendissante dans un tailleur-pantalon de soie blanche. Seule une femme très sûre d'elle pouvait s'habiller de cette façon, et c'était le cas de sa mère. A cinquante-trois ans, Nina était encore très séduisante avec ses cheveux noirs de jais remontés en chignon et sa silhouette que lui enviaient bien des filles de vingt ans.

Comme à son habitude, elle asticotait Helena.

— Si vous détestez autant Paris, vous et Reggie, pourquoi y restez-vous ? disait-elle. A mon avis, les gens qui n'adorent pas cette ville ne méritent pas d'y habiter.

— Vous, bien sûr, vous adorez Paris, répliqua Helena.

— J'ai l'esprit assez ouvert pour ça.

— Alors, il faut croire que nous sommes vieux jeu, murmura Helena.

— Je n'ai pas dit ça. Mais les Britanniques affichent toujours un insupportable complexe de supériorité. A les entendre, Dieu est anglais.

— Insinueriez-vous qu'il ne l'est pas ? demanda Reggie.

La boutade ne fit pas rire Helena.

— Je pense, dit-elle, que l'ordre et la discipline sont indispensables à la bonne marche du monde.

Nina regarda Reggie qui sirotait bruyamment son whisky.

— Oui, j'ai pu constater à quel point vous aimiez l'ordre tous les deux. C'est sans doute pour cette raison que la soirée a tourné au drame.

— Ce n'est pas nous qui avons lâché la vérité, riposta Helena.

— Je n'étais pas ivre au point de ne plus savoir ce que je disais, moi, répliqua Nina. Ils auraient découvert le pot aux roses un jour ou l'autre. Quand Reggie a levé le lièvre, j'ai décidé qu'il était temps de tout leur avouer au sujet de Bernard et Madeline.

— Avec le résultat qu'on connaît, grommela Helena. D'après Hugh, Béryl et Jordan partent pour Paris cet après-midi. Ils vont fourrer leur nez partout.

— Cette affaire remonte à vingt ans, répliqua Nina en haussant les épaules.

— Je ne comprends pas votre détachement. Si quelqu'un risque d'être éclaboussé, c'est bien vous.

— Que voulez-vous dire ? demanda Nina en fronçant les sourcils.

— Oh, rien.

— Allez jusqu'au bout de vos pensées. Que voulez-vous dire ?

— Rien, répliqua Helena.

La conversation s'arrêta là, mais Anthony devina que sa mère

fulminait. Les poings serrés sur les genoux, elle commanda un second Martini. Quand elle se leva pour faire quelques pas dans l'allée centrale, il la suivit et la rejoignit à l'arrière de l'appareil.

— Tu vas bien, maman ?

Nina jeta un coup d'œil agacé vers la première classe.

— Tout est la faute de Reggie, mais Helena a raison, tu sais. Cela risque de se retourner contre moi.

— Après toutes ces années ?

— Ils vont recommencer à poser des questions. A exhumer le passé. Mon Dieu ! Imagine que les Tavistock trouvent quelque chose !

— Ne t'inquiète pas, ils ne trouveront rien, répondit Anthony d'un ton rassurant.

Ils échangèrent un regard dans lequel chacun lut une complicité vieille de vingt ans. « Toi et moi contre le monde entier », avait-elle coutume de lui chanter. Et c'est ainsi qu'ils vivaient tous les deux dans leur appartement parisien. Bien sûr, elle avait eu des amants, des hommes insignifiants et vite oubliés. Mais quel amour pouvait être plus fort que celui qui unissait une mère et son fils ?

— Tu n'as aucune inquiétude à avoir, maman.

— Mais ces Tavistock...

— Ils sont inoffensifs, affirma-t-il en serrant la main de Nina dans la sienne. Je te le promets.

3.

De la fenêtre de sa suite au Ritz, Béryl admirait l'opulence de la place Vendôme, avec ses pilastres corinthiens et ses arches de pierre autour desquelles flânaient de riches touristes. Son dernier séjour à Paris remontait à huit ans. A l'époque, elle avait visité la capitale avec des amies – trois étudiantes dévergondées qui préféraient les bistrots de la Rive Gauche et les boîtes de nuit de Montparnasse à cette débauche de luxe. Elles avaient pris du bon temps, bu beaucoup de vin, dansé dans les rues, flirté avec tous les Français qui leur faisaient les yeux doux – et ils étaient nombreux.

Mais ces souvenirs semblaient appartenir à une époque révolue.

Debout à la fenêtre, Béryl regrettait ces années d'insouciance définitivement enfuies. « J'ai tellement changé, pensait-elle. Et pas seulement à cause des révélations concernant papa et maman. Je me sens différente. Impatiente. J'ai envie de... je ne sais quoi. D'un but, peut-être ? Jusque-là, je n'ai jamais eu d'objectif dans la vie... »

A cet instant, la porte qui communiquait avec la suite voisine s'ouvrit et Jordan entra dans la pièce.

— Claude Daumier m'a enfin rappelé, annonça-t-il. Il est très accaparé par l'enquête concernant l'explosion de la bombe, mais il accepte de prendre un verre avec nous.

— Quand ?

— Dans une demi-heure.

Béryl se retourna et regarda son frère. Ils avaient peu dormi la nuit précédente, et le visage de Jordan accusait la fatigue. Bien que rasé de près et tiré à quatre épingles, il avait l'air hagard d'un homme qui puise dans ses réserves d'énergie. « Comme moi », pensa Béryl.

— Je suis prête, déclara-t-elle.

— Tu portes une robe de maman, non ? demanda Jordan en fronçant les sourcils.

— Oui, j'ai emporté quelques-unes de ses affaires. Je ne sais pas pourquoi, à vrai dire.

Elle baissa les yeux sur sa jupe de soie noire.

— Elle me va comme un gant. C'est étrange, non ? On dirait qu'elle a été faite pour moi.

— Béryl, tu es sûre que tu vas supporter le choc ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— J'ai l'impression que tu n'es plus toi-même, répondit Jordan en secouant la tête.

— Toi non plus, Jordie. Comment pourrait-il en être autrement ?

Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre. Sur la place, les ombres s'allongeaient doucement. « Maman avait sans doute la même vue, lors de ses séjours à Paris. Elle descendait au même hôtel, occupait peut-être la même suite. Et en plus, je porte sa robe », se dit-elle.

— J'ai l'impression de ne plus savoir qui je suis, déclara-t-elle soudain. Ni qui sont nos parents.

— Béryl, quoi que nous apprenions sur eux, cela ne changera rien à ce que nous sommes.

— Tu penses que toute cette histoire est vraie ? demanda-t-elle en se tournant vers Jordan.

Il réfléchit un instant avant de répondre :

— Je ne sais pas. Mais j'envisage le pire. Et tu devrais en faire autant.

Puis il ouvrit la porte de la penderie pour prendre la veste de sa sœur.

— Viens, il est temps d'affronter la vérité. Aussi terrible soit-elle.

A 19 heures précises, ils poussèrent la porte du Petit Zinc, l'établissement où Daumier leur avait donné rendez-vous. A part un couple attablé devant un plateau de fromages, l'endroit était désert, les Parisiens n'ayant pas pour habitude de dîner si tôt. Béryl et Jordan s'installèrent dans un box au fond du restaurant et commandèrent du vin et des chips pour calmer leur faim. Le couple demanda l'addition et partit. Quand l'horloge sonna le quart, Daumier n'était toujours pas là. Avait-il renoncé à les rencontrer ?

A 7 h 20, la porte s'ouvrit sur un homme de petite taille, mais élégant dans son costume de flanelle gris foncé qu'égayait une cravate carmin. Avec ses tempes grisonnantes et son attaché-case, il aurait pu passer pour un banquier ou un avocat. Mais à l'instant où Béryl croisa son regard, elle comprit à un signe de tête qu'il s'agissait de Claude

Daumier.

Visiblement, il n'était pas venu seul, car en entendant la porte se rouvrir, il se retourna et attendit le nouvel arrivant. Puis ils se dirigèrent ensemble vers le box où Béryl et Jordan avaient pris place. En reconnaissant le compagnon de Daumier, Béryl eut un petit sursaut de surprise.

— Bonsoir, Richard, dit-elle en s'efforçant de conserver son calme. J'ignorais que vous deviez venir à Paris.

— Moi aussi, répondit-il. Jusqu'à ce matin.

Une fois les présentations faites, les deux hommes se glissèrent sur les banquettes de velours rouge. Béryl était assise en face de Richard. A l'instant où leurs regards se croisèrent, le souvenir de leur baiser lui enfiévrâ l'esprit. « Espèce d'idiote, se dit-elle avec irritation, tu ne vas pas te laisser troubler par un homme que tu n'as embrassé qu'une seule fois ! Et que tu ne connais que depuis vingt-quatre heures, en plus. »

Mais malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à chasser le souvenir de ces instants magiques dans le jardin de Chetwynd, ni à oublier le goût de son baiser. Elle le regarda se verser un verre de vin et le porter à sa bouche. Quand leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, au-dessus du liquide couleur rubis, Béryl se passa la langue sur les lèvres pour savourer l'arrière-goût fruité du bourgogne.

— Qu'êtes-vous venu faire à Paris ? demanda-t-elle en levant son verre.

— Voir Claude, répondit Richard en désignant Daumier d'un signe de tête.

Devant le regard interrogateur de Béryl, Daumier prit la parole :

— Quand j'ai su que mon vieil ami Richard était à Londres, j'ai eu l'idée de le consulter. C'est un expert en la matière.

— Il veut parler de l'explosion chez les Saint-Pierre, expliqua Richard. Un groupe inconnu a revendiqué l'attentat. Comme je m'intéresse de près à toutes les organisations terroristes internationales, Claude comptait sur moi pour éclairer sa lanterne.

— Et vous avez trouvé des informations ? demanda Jordan.

— Hélas, non, admit-il. Solidarité Cosmique n'apparaît pas dans mes fichiers.

Il but une autre gorgée de vin et regarda Béryl avec intensité.

— Mais je ne suis pas venu pour rien, ajouta-t-il, puisque j'ai

appris que vous étiez à Paris vous aussi.

— Nous sommes là pour affaires, dit Béryl. Pas pour faire du tourisme.

— Vous en profiterez quand même pour visiter la ville ?

— Non, répliqua-t-elle froidement.

Puis elle tourna son attention vers Daumier.

— Mon oncle vous a contacté, n'est-ce pas ? Il vous a expliqué pourquoi nous étions ici ?

Le Français hocha la tête.

— J'ai cru comprendre que vous aviez lu le dossier.

— D'un bout à l'autre.

— Alors, vous avez eu toutes les preuves en main. J'ai vérifié personnellement les dépositions des témoins et les conclusions de la police...

— La police a peut-être mal interprété les faits, interrompit Jordan.

— J'ai vu les corps dans la mansarde. Croyez-moi, c'est un spectacle que je ne suis pas près d'oublier.

Daumier marqua un temps d'arrêt, comme s'il était encore sous le choc.

— Votre mère avait été abattue de trois balles dans la poitrine. Bernard gisait à côté d'elle, une balle dans la tête. Le revolver portait ses empreintes. Il n'y a pas eu de témoins, ni d'autres suspects.

Daumier secoua la tête.

— Les preuves sont irréfutables.

— Mais quel est le mobile ? demanda Béryl. Pourquoi papa aurait-il tué la femme qu'il aimait ?

— C'est peut-être cela le mobile, répondit Daumier. L'amour. Ou plutôt le désamour. Madeline avait sans doute rencontré un autre homme...

— C'est impossible, objecta Béryl avec véhémence. Elle aimait trop papa.

Daumier baissa les yeux sur son verre de vin.

— Vous n'avez pas lu le témoignage de M. Rideau, le propriétaire de l'immeuble, dit-il calmement.

Béryl et Jordan lui lancèrent un regard étonné.

— Rideau ? Ce nom ne me dit rien, déclara Jordan.

— J'ai retiré ce rapport du dossier avant de l'envoyer à Hugh. Par... discrétion.

« Par discrétion ! Autrement dit, il a tenté de cacher un détail embarrassant », pensa Béryl.

— La mansarde où les corps ont été découverts, poursuivit Daumier, était louée par une certaine M^{lle} Scarlatti. Selon M. Rideau, cette dame utilisait l'appartement une ou deux fois par semaine, à seule fin de...

— Rencontrer son amant ? demanda Jordan sans prendre de gants.

Daumier acquiesça.

— Après le drame, le propriétaire est venu Identifier les corps. Il a certifié à la police que la femme assassinée était M^{lle} Scarlatti. Votre mère.

Béryl le regarda, en état de choc.

— Vous voulez dire que ma mère retrouvait un homme dans cet appartement ?

— C'est ce qu'a affirmé le propriétaire.

— Dans ce cas, nous allons l'interroger nous-mêmes.

— C'est impossible, déclara Daumier. L'immeuble a été vendu, depuis, et M. Rideau a quitté le pays sans laisser d'adresse.

Béryl et Jordan gardaient le silence, médusés. « Voilà donc la thèse de Daumier, pensa la jeune femme. Maman avait un amant qu'elle rencontrait une ou deux fois par semaine dans une mansarde de la rue Myrha. Papa a découvert sa liaison, et il l'a tuée avant de se suicider. »

Levant les yeux vers Richard, elle crut discerner une lueur de compassion dans son regard. « Il avale ces sornettes, lui aussi », se dit-elle. Soudain, elle lui en voulut d'être là et d'avoir entendu le secret le plus honteux de la famille.

A cet instant, un bip discret rompit le silence. Daumier glissa une main dans la poche intérieure de sa veste et consulta son radio-messager.

— Je suis désolé, mais je vais devoir vous quitter, annonça-t-il.

— Attendez, demanda Jordan, vous ne nous avez pas parlé des dossiers top secret, ni de Delphi.

— Nous reviendrons sur ce sujet plus tard. Comme vous vous

en doutez, cette bombe a provoqué une situation de crise.

Il se leva et prit son attaché-case.

— J'essaierai de vous appeler demain. En attendant, profitez un peu de la vie parisienne, tous les trois. A ce propos, si vous dînez ici, je vous recommande le magret de canard. Il est excellent.

Après les avoir salués d'un signe de tête, il sortit rapidement du restaurant.

— Il est resté très évasif, murmura Jordan, déçu. Il jette un pavé dans la mare, puis refuse de répondre à nos questions.

— C'était prémédité, déclara Béryl. En nous révélant un détail horrifiant, il espère nous dissuader de poursuivre notre enquête.

Elle regarda Richard.

— Vous n'êtes pas de mon avis ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répondit-il sans baisser les yeux.

— Parce que, de toute évidence, vous vous connaissez bien, tous les deux. Est-ce la tactique habituelle de Daumier ?

— Claude n'est pas homme à divulguer des secrets. Mais il est dévoué pour ses vieux amis et il a beaucoup d'estime pour votre oncle. Je suis sûr qu'il agit au mieux de vos intérêts.

« Ses vieux amis », pensa Béryl. Daumier, oncle Hugh et

Richard Wolf étaient tous trois liés par un passé mystérieux, un passé qu'ils refusaient d'évoquer. Voilà ce qu'avait été sa vie à Chetwynd : un défilé de visiteurs énigmatiques qui arrivaient dans des limousines et s'enfermaient avec Hugh dans son bureau. Parfois, Béryl surprenait des bribes de conversation, des chuchotements, des noms qui excitaient sa curiosité. Yourchenko. Andropov. Bagdad. Berlin. Mais elle avait très vite appris à ne pas poser de questions.

— Ne tracasse pas ta jolie petite tête avec ça répondait invariablement son oncle lorsqu'elle l'interrogeait.

Cette fois, elle ne se laisserait pas éconduire. Elle exigerait des explications.

A cet instant, le serveur leur apporta le menu, mais Béryl secoua la tête.

— C'est inutile. Nous partons, dit-elle.

— Vous ne voulez pas dîner ici ? demanda Richard. D'après Claude, c'est un excellent restaurant.

— Est-ce lui qui vous a demandé de venir ? dit-elle. Pour nous régaler et nous distraire afin que nous le laissions tranquille ?

— Je serais ravi de vous régaler. Et aussi de vous distraire, si vous le voulez bien, dit-il avec un sourire malicieux.

Elle le regarda et se sentit prête à succomber à la tentation.

« Dînez avec moi, lut-elle dans ses yeux. Et ensuite, qui sait ? La nuit est à nous. »

— Nous acceptons de dîner avec vous à une condition, dit-elle en se laissant retomber doucement contre le dossier de la banquette.

— Laquelle ?

— Promettez-nous de jouer cartes sur table.

— Je vais essayer.

— Pour quelle raison êtes-vous à Paris ?

— Claude a sollicité mon aide. Le sommet étant terminé, j'ai du temps libre. De plus, cette affaire m'intrigue.

— Vous parlez de l'explosion ?

Il hocha la tête.

— Solidarité Cosmique est une organisation inconnue. Recenser les nouveaux groupes terroristes fait partie de mon métier, dit-il en lui tendant le menu avec un sourire. Et ça, miss Tavistock, c'est la vérité toute nue.

Elle le regarda droit dans les yeux, mais il soutint son regard. Elle mourait d'envie de lui faire confiance. Pourtant, son instinct lui soufflait que ce sourire cachait quelque chose.

— Vous ne me croyez pas ? demanda-t-il.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— Dois-je en conclure que vous refusez mon invitation à dîner ?

Jordan, qui jusque-là s'était contenté de les écouter en promenant son regard de l'un à l'autre, intervint.

— Nous acceptons de dîner avec vous. Parce que j'ai faim, Béryl, et que je ne partirai pas d'ici tant que je ne serai pas rassasié.

— L'estomac de Jordie a tranché, dit Béryl en prenant le menu des mains de Richard avec un soupir résigné.

Le téléphone d'Amiel Foch sonna à 19 h 15 précises.

— J'ai une nouvelle mission pour vous, annonça son

correspondant. C'est urgent. J'espère que vous réussirez, cette fois.

Piqué au vif, Amiel Foch dut se faire violence pour ne pas répliquer. Après vingt-cinq ans d'expérience dans la profession, il n'avait pas de leçons à recevoir. Mais comme son interlocuteur tenait les cordons de la bourse, il ne pouvait pas se permettre de l'insulter. Foch devait penser à sa retraite. Les propositions se faisaient plus rares, ces derniers temps, les réflexes ne s'améliorant pas avec l'âge.

— J'ai installé le dispositif suivant vos instructions, répondit Foch en s'efforçant de garder son calme. Il a explosé au moment prévu.

— Avec pour seul résultat un vacarme de tous les diables. La cible a été à peine effleurée.

— Elle a eu un comportement imprévisible. On ne peut pas contrôler les impondérables.

— Espérons que la prochaine fois, vous maîtriserez mieux la situation.

— De qui s'agit-il ?

— Béryl et Jordan Tavistock. Un frère et une sœur. Ils sont descendus au Ritz. Je veux tout savoir de leurs déplacements et des gens qu'ils rencontrent.

— C'est tout ?

— Dans l'immédiat, contentez-vous de les surveiller. Mais les choses peuvent changer à tout moment, en fonction de ce qu'ils découvriront. Avec un peu de chance, ils reviendront sur leur décision et retourneront en Angleterre.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Nous prendrons les mesures qui s'imposent.

— En ce qui concerne M^{me} Saint-Pierre, voulez-vous que je renouvelle l'opération ?

— Non, répondit l'autre après avoir marqué une pause. Elle peut attendre. Pour l'instant, les Tavistock sont notre priorité.

Autour d'un saumon poché et d'un magret de canard aux aïelles, Béryl et Richard jouaient au jeu de la vérité. Expert dans l'art du duel verbal, Richard ne révéla que quelques détails de sa vie personnelle. Il avait grandi dans le Connecticut. Son père, un policier à la retraite, vivait toujours. Après avoir quitté l'université de Princetown, Richard était entré au service de l'Etat et avait travaillé dans plusieurs ambassades à travers le monde entier. Puis, cinq ans plus tôt, il avait quitté l'Administration pour monter sa société de

conseil en sécurité. C'est ainsi qu'était née la firme Sakaroff et Wolf, dont le siège était à Washington.

— Voilà pourquoi j'étais à Londres la semaine dernière, expliqua-t-il. Des sociétés américaines soucieuses d'assurer la sécurité de leurs dirigeants durant le sommet m'avaient engagé comme consultant.

— C'est vraiment la seule raison de votre présence à Londres ? demanda Béryl.

— C'était la seule raison jusqu'à ce que votre oncle m'invite à Chetwynd.

Leurs regards se croisèrent par-dessus la table.

La franchise de Richard déconcertait Béryl. Le compte rendu de sa vie était-il vrai, faux ou à mi-chemin entre les deux ? Il récitait son cursus platement, comme s'il l'avait appris par cœur. Normal. Tous les agents secrets s'inventaient des parcours taillés sur mesure, mélanges de réalité et de fiction, dont ils mémorisaient tous les détails. Que savait-elle réellement de lui ? Seulement qu'il riait facilement. Qu'il avait un appétit féroce et buvait son café noir.

Et qu'il l'attirait follement, irrésistiblement.

Après le dîner, il leur proposa de les ramener au Ritz. Jordan prit place à l'arrière de la voiture et Béryl s'assit à côté de Richard. Tandis qu'ils remontaient le boulevard Saint-Michel en direction des quais, elle observait du coin de l'œil son visage impassible. Même la circulation, bruyante et désordonnée, ne semblait pas le troubler. Quand il tourna les yeux vers elle à la faveur d'un feu rouge, elle sentit son cœur battre la chamade.

Le feu passa au vert. Sans se départir de son calme, Richard enclencha le première et redémarra.

— Il est encore tôt, dit-il. Vous êtes sûrs de vouloir rentrer à l'hôtel ?

— Que nous proposez-vous ?

— Une balade à pied ou en voiture. Au choix. Après tout, vous êtes à Paris. Autant en profiter.

En changeant de vitesse, il lui effleura le genou. Une vague d'excitation la parcourut, faisant courir sur sa peau un picotement chaud et agréable.

« J'ai très envie d'accepter. Et l'idée de ce qui pourrait se passer après me donne le vertige. A moins que ce ne soit le vin ! Après tout, quel mal y a-t-il à faire quelques pas ensemble ? »

— Qu'en penses-tu, Jordie ? Tu as envie de te balader ? demanda-t-elle par-dessus son épaule.

N'obtenant pour toute réponse qu'un ronflement sonore, elle se retourna et constata avec étonnement que son frère dormait sur la banquette arrière. Une nuit blanche et deux verres de vin avaient eu raison de lui.

— Jordan déclare forfait, dit-elle en riant.

— Si on allait se promener tous les deux ?

L'invitation, murmurée doucement, était par trop tentante,

— D'accord. Mais auparavant, allons mettre Jordan au lit.

— A vos ordres, madame, répondit Richard en riant. Prochain arrêt : le Ritz.

Jordan dormit jusqu'à l'hôtel.

Ils flânèrent dans le jardin des Tuileries en suivant un sentier de gravier qui traversait des jardins à la française bordés de statues d'un blanc spectral sous la lumière des réverbères.

— Nous revoilà ensemble dans un autre parc, dit Richard. Si seulement on trouvait un labyrinthe avec un banc de pierre au milieu.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec un sourire. Vous aimeriez revivre la même histoire ?

— Je changerais la fin. Vous savez, quand vous m'avez abandonné dans le labyrinthe, il m'a bien fallu cinq minutes pour trouver la sortie.

— Je sais, dit-elle en riant. J'ai chronométré votre performance. Cinq minutes, c'est un bon résultat. Mais d'autres ont fait mieux.

— C'est comme ça que vous testez les hommes ? Vous leur faites jouer le rôle de petites souris perdues dans un labyrinthe et vous vous déguisez en morceau de fromage ?...

L'écho de leurs rires flotta quelques instants dans la nuit.

— Et mon résultat est seulement... convenable, dit-il.

— Moyen.

Il fit un pas vers elle.

— Un peu plus que convenable ?

— Pour vous, je serai indulgente. Après tout, il faisait sombre.

— Effectivement.

Il s'approcha si près d'elle qu'elle dut lever la tête pour le regarder. Elle sentait presque la chaleur de sa peau.

— Très sombre, murmura-t-il.

— Et vous étiez peut-être désorienté ?

— Extrêmement.

— Je vous ai joué un mauvais tour...

— Vous mériteriez d'être punie.

Il tendit les bras et prit son visage dans ses mains. En retrouvant le goût de ses lèvres, elle fut parcourue d'un frisson de plaisir. « Si c'est cela le châtiment, pensa-t-elle, je veux bien commettre de nouveaux crimes... » Tout en lui caressant les cheveux, il la serra plus fort contre lui. Elle sentit ses jambes se dérober mais ne s'inquiéta pas : il était là pour la retenir. A sa respiration saccadée, elle comprit que leurs baisers étaient dangereux et qu'ils l'avaient conduit au bord de l'abîme, lui aussi. Mais tant pis, elle était décidée à plonger avec lui.

Soudain, sans prévenir, Richard se figea.

Les doigts crispés sur les épaules de Béryl, il ne bougeait plus. Blottie contre lui, la jeune femme sentit son corps se raidir, son étreinte se resserrer. Sa bouche remonta vers son oreille.

— Marchez en direction de la Concorde, murmura-t-il.

— Pardon ?

— Donnez-moi la main et marchez tranquillement.

Elle le regarda et, malgré la pénombre, elle discerna une lueur de panique dans ses yeux. Renonçant à poser des questions, elle glissa sa main dans la sienne et ils prirent la direction de la place de la Concorde. Il ne lui donna aucune explication, mais à la façon dont il lui serrait les doigts, elle comprenait que ce n'était pas un jeu. Tel un couple ordinaire, ils traversèrent le jardin, longeant les parterres de fleurs et les statues fantomatiques. Peu à peu. Béryl reprit conscience des bruits du monde extérieur : le vrombissement des voitures dans le lointain, le vent dans les arbres, le crissement du gravier sous leurs semelles.

Et des pas derrière eux.

Terrifiée, elle serra la main de Richard un peu plus fort. La pression qu'il exerça à son tour la rassura. « Je ne le connais que depuis hier, pensa-t-elle, et je sens déjà que je peux lui faire confiance.

»

Richard accéléra l'allure, mais il le fit d'une manière si

progressive qu'elle le remarqua à peine. L'inconnu les suivait toujours. Ils tournèrent à droite pour traverser le parc en direction de la rue de Rivoli. Le brouhaha de la circulation s'amplifia, étouffant le bruit des pas de leur poursuivant. Les derniers mètres étaient les plus dangereux car l'individu allait sans doute vouloir agir pendant que ses victimes se trouvaient encore dans la pénombre du jardin. Au loin, les lumières de la rue semblaient leur montrer le chemin. « On peut y arriver à condition de courir, pensa Béryl. Un sprint entre les arbres et nous serons en sécurité parmi la foule. » Elle se prépara à prendre ses jambes à son cou, et attendit le signal de Richard.

Mais il ne broncha pas. Pas plus que leur poursuivant. Main dans la main. Béryl et Richard débouchèrent dans la lumière crue de la rue de Rivoli.

Ce n'est que lorsqu'ils se furent mêlés à la foule des piétons que le cœur de Béryl se calma. « Le danger est écarté, pensa-t-elle. Personne n'osera nous agresser au milieu d'une rue aussi animée. »

Mais en se tournant vers Richard, elle constata qu'il avait toujours l'air aussi inquiet.

Ils traversèrent une rue perpendiculaire et remontèrent un autre pâté de maisons.

— Arrêtez-vous un instant devant ce magasin, murmura soudain Richard.

Ils firent une halte devant une confiserie dont la vitrine offrait un appétissant étalage de pâtes de fruits multicolores, truffes veloutées et loukoums dans leur enrobage de sucre. Dans la boutique, une jeune femme plongeait des fraises dans une cuve de chocolat fondu.

— Qu'est-ce qu'on attend ? murmura Béryl.

— On attend de voir ce qui va se passer.

Béryl regarda défiler les passants dans la vitrine. Un couple main dans la main. Trois jeunes gens avec des sacs à dos. Une famille de quatre enfants.

— Re commençons à marcher, dit Richard.

D'un pas tranquille, ils reprirent la rue de Rivoli. Soudain, Richard poussa Béryl dans une petite ruelle vers la droite.

— Courez ! hurla-t-il.

Aussitôt, ils prirent leurs jambes à leur cou et tournèrent dans la rue du Mont-Thabor, où ils se cachèrent sous une porte cochère. Là, dans l'ombre, il la serra si fort contre lui qu'elle sentit les battements de son cœur contre sa poitrine et son souffle chaud sur son front. Ils

attendirent.

Deux secondes plus tard, des pas précipités résonnèrent dans la rue. Ils se rapprochèrent, ralentirent, s'arrêtèrent. Puis le silence retomba. Terrifiée, Béryl tourna la tête juste assez pour voir une ombre passer devant leur cachette. Les pas s'éloignèrent, puis s'évanouirent.

Richard risqua un coup d'œil dans la rue, puis serra la main de Béryl.

— La voie est libre, murmura-t-il. Filons d'ici.

Ils tournèrent dans la rue de Castiglione et n'arrêtèrent leur course folle qu'une fois à l'hôtel. Lorsqu'ils se retrouvèrent en sécurité dans la suite et que Richard eut verrouillé la porte. Béryl recouvra enfin l'usage de la parole :

— Pourquoi avons-nous été suivis ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit-il en secouant la tête.

— Vous pensez qu'il s'agissait d'un voleur ?

Elle se dirigea vers le téléphone.

— J'appelle la police.

— Non. L'homme n'en voulait pas à notre argent.

— Quoi ? dit-elle en se tournant vers lui, les sourcils froncés.

— Réfléchissez. Même dans la rue de Rivoli, malgré la foule, il a continué à nous suivre. Un voleur aurait renoncé et serait retourné dans le parc, à la recherche d'une autre victime.

— Je ne l'ai même pas vu ! Comment pouvez-vous être sûr que...

— C'était un homme d'âge mûr. Petit, trapu. Un visage quelconque.

Elle le regarda, en proie à une agitation de plus en plus vive.

— Qu'est-ce que vous insinuez, Richard ? Qu'il en avait après nous en particulier ?

— Oui.

— Mais pourquoi quelqu'un vous suivrait-il ?

— Je peux vous retourner la question.

— Je ne présente d'intérêt pour personne, moi.

— Pensez à la raison pour laquelle vous êtes à Paris.

— C'est une affaire de famille.

— Visiblement non. Puisque d'étranges individus vous traquent à travers la ville.

— C'est peut-être vous qu'il pistait ? C'est vous qui travaillez pour la CIA !

— Erreur. Je suis indépendant.

— Oh, cessez de me jouer la comédie ! J'ai pour ainsi dire grandi au M16. Je sens les espions à des kilomètres à la ronde !

Il se mit à arpenter la pièce comme un animal traqué, fermant les fenêtres et tirant les rideaux.

— Faute de pouvoir tromper votre flair infallible, autant passer aux aveux. Mon métier est un peu plus compliqué que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je suis surprise.

— N'empêche que c'est vous que cet homme suivait.

— Mais enfin... pourquoi ?

— Parce que vous dansez sur un volcan. Vous ne comprenez pas, Béryl ? La mort de vos parents n'est pas un banal crime passionnel.

— Pardon ?

Elle traversa la pièce pour venir se planter devant lui.

— Qu'en savez-vous ? demanda-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Je savais que vous veniez à Paris.

— Qui vous l'a dit ?

— Claude Daumier. Il m'a appelé à Londres pour me faire part de l'inquiétude de votre oncle et me demander de veiller sur vous et votre frère.

— Alors, vous êtes notre chaperon ?

— En quelque sorte, répondit-il en souriant.

— Et que savez-vous de mes parents ?

Comme il tardait à répondre, elle le soupçonna de peser chaque mot pour fabriquer un nouveau mensonge.

— Je les connaissais tous les deux, dit-il. J'étais à Paris quand ils sont morts.

Cette révélation la bouleversa. Elle ne douta pas un instant de son authenticité. Pourquoi Richard inventerait-il une telle histoire ?

— C'était ma première mission, poursuivit-il. J'étais fou de joie d'avoir hérité de Paris. Alors que la plupart des débutants se faisaient les dents dans des jungles infestées d'insectes, j'avais eu la chance d'être nommé à Paris. C'est là que j'ai rencontré Bernard et Madeline.

Il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— C'est incroyable à quel point vous lui ressemblez, murmura-t-il en dévisageant Béryl. Les mêmes yeux verts, les mêmes cheveux de jais. Elle avait l'habitude de les retenir dans une sorte de chignon souple dont s'échappaient toujours quelques mèches.

Il sourit tendrement à l'évocation de ce souvenir.

— Bernard était fou d'elle. De même que tous les hommes qui la côtoyaient.

— Et vous ?

— Je n'avais que vingt-deux ans. Mais je n'avais jamais rencontré de femme plus séduisante.

Son regard croisa celui de Béryl.

— Avant de faire la connaissance de sa fille, ajouta-t-il doucement.

Ils se regardèrent, et Béryl sentit de nouveau le désir tisser ses filets pour la pousser vers lui. Vers un homme dont les baisers lui donnaient le vertige, dont les doigts auraient pu faire fondre la pierre. Un homme qui n'avait pas été honnête avec elle dès le départ.

« Je suis si lasse des secrets, si fatiguée d'avoir à démêler le vrai du faux. Et je ne sais jamais à quoi m'en tenir avec cet homme. »

Brusquement, elle se dirigea vers la porte.

— Si nous ne pouvons pas être sincères l'un avec l'autre, dit-elle, nous n'avons rien à faire ensemble. Mieux vaut se dire bonne nuit. Et adieu.

— C'est hors de question.

— Pardon ? dit-elle en se tournant vers lui, les sourcils froncés.

— Je n'ai pas envie de vous dire adieu. Surtout maintenant que je vous sais en danger.

— Vous vous inquiétez pour ma sécurité ?

— C'est normal, non ?

Elle lui décocha un sourire furtif.

— Je peux me débrouiller sans vous.

— Vous êtes dans une ville étrangère. Tout peut arriver...

— Je ne suis pas seule, dit-elle en traversant la pièce pour ouvrir la porte communiquant avec la suite de Jordan.

— Debout, Jordan ! J'ai besoin de la protection de mon grand frère !

Elle n'obtint pas de réponse.

— Jordie ? insista-t-elle.

— Votre garde du corps n'est pas très efficace.

Vexée, Béryl actionna l'interrupteur. A l'instant où la lumière inonda la chambre, elle écarquilla les yeux de surprise. Le lit de Jordan était vide.

4.

« Cette fille ne me quitte pas des yeux. »

Jordan vida un sachet de sucre dans son cappuccino et jeta un regard faussement désinvolte vers une jeune femme blonde assise trois tables plus loin. Aussitôt, elle tourna la tête. « Elle est plutôt jolie », pensa-t-il. Agée d'environ vingt-cinq ans, mince mais musclée, elle avait les cheveux coupés court, avec quelques fines mèches qui lui retombaient sur le front. Elle portait un pull noir, une jupe noire et des bas noirs. « Est-ce la mode ici ou une tenue de camouflage ? » se demanda Jordan en tournant son regard vers la terrasse pour contempler la parade nocturne des passants. Du coin de l'œil, il remarqua que la jeune femme l'observait de nouveau. En temps ordinaire, il aurait été flatté d'une telle marque d'intérêt. Mais cette fille le mettait vaguement mal à l'aise. Un touriste ne pouvait-il pas flâner dans Paris sans devenir la proie d'une croqueuse d'hommes ? Drôle d'époque.

Sa première soirée dans la capitale avait bien commencé, pourtant. Quelques minutes après le départ de Béryl et de Richard, Jordan avait quitté sa chambre d'hôtel pour se mettre en quête d'un bar sympathique. Après une promenade autour de la place Vendôme, il avait marché jusqu'à l'Olympia avant de pousser la porte du Café de la Paix...

Mais il était peut-être temps de rentrer, maintenant.

Jordan termina son cappuccino, régla l'addition et sortit. Il n'avait parcouru que quelques mètres lorsqu'il se rendit compte que la femme en noir le suivait.

Il s'était arrêté devant un magasin de vêtements pour hommes quand il aperçut le reflet fugitif d'une tête blonde dans la vitrine. Il se retourna et la vit de l'autre côté de la rue, absorbée dans la contemplation d'une boutique de lingerie. « A en juger par sa tenue, elle doit porter des sous-vêtements noirs », se dit-il.

Quand il reprit le chemin de la place Vendôme, la femme suivit le même itinéraire sur le trottoir d'en face.

« Ce petit jeu commence à m'agacer, pensa-t-il. Si je lui plais, pourquoi ne m'aborde-t-elle pas ? »

Jordan n'avait rien contre les approches directes. Au contraire,

les rapports étaient plus simples avec les femmes qui allaient droit au but. Mais cette filature l'énervait.

Il parcourut encore quelques mètres. La fille en noir lui emboîta le pas.

Quand Jordan s'arrêta pour faire semblant de regarder une autre vitrine, elle l'imita. « C'est ridicule, se dit-il. Je vais mettre un terme à cette comédie. »

— Mademoiselle ? appela-t-il.

Elle se retourna et lui lança un regard surpris. De toute évidence, elle ne s'attendait pas à cette réaction de sa part.

— Mademoiselle, reprit-il, puis-je vous demander pourquoi vous me suivez ?

Elle le regarda fixement.

« Elle a de beaux yeux », remarqua Jordan.

— Je ne vous suis pas, répondit-elle enfin.

— Si, je suis sûr que vous me suivez.

— C'est faux, répliqua-t-elle en jetant un coup d'œil à la ronde. Je me promène. Comme vous.

— Vous ne me quittez pas d'une semelle. Vous vous arrêtez quand je m'arrête. Et vous espionnez mes moindres faits et gestes.

— C'est ridicule.

Elle redressa la tête, l'air outragé. Était-elle sincère ou jouait-elle la comédie ? Il aurait été incapable de le dire.

— Je ne m'intéresse absolument pas à vous, monsieur. Vous vous faites des idées.

— Vraiment ?

En guise de réponse, elle fit volte-face et s'en alla, la tête haute.

— Je ne pense pas me faire des idées ! cria Jordan.

— Tous les Anglais sont pareils : ils se croient irrésistibles ! lança-t-elle par-dessus son épaule.

En la regardant s'éloigner, Jordan se demanda si son imagination ne lui avait pas joué un tour. Si tel était le cas, il s'était bien ridiculisé ! A l'instant où la jeune femme disparaissait au coin de la rue, il éprouva des regrets. Après tout, elle était charmante avec ses beaux yeux gris et ses jambes longues et fines.

Tant pis.

Il tourna les talons et reprit le chemin de l'hôtel. Au moment où il allait franchir la porte du Ritz, son sixième sens se mit à le chatouiller. Il s'arrêta et se retourna juste à temps pour voir une silhouette aux cheveux blonds disparaître dans l'ombre d'une porte cochère, quelques mètres plus loin.

La femme en noir le suivait toujours.

Daumier répondit au téléphone après la cinquième sonnerie.

— Allô ?

— Claude, c'est moi, dit Richard. Vous nous avez fait suivre ?

— Une précaution, mon cher ami, rien de plus, répondit Daumier après une seconde de silence.

— Dans le but de nous protéger ou de nous surveiller ?

— De vous protéger, naturellement ! Une faveur que m'a demandée Hugh...

— Eh bien, votre agent nous a fait une peur bleue. Vous auriez pu nous prévenir.

Richard regarda Béryl qui arpentait nerveusement la chambre d'hôtel. Malgré ses tentatives pour le mettre à la porte, elle était visiblement soulagée qu'il fût resté.

— Au fait, reprit Richard, nous avons perdu Jordan.

— Perdu ?

— Il n'est pas dans sa chambre. Nous l'avons déposé à l'hôtel il y a quelques heures et il a disparu.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— C'est ennuyeux, dit enfin Daumier.

— Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Mon agent ne m'a pas encore fait son rapport. J'espère qu'elle va me contacter bientôt...

— Elle ? interrompit Richard. C'est un homme qui nous a suivis ce soir.

Daumier éclata de rire.

— Vous me décevez, Richard ! Je vous croyais expert en la matière.

— Je sais faire la différence entre un homme et une femme !

— Avec Colette, il n'y a pas d'ambiguïté. Vingt-six ans. Blonde. Plutôt jolie.

— C'était un homme, Claude.

— Vous avez vu son visage ?

— Pas distinctement. Mais il était petit, trapu...

— Colette mesure un mètre soixante-dix et elle est très mince.

— Ce n'était pas elle.

Daumier garda le silence pendant quelques instants.

— C'est inquiétant, dit-il. S'il ne s'agissait pas de l'un de mes agents...

A cet instant, Richard se tourna vers la porte. Quelqu'un avait frappé. Béryl se figea et lui lança un regard apeuré.

— Je vous rappelle plus tard, Claude, murmura Richard en raccrochant précipitamment.

On frappa de nouveau, plus fort cette fois.

— Allez-y, murmura-t-il, demandez qui est là.

— Qui est-ce ? cria Béryl d'une voix tremblante.

— Tu es visible ? Ou tu préfères que je revienne demain matin ?

— Jordan ! s'écria-t-elle, soulagée, tout en se dépêchant d'aller ouvrir. Où étais-tu ?

Son frère entra, les cheveux ébouriffés par le vent. En voyant Richard, il s'arrêta net.

— Oh, je suis désolé de vous déranger...

— Tu ne nous déranges pas, répondit Béryl en refermant la porte à clé. On se faisait un sang d'encre pour toi.

— Je suis allé me promener.

— Tu aurais pu me laisser un mot !

— Pourquoi ? Je suis resté dans le quartier, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil. J'ai passé une bonne soirée jusqu'au moment où une femme a entrepris de me suivre partout.

Richard fronça les sourcils.

— Une femme ?

— Plutôt jolie. Mais pas vraiment mon type. Trop diabolique à mon goût.

— Une blonde d'environ vingt-cinq ans, mince et mesurant à peu près un mètre soixante-dix ? demanda Richard.

Jordan hocha la tête, surpris.

— Vous connaissez son nom aussi ?

— Colette. Elle travaille pour la DGSE. Elle assurait votre protection, c'est tout.

Béryl poussa un soupir de soulagement.

— Voilà pourquoi nous avons été suivis nous aussi. C'était bien la peine de m'inquiéter !

— Vous pouvez être inquiète, dit Richard. L'homme qui nous a pris en filature n'est pas un agent de Daumier.

— Vous venez de dire...

— Daumier a affecté une seule personne à votre protection ce soir. En l'occurrence, cette femme prénommée Colette. Apparemment, elle est restée avec Jordan.

— Alors, qui nous a suivis ? demanda Béryl.

— Je l'ignore.

— Ai-je manqué un épisode ? s'enquit Jordan d'un ton agacé. Et depuis quand Richard fait-il partie de notre commission d'enquête ?

— A vrai dire, répondit Béryl sèchement, Richard n'a pas été totalement honnête. Il a omis de mentionner qu'il était à Paris en 1973 et qu'il avait connu papa et maman.

Le regard de Jordan se tourna aussitôt vers Wolf.

— C'est la raison pour laquelle vous êtes à Paris ? demanda-t-il calmement. Pour nous empêcher de découvrir la vérité ?

— Non, dit Richard. Je suis ici pour vous protéger contre cette vérité.

— Elle est dangereuse à ce point ?

— Elle inquiète suffisamment certaines personnes pour qu'elles vous surveillent.

— Si je comprends bien, vous ne croyez pas à la thèse du meurtre et du suicide, conclut Jordan.

— Si c'était si simple, personne ne s'intéresserait à cette histoire après tant d'années.

Béryl s'assit sur le lit. Elle était étrangement silencieuse. Ses cheveux, qu'elle avait relevés en un chignon souple, commençaient à se détacher, et des mèches brunes tombaient dans sa nuque. Tout à coup, Richard fut surpris par la ressemblance avec Madeline. Béryl était coiffée et habillée comme sa mère. Il reconnaissait la jupe,

maintenant. Elle appartenait à Madeline. L'espace de quelques secondes, il eut l'impression d'être en face d'un fantôme.

Il décida qu'il était temps de leur dire la vérité.

— Je n'ai jamais pensé une seconde que Bernard pouvait avoir appuyé sur la détente, dit-il.

Béryl leva doucement les yeux vers lui. Elle semblait si lasse, si découragée qu'il eut envie de la prendre dans ses bras pour la rassurer. Mais elle n'était pas disposée à lui accorder sa confiance. Pas maintenant, du moins. Et peut-être jamais, d'ailleurs.

— Si papa n'a pas tiré, demanda-t-elle, qui l'a fait ?

Richard s'approcha du lit et lui effleura doucement la joue.

— Je l'ignore, dit-il, mais je vais vous aider à le découvrir.

Après le départ de Richard, Béryl se tourna vers son frère.

— Je n'ai pas confiance en lui, déclara-t-elle. Il nous a raconté trop de mensonges.

— Il n'a pas vraiment menti, fit observer Jordan. Il a juste omis certains détails.

— Il a passé sous silence le fait qu'il connaissait papa et maman. Et qu'il était à Paris quand ils sont morts. Et si c'était lui le coupable ?

— Il a l'air en bons termes avec Daumier.

— Cela ne prouve rien.

— Oncle Hugh fait confiance à Daumier.

— Donc, nous devons faire confiance à Richard Wolf ?

Elle secoua la tête et éclata de rire.

— Oh, Jordie, tu dois être très fatigué !

— Et toi, tu dois être très amoureuse, répliqua-t-il.

Il bâilla et traversa la chambre pour gagner sa suite.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Que cet homme, tu l'as dans la peau. Mais tu combats tes sentiments pour lui.

Elle le suivit jusqu'à la porte.

— Je l'ai dans la peau ? répéta-t-elle, incrédule.

— Parfaitement, dit-il en poussant un grognement. Bonne nuit, Béryl. Je suis ravi que tu sortes enfin de ta coquille.

Puis il referma la porte sur le visage stupéfait de sa sœur.

Quand Richard arriva chez Daumier, le chef des services secrets était en train de dîner. Les derniers comptes rendus de l'enquête sur l'explosion étaient éparpillés sur la table de la cuisine.

— Cette affaire est un casse-tête pour moi, avoua Daumier en montrant du doigt les rapports. Une bombe au Semtex placée sous le lit. Le mécanisme était réglé sur 21 h 10, l'heure à laquelle les Saint-Pierre regardent le feuilleton préféré de Marie. C'est donc une opération montée par un familier du couple, mais le coupable a commis une erreur de taille : Philippe était en Angleterre. Une bétise pareille dépasse l'entendement, non ?

— En principe, les terroristes sont plus intelligents que cela, admit Richard. Mais ce n'était peut-être qu'un avertissement pour prouver aux Saint-Pierre à quel point ils sont vulnérables.

— Je n'ai toujours pas d'information sur la Ligue pour la Solidarité Cosmique, soupira Daumier en se passant les doigts dans les cheveux. Cette enquête n'aboutit nulle part.

— Alors, peut-être pourrez-vous vous consacrer quelques instants à mon petit problème ?

— Votre problème ? Ah oui... les Tavistock.

— Quelqu'un nous a pris en filature ce soir, dit Richard. Et ce n'était pas votre agent. Pouvez-vous trouver de qui il s'agissait ?

— Donnez-moi au moins quelques éléments, dit Daumier.

Un homme d'âge mûr, petit et trapu... voilà de bien maigres indices. Cet individu peut être à la solde de n'importe qui.

— Le commanditaire était au courant de la venue des Tavistock à Paris.

— Je sais qu'Hugh en a parlé aux Vane qui, à leur tour, ont pu faire circuler l'information. Qui était à Chetwynd le soir du 14 juillet ?

Richard se remémora la réception et le scandale causé par l'indiscrétion de Reggie. Au diable ce Reggie Vane et son ivrognerie ! C'était lui qui avait mis le feu aux poudres. Quelques coupes de champagne de trop lui avaient délié la langue, qu'il avait déjà bien pendue. Pourtant, il ne parvenait pas à le détester. Ce pauvre Reggie était inoffensif, et il était clair qu'il aimait Béryl comme sa propre fille.

— Les Vane ont pu communiquer la nouvelle à Philippe Saint-Pierre, ainsi qu'à Nina et Anthony. Et peut-être à d'autres invités présents ce soir-là.

— Cela fait beaucoup de monde, soupira Daumier. Est-ce une

bonne idée de rouvrir ce dossier, Richard ? On nous a déjà empêchés de découvrir la vérité, si vous vous en souvenez.

Comment aurait-il pu l'oublier ? Il était tombé de haut en lisant la directive de Washington : « Affaire classée. » Claude avait reçu la même consigne de son supérieur au ministère de la Défense. Et l'enquête sur Delphi et la fuite à l' O. T. A. N. s'était terminée en queue-de-poisson. Sans explications. Sans motifs. Mais Richard s'était fait son opinion. Washington connaissait la vérité mais préférait l'étouffer de peur d'être éclaboussé par ses répercussions.

Un mois plus tard, quand l'ambassadeur américain Stephen Sutherland s'était jeté dans la Seine, Richard avait eu confirmation de ses soupçons. Sutherland étant diplomate, la révélation de sa trahison aurait embarrassé le président lui-même.

Cette histoire d'agent double n'avait donc jamais été élucidée. Au lieu de cela, Bernard Tavistock avait été accusé d'être Delphi. « Un coupable sur mesure, pensa Richard. Un homme mort ne peut pas réfuter les charges portées contre lui. Et voilà que, vingt ans plus tard, le fantôme de Delphi revient me hanter ! »

Il se leva de sa chaise, animé d'une détermination nouvelle.

— Cette fois, Claude, déclara-t-il, je le retrouverai. Et aucun ordre de Washington ne m'arrêtera.

— Vingt ans, c'est long. Les preuves ont été effacées. Les gouvernements ont changé.

— Il y a une chose qui n'a pas changé : le coupable. Et si nous nous étions trompés, Claude ? Et si Sutherland n'était pas la taupe ? Alors, Delphi serait toujours vivant. Et opérationnel.

— Et aussi très inquiet, ajouta Daumier.

Le lendemain matin. Béryl fut réveillée par des coups frappés à la porte. Elle alla ouvrir et ne put réprimer un mouvement de surprise en voyant Richard lui tendre un sac de croissants chauds.

— Petit déjeuner, annonça-t-il. Vous mangerez dans la voiture. Jordan attend déjà en bas.

— Il attend quoi ?

— Que vous soyez prête. Dépêchez-vous. Nous avons rendez-vous à 8 heures.

Abasourdie, Béryl ramena une mèche de cheveux en arrière.

— Je ne me rappelle pas avoir pris de rendez-vous ce matin.

— C'est moi qui en ai pris un. Et nous avons de la chance de

l'avoir obtenu, car notre homme ne reçoit guère de visites. Sa femme s'y oppose.

— La femme de qui ? demanda Béryl, exaspérée.

— Du commissaire Broussard. Le policier chargé de l'enquête sur le meurtre de vos parents.

Il marqua un temps d'arrêt.

— Vous n'êtes pas obligée de venir. Jordan et moi pouvons...

— Accordez-moi dix minutes ! cria-t-elle en refermant la porte.

Neuf minutes plus tard, elle les rejoignait dans le hall de l'hôtel.

Richard conduisait avec l'assurance d'un chauffeur habitué à rouler dans Paris. Ils traversèrent la Seine et se dirigèrent vers le sud. La circulation était saturée. « C'est aussi infernale qu'à Londres, pensait Béryl en regardant les files de bus et de taxis. »

Elle finit son croissant et secoua les miettes qui étaient tombées sur la chemise cartonnée posée sur ses genoux. Dans ce dossier se trouvait un rapport de police rédigé vingt ans plus tôt par le commissaire Broussard. Béryl se demanda dans quelle mesure l'homme se souviendrait de l'affaire. Après tout ce temps, nul doute qu'il devait la confondre avec les autres enquêtes criminelles de sa carrière. Mais avec un peu de chance, un détail omis dans le rapport lui reviendrait peut-être à l'esprit.

— Connaissez-vous ce Broussard ? demanda-t-elle à Richard.

— Nous nous sommes rencontrés au cours de l'enquête. Quand la police a recueilli mon témoignage.

— La police vous a interrogé ? A quel titre ?

— En tant qu'ami de vos parents.

— Je n'ai jamais vu votre nom dans le rapport de police.

— Certains noms n'y figurent pas.

— Lesquels ?

— Celui de Philippe Saint-Pierre. Ou de l'ambassadeur Sutherland.

— Le mari de Nina ?

Richard acquiesça d'un signe de tête.

— Tous deux étaient des hommes politiques en vue. Saint-Pierre, fonctionnaire au ministère des Finances, était un ami intime du Premier ministre. Sutherland était ambassadeur. Ni l'un ni l'autre

n'étant considérés comme suspects, leurs noms n'apparaissent pas dans le rapport officiel.

— Autrement dit, le gentil commissaire protégeait les grands de ce monde.

— Il était discret, tout simplement.

— Et pourquoi votre nom ne figure-t-il pas non plus dans le rapport ?

— Je n'étais qu'un témoin accessoire auquel la police a demandé quelques renseignements sur le couple que formaient vos parents. C'est tout. Je n'étais pas impliqué davantage.

— Pourquoi vous impliquez-vous maintenant ?

— A cause de vous et de Jordan. Claude Daumier m'a chargé de veiller sur vous.

Il jeta un coup d'œil vers la jeune femme avant d'ajouter :

— Et parce que je dois bien ça à votre père. C'était... un chic type.

Elle crut qu'il allait en dire plus, mais il tourna la tête et regarda la route.

— Wolf, demanda Jordan, assis à l'arrière du véhicule, avez-vous remarqué que nous étions suivis ?

— Quoi ? s'exclama Béryl en se retournant. Quel est le véhicule qui nous suit ?

— La Peugeot bleue. Deux voitures derrière nous.

— Je l'ai repérée, dit Richard. Elle nous a pris en filature dès que nous avons quitté l'hôtel. Mais je ne suis pas inquiet. Regardez le conducteur. Jordan. Cheveux blonds, lunettes de soleil. Une femme, sans aucun doute.

Jordan rit.

— C'est ma petite diablesse en noir. Colette.

Richard hocha la tête.

— C'est un agent de Daumier. Elle est là pour nous protéger.

Richard s'engagea dans le boulevard Raspail. Un instant plus tard, il repéra une place de stationnement et se gara.

— Comme ça, elle gardera la voiture pendant notre entretien avec Broussard.

Béryl regarda le grand bâtiment de briques, de l'autre côté de la rue. « Maison de repos », lut-elle au-dessus de la grille d'entrée.

— C'est là que vit le commissaire Broussard ?

— Oui. Depuis des années, dit Richard en considérant la bâtisse avec une expression de pitié. Depuis son infarctus.

A en juger par la photographie épinglée sur le mur de sa chambre, le commissaire Broussard avait dû être un homme impressionnant. Le cliché représentait un solide gaillard à la moustache épaisse et à la crinière de lion, posant avec majesté sur les marches d'un commissariat. Cette force de la nature ne présentait guère de ressemblance avec la créature ratatinée et à moitié paralysée assise dans le lit.

M^{me} Broussard tapota l'oreiller de son mari, lui brossa les cheveux et lui essuya le menton.

— Il se souvient de tout, dit-elle. De chaque affaire, de chaque nom. Mais il ne peut plus parler, ni tenir un crayon. C'est terriblement frustrant pour lui ! C'est pour cette raison que je limite les visites.

Tel un ange gardien, elle se posta à la tête du lit et ne bougea plus.

— Posez-lui vos questions. Mais s'il s'énerve, n'insistez pas et partez.

— Entendu, dit Richard en tirant une chaise pour s'asseoir à côté du commissaire.

Puis il ouvrit le dossier contenant le rapport de police et posa les photos sur le lit.

— Je sais que vous ne pouvez pas parler, dit-il, mais j'aimerais que vous regardiez ces clichés. Hochez la tête si vous vous souvenez de cette affaire.

Broussard regarda la première photo – les cadavres de Madeline et Bernard enlacés dans une mare de sang. Il tendit une main maladroite et posa les doigts sur le visage de Madeline. Ses lèvres murmurèrent des paroles incompréhensibles.

— Que dit-il ? demanda Richard.

— Une si belle femme, dit M^{me} Broussard. Vous voyez, il se souvient.

Tandis que le vieil homme regardait les autres photos, sa main gauche se mit à trembler d'agitation. Ses lèvres s'entrouvrirent désespérément, mais ses efforts pour parler ne produisirent que des grognements. M^{me} Broussard se pencha en avant pour tenter de le comprendre, puis secoua la tête avec une expression perplexe.

— Dans votre rapport, vous avez conclu à un meurtre suivi

d'un suicide, dit Béryl. Avez-vous vraiment cru à cette thèse ?

Le commissaire secoua doucement la tête et tapota du doigt une autre photo, comme s'il voulait attirer leur attention sur un détail du cliché.

— Veut-il nous montrer quelque chose ? demanda Béryl.

— Un coin du plancher, dit Richard.

Broussard faisait tellement d'efforts pour parler qu'il tremblait des pieds à la tête. Son épouse se pencha de nouveau vers lui pour tenter de décrypter ses borborygmes. Puis elle se releva en secouant la tête.

— Cela n'a aucun sens.

— Que dit-il ? demanda Béryl.

— Serviette. Je ne comprends pas.

Elle alla chercher une serviette de toilette dans la salle de bains et la tendit à son mari qui la repoussa avec agacement.

— Je ne vois pas ce qu'il veut dire, soupira M^{me} Broussard.

— Moi, j'ai une petite idée, dit Richard.

Il se rapprocha du commissaire.

— Porte-documents ? demanda-t-il.

Le commissaire poussa un soupir de soulagement et se laissa retomber contre son oreiller en hochant la tête.

— Il voulait parler d'un attaché-case, dit Richard.

— Un attaché-case ? répéta Béryl. Celui qui contenait les dossiers top secret ?

Richard regarda Broussard en fronçant les sourcils. Le commissaire paraissait épuisé ; son visage grisâtre formait un contraste avec l'oreiller blanc.

M^{me} Broussard s'interposa.

— Assez de questions, monsieur Wolf ! Il est à bout de forces ; il ne pourra pas vous en dire plus. Je vous en prie, partez.

Elle les poussa hors de la pièce. Une religieuse passa devant eux, un plateau de médicaments à la main. Au bout du couloir, une femme dans un fauteuil roulant fredonnait une berceuse.

— Madame Broussard, dit Béryl, nous avons une autre question à poser à votre mari, mais peut-être pourrez-vous y répondre. Le dossier mentionne un inspecteur du nom d'Etienne Giguere. Savez-vous où nous pouvons le contacter ?

— Etienne ? Mais comment... vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Il est mort il y a dix-neuf ans. Renversé par une voiture.

Elle secoua tristement la tête.

— On n'a jamais retrouvé le conducteur.

Béryl croisa le regard de Jordan qui reflétait sa propre consternation.

— Une dernière question, dit Jordan. En quelle année votre mari a-t-il eu son attaque ?

— En 1974.

— Il y a donc dix-neuf ans également !

M^{me} Broussard hocha la tête.

— Ce fut une série noire pour le commissariat ! D'abord, l'infarctus de mon mari. Et trois mois plus tard, l'accident d'Etienne.

Elle poussa un soupir et rentra dans la chambre.

— Mais c'est la vie. Personne n'y peut rien.

Une fois dehors, les trois amis restèrent un moment au soleil, comme pour chasser la mélancolie qui suintait de tous les murs de ce bâtiment sinistre.

— Renversé par une voiture dont on n'a jamais retrouvé le conducteur, dit Jordan. J'ai comme un mauvais pressentiment.

Béryl leva les yeux vers l'inscription au-dessus de la grille.

— Maison de repos, murmura-t-elle d'un ton sarcastique. Cela ressemble davantage à un mouvoir.

Parcourue d'un frisson, elle se tourna vers la voiture.

— S'il vous plaît, partons vite d'ici.

Ils roulèrent vers la Seine. Une fois de plus, la Peugeot bleue les prit en filature, mais ils n'y prêtèrent pas attention. L'agent français faisait partie du paysage, maintenant, et sa présence était plutôt rassurante.

— Wolf, dit soudain Jordan. Laissez-moi sur le boulevard Saint-Germain. Par ici, ce serait très bien.

Richard se rangea le long du trottoir.

— Pourquoi ici ?

— On vient juste de passer devant un café...

— Oh, Jordan, grommela Béryl, tu n’as pas déjà faim, tout de même ?

— Je vous retrouve à l’hôtel, dit Jordan en descendant de la voiture. Je prendrai un taxi pour rentrer. A tout à l’heure.

il leur fit un signe de la main et remonta le boulevard, ses cheveux blonds illuminés par le soleil.

— On rentre à l’hôtel ? demanda doucement Richard.

« L’attirance est toujours là, pensa Béryl en le regardant. La tentation. Il suffit que je pose les yeux sur lui pour que je me souvienne à quel point je me sens en sécurité dans ses bras. Comme ce serait bien de croire en lui ! Mais c’est là que le bât blesse. »

— Non, dit-elle en regardant droit devant elle.

— Alors où allons-nous ?

— A Pigalle. Rue Myrha.

il marqua une pause.

— Vous êtes certaine de vouloir vous rendre là-bas ?

Elle hocha la tête et regarda le dossier sur ses genoux.

— Oui. Je veux voir l’endroit où mes parents sont morts.

Café Hugo. « C’est bien là », se dit Jordan en regardant la foule en terrasse, les nappes à carreaux et l’armada de serveurs zigzaguant entre les tables, leurs plateaux chargés de cafés et de cappuccinos. Vingt ans plus tôt, Bernard avait poussé la porte de ce bar et commandé un café. Puis il avait réglé l’addition avant de se rendre à son rendez-vous avec la mort dans un immeuble de Pigalle. Jordan avait appris ces détails dans la déposition du serveur. Mais ces événements dataient de vingt ans. L’homme ne travaillait sans doute plus ici. Néanmoins, cela valait le coup d’essayer.

A la surprise de Jordan, Mario Cassini était toujours là. Il avait quarante ans bien sonnés, maintenant, les cheveux poivre et sel, et des rides d’expression au coin des yeux.

— Oui, dit Mario en hochant la tête. Bien sûr que je m’en souviens. La police est venue me voir deux ou trois fois. Et chaque fois, je leur ai raconté la même chose : M. Tavistock venait prendre son café crème ici tous les matins. Parfois, son épouse était avec lui. Une très belle femme.

— Mais elle était absente, ce jour-là ?

Mario hocha la tête.

— Oui. Il est venu seul et s'est assis là-bas, dit-il en désignant une table vide près de la fenêtre. Il a attendu madame un bon moment.

— Et elle n'est pas venue ?

— Non. Elle a téléphoné pour lui donner rendez-vous ailleurs. A Pigalle. J'ai pris le message et je l'ai transmis à M. Tavistock.

— C'est vous qui avez eu M^{me} Tavistock au téléphone ?

Mario hocha la tête.

— Mon père... M. Tavistock semblait-il perturbé ? Ou fâché ?

— Pas fâché. Plutôt perplexe. Il ne comprenait pas ce que son épouse était allée faire à Pigalle. Il a payé son café et il est parti. Quelques jours plus tard, j'ai appris leur mort par les journaux. C'était horrible ! Comme la police avait lancé un appel à témoins, je suis allé faire ma déposition.

Au souvenir de ce drame, Mario secoua la tête. Une belle femme comme M^{me} Tavistock et un homme aussi gentil... quel gâchis !

« Aucune information nouvelle », se dit Jordan.

Il allait repartir quand il se ravisa.

— Etes-vous sûr que c'est bien M^{me} Tavistock qui vous a appelé ? demanda-t-il.

— La dame qui a téléphoné s'est présentée comme telle.

— Avez-vous reconnu sa voix ?

Mario marqua une pause. Elle ne dura qu'une seconde, mais cela suffit à Jordan pour deviner que l'homme n'était pas totalement sûr de lui.

— Oui, dit Mario. Qui cela pouvait-il être ?

Songeur, Jordan quitta le café et commença à remonter le boulevard Saint-Germain dans l'intention de rentrer à pied à l'hôtel. Mais, une dizaine de mètres devant lui, il remarqua la Peugeot bleue. « La diablesse me file toujours, pensa-t-il. Puisqu'ils allaient dans la même direction, pourquoi ne pas monter dans sa voiture ? »

Il se dirigea vers la Peugeot et ouvrit la portière du passager.

— Cela vous ennuerait-il de me déposer au Ritz ? demanda-t-il avec un sourire charmeur.

Colette le dévisagea avec une expression outragée.

— Mais pour qui vous prenez-vous ? demanda-t-elle. Refermez

cette portière immédiatement !

— Oh, cessez de jouer la comédie...

— Sortez ! cria-t-elle suffisamment fort pour qu'une passante s'arrêtât et observât leur manège.

Sans se départir de son calme. Jordan s'installa à côté de la conductrice et remarqua qu'elle était encore vêtue de noir de pied en cap. « Est-ce la tenue réglementaire des agents secrets ? » se demandait-il.

— Le Ritz est loin d'ici. Vous avez sûrement la permission de me reconduire à mon hôtel ?

— Je ne vous connais même pas, répliqua Colette.

— Moi, je sais qui vous êtes. Votre prénom est Colette, vous travaillez pour Claude Daumier et vous êtes censée veiller sur moi.

Jordan lui décocha un sourire ravageur, le genre de sourire auquel aucune femme ne peut résister.

— Plutôt que jouer au chat et à la souris tout le long du trajet, pourquoi ne pas essayer de faire la route agréablement ? suggéra-t-il avec la plus grande douceur.

Une étincelle s'alluma dans les yeux de la jeune femme. Elle s'agrippa au volant et regarda droit devant elle, mais il vit un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— Fermez la porte, dit-elle, et bouclez votre ceinture de sécurité. C'est obligatoire ici.

Tandis qu'ils remontaient le boulevard Saint-Germain, il ne la quitta pas des yeux, se demandant si elle était aussi dure qu'elle en avait l'air. Et en dépit de l'expression méprisante qu'elle affichait en permanence, elle était vraiment très jolie.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour Daumier ? demanda Jordan.

— Trois ans.

— Et vous passez votre temps à suivre des hommes à travers la ville ?

— J'obéis aux ordres. Quels qu'ils soient.

— Ah, vous êtes une fille obéissante, observa Jordan en se calant contre le dossier de son siège. Quelles sont les consignes de Daumier au sujet de cette mission ?

— Je dois veiller à ce qu'il ne vous arrive rien, à vous et à votre sœur. Puisque M. Wolf est avec elle, j'ai décidé de me consacrer

à votre protection.

Elle réfléchit quelques instants et ajouta avec un soupir :

— Ce n'est pas aussi simple que je le pensais.

— Je ne suis pas quelqu'un de compliqué, pourtant.

— Mais vous êtes imprévisible. Vous me prenez au dépourvu.

Une voiture klaxonna derrière eux et Colette jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— La circulation devient un peu plus infernale chaque...

Surpris par son silence soudain. Jordan se tourna vers la jeune femme.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien, dit-elle après avoir marqué une pause. C'est mon imagination qui me joue des tours.

Jordan regarda vers l'arrière ; il ne vit qu'une longue file de voitures coincées sur le boulevard. Il se tourna de nouveau vers Colette.

— Dites-moi, que fait une jolie fille comme vous dans les services secrets ?

Pour la première fois, elle lui adressa un vrai sourire.

— Je gagne ma vie.

— Vous rencontrez des gens intéressants ?

— Souvent.

— Vous trouvez des amoureux ?

— Hélas, non.

— Quel dommage ! Peut-être devriez-vous vous recycler dans une autre branche.

— Comme ?

— Nous pourrions en parler autour d'un verre.

— Je ne suis pas autorisée à sympathiser avec les sujets, dit-elle en secouant la tête.

— Voilà donc ce que je suis, soupira-t-il. Un sujet.

Elle le déposa dans une petite rue à côté du Ritz. Une fois descendu de voiture, il se retourna pour la regarder.

— Pourquoi refusez-vous de prendre un verre avec moi ?

— Je suis en service.

— Cela doit être mortellement ennuyeux de passer ses journées dans une voiture.

— Merci, mais n'insistez pas.

Elle lui adressa un sourire si malicieux que Jordan le reçut comme un encouragement. Il referma la portière et entra dans l'hôtel.

Une fois dans sa chambre, il médita sur ce qu'il avait appris au Café Hugo. Le coup de téléphone de Madeline défiait la logique. Pourquoi aurait-elle donné rendez-vous à Bernard dans son repaire secret de Pigalle ? Le serveur mentait-il ? Ou se trompait-il seulement ? Avec l'effervescence qui régnait dans le café, comment pouvait-il être sûr que la voix, à l'autre bout du fil, fût celle de Madeline Tavistock ?

« Je vais retourner demander à Mario si son interlocutrice avait bien l'accent anglais. »

Il sortit dans la lumière aveuglante de l'après-midi. Un taxi était garé devant l'entrée de l'hôtel, mais le chauffeur n'était pas dans la voiture. Peut-être Colette se trouvait-elle toujours dans les parages ? Il allait lui demander de l'emmener boulevard Saint-Germain. Il tourna au coin de la rue et aperçut la Peugeot bleue. Colette était à l'intérieur ; à travers les vitres teintées, il apercevait sa silhouette au volant.

Arrivé à la hauteur du véhicule, il tapa à la vitre du passager.

— Colette, dit-il, pouvez-vous me rendre un service ?

N'obtenant pas de réponse, Jordan ouvrit la portière et s'installa dans la voiture.

Parfaitement immobile, Colette regardait droit devant elle. Pendant quelques secondes, Jordan ne réagit pas. Puis il vit le mince filet de sang qui coulait sur la nuque de la jeune femme et s'infiltrait sous le col de sa chemise noire. Pris de panique, il tendit le bras et lui secoua l'épaule.

— Colette ?

Elle glissa vers lui et s'affala sur ses genoux.

En baissant les yeux, Jordan découvrit l'impact d'une balle dans sa tempe.

Horrifié, il se dégagea et sortit de la voiture comme un somnambule, seulement conscient des hurlements d'une femme qui passait par là. Puis, du fond de sa torpeur, il discerna les visages choqués des badauds attirés par les cris. Ils le regardaient tous fixement, le doigt tendu vers le bras qui pendait par la portière.

Hébété, Jordan regarda ses mains.

Elles étaient couvertes de sang.

5.

Mêlé à la foule des badauds, Amiel Foch regarda les policiers passer les menottes à Jordan Tavistock avant de l'emmener. « Les événements prennent une tournure imprévue », pensa-t-il.

Il ne s'attendait pas du tout à pareil rebondissement. De même qu'il ne s'attendait pas à tomber sur Colette Lafarge, et encore moins à ce qu'elle le reconnût. Ils n'avaient travaillé qu'une seule fois ensemble, à Chypre, trois ans auparavant. Il avait longé sa voiture la tête rentrée dans les épaules en espérant qu'elle ne le remarquerait pas. Mais à peine avait-il dépassé le véhicule qu'il l'avait entendue crier son nom.

« Je n'avais pas le choix », se dit-il en regardant les infirmiers charger la civière dans l'ambulance. Les services secrets français le croyaient mort. Colette aurait démenti l'information.

Il avait eu un instant d'hésitation. Mais au moment où il s'était tourné vers la jeune femme, sa décision était prise. Il était revenu lentement vers la voiture. A travers le pare-brise, il avait vu le visage ébahi de Colette. Pétrifiée derrière son volant, elle semblait contempler un fantôme. Quand il s'était approché de la portière, elle n'avait pas esquissé le moindre geste. Ni quand il avait braqué son revolver sur elle avant de tirer.

« Une belle fille comme ça. Quel gâchis ! » pensa-t-il tandis que l'ambulance s'éloignait.

La foule se dispersait. Il était temps de s'éclipser.

Foch jeta discrètement son revolver dans le caniveau et le poussa du pied dans une bouche d'égout. Comme l'arme avait été volée, elle ne permettrait pas à la police de remonter jusqu'à lui. Mieux : retrouvée près des lieux du crime, elle constituerait une preuve de plus contre Jordan Tavistock.

Un peu plus loin, Foch s'arrêta dans une cabine téléphonique pour appeler son client.

— Jordan Tavistock vient d'être arrêté pour meurtre, annonça Foch.

— Pour le meurtre de qui ? demanda la voix d'un ton sec.

— D'un agent de Daumier. Une femme.

— C'est Tavistock qui l'a tuée ?

— Non. C'est moi.

A ces mots, son client éclata de rire.

— C'est incroyable ! Absolument incroyable ! Je vous demande de suivre Jordan Tavistock et vous le faites coffrer pour meurtre. J'ai hâte de voir quel traitement vous allez réserver à sa sœur.

— Quelles sont vos directives ? demanda Foch.

— Je pense qu'il est temps d'en finir, dit la voix après quelques secondes de silence.

— La fille ne constitue pas un problème. Mais son frère sera difficilement accessible, à moins que je trouve un moyen de m'introduire dans sa cellule.

— Vous pouvez toujours vous faire écrouer.

— Pour que la police identifie mes empreintes ? répliqua Foch en secouant la tête. Non, j'ai besoin d'un complice.

— Je vais vous trouver quelqu'un, répondit son correspondant. Pour l'instant, occupez-vous de Béryl Tavistock.

Le propriétaire de l'immeuble de la rue Myrha était de nationalité turque. Il avait repeint la façade, réparé les balcons et remplacé les ardoises manquantes pour tenter de réhabiliter la bâtisse, mais en vain : elle avait gardé son aspect miteux.

Le bâtiment abritait quatre familles, expliqua-t-il à Richard et à Béryl. Toutes payaient régulièrement leur loyer. Mais l'appartement mansardé était inoccupé. Il n'avait jamais réussi à le louer. Des locataires potentiels venaient le visiter, bien sûr, mais quand ils entendaient parler du meurtre, ils se désistaient.

Ah, ces superstitions idiotes ! Les gens affirment ne pas croire aux fantômes, mais quand ils visitent un logement où un couple est mort...

— Depuis quand l'appartement est-il vide ? demanda Béryl.

— Depuis que j'ai acheté l'immeuble, il y a un an. Auparavant, ajouta-t-il en haussant les épaules, je ne sais pas. Il a peut-être été inoccupé pendant des années.

Il fit tourner la clé dans la serrure.

— Vous pouvez jeter un coup d'œil, si vous voulez.

Quand il ouvrit la porte, une odeur de moisi leur monta au nez : de toute évidence, la pièce n'avait pas été aérée depuis longtemps.

L'appartement était assez agréable. Le soleil y entra à flots par une grande fenêtre aux vitres sales qui donnait sur la rue Myrha et par laquelle Béryl regarda quelques instants des enfants disputer un match de football, en contrebas. La pièce était complètement vide. A travers une porte entrouverte, elle aperçut une salle de bains au lavabo ébréché et aux robinetteries rouillées.

Sans mot dire. Béryl fit quelques pas dans l'appartement, les yeux rivés sur le parquet. Elle s'arrêta à la hauteur de la fenêtre. La tache était à peine visible, une trace brunâtre entre les lattes de chêne. « Est-ce le sang de maman ? Celui de papa ? Ou leurs deux sangs mêlés pour l'éternité ? »

— J'ai essayé de nettoyer cette tache, expliqua M. Zamir. Mais elle est incrustée dans le bois. Et quand je crois en être venu à bout, elle réapparaît en quelques semaines.

Il poussa un soupir.

— Les locataires n'aiment pas trop ce genre de souvenir.

Béryl avala sa salive et se tourna vers la fenêtre. « Pourquoi dans cette rue ? se demanda-t-elle. Dans cette pièce ? Pourquoi sont-ils venus mourir ici ? Il y a tant d'autres endroits à Paris ! »

— Monsieur Zamir, qui possédait cet immeuble avant vous ? demanda-t-elle.

— Il a souvent changé de propriétaire. Avant moi, il appartenait à M. Rosenthal qui l'avait racheté à M. Dudoit.

— A l'époque du crime, dit Richard, le propriétaire était un certain Jacques Rideau. L'avez-vous connu ?

— Non, je regrette. C'était il y a longtemps, sans doute.

— Vingt ans.

— Alors, je n'ai pas pu le rencontrer, dit M. Zamir en se dirigeant vers la porte. Je vous laisse. Si vous avez besoin de moi, je suis dans l'appartement numéro 3.

Béryl entendit l'escalier craquer sous ses pas. Elle se tourna vers Richard. Planté dans un coin de la pièce, il ne quittait pas le parquet des yeux.

— A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Au commissaire Broussard et à l'endroit qu'il désignait sur la photo. C'était quelque part par là, à gauche de la porte.

— Je ne vois rien de spécial. Et il n'y avait rien non plus sur la photo.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Il semblait si troublé. Et il a parlé d'un attaché-case...

— Le dossier de l'O. T. A. N., dit-elle doucement.

Il la regarda.

— Que savez-vous exactement de l'affaire Delphi ?

— Je ne peux pas croire que mes parents aient été des traîtres.

— Les gens peuvent passer à l'ennemi pour différentes raisons.

— Pas eux. Ils n'avaient pas besoin d'argent.

— Ils avaient peut-être des sympathies communistes ?

— Pas les Tavistock.

Il s'avança vers elle. Chacun de ses pas faisait battre le cœur de Béryl un peu plus vite. Il se retrouva si près qu'elle se sentit menacée. Et terriblement troublée.

— Ils ont peut-être été victimes d'un chantage, suggéra-t-il calmement.

— Vous voulez dire qu'ils avaient des secrets à cacher ?

— Tout le monde en a.

— On ne trahit pas son pays pour autant.

— Cela dépend du secret. Et des conséquences que pourrait avoir sa révélation.

Ils se regardèrent en silence et Béryl se demanda ce qu'il savait exactement. Elle sentait qu'il ne lui avouait pas tout, et ses soupçons dressaient une barrière entre eux. Encore des mystères. Des faux-fuyants. Elle avait grandi dans une maison où certaines portes restaient obstinément verrouillées. « Je refuse de continuer à vivre de cette façon. »

Elle se tourna vers lui.

— Ils n'avaient aucune raison de craindre un maître chanteur.

— Vous n'aviez que huit ans, à l'époque, et vous étiez en pension. Les connaissiez-vous vraiment ? Partagiez-vous leur vie de couple, leurs secrets ? Et si c'était vraiment votre mère qui louait cet appartement pour y rencontrer un amant ?

— Non, c'est impossible.

— Est-ce si difficile à accepter ? Tous les êtres humains ont des faiblesses.

Il la prit par les épaules pour la forcer à le regarder.

— C'était une très belle femme, Béryl. Tous les hommes étaient amoureux d'elle.

— Ma mère n'était pas une traînée !

— J'envisage toutes les possibilités.

— Vous insinuez qu'elle aurait vendu son pays pour empêcher un secret honteux de faire surface ?

Elle se dégagea avec colère.

— Désolée, Richard, mais ma confiance en eux est totale. Et si vous les aviez vraiment connus, vous n'imaginerez pas des horreurs pareilles.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Je les ai très bien connus.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-elle en s'arrêtant pour lui faire face.

— Nous fréquentions les mêmes cercles. Pas exactement dans la même équipe. Mais nous avons un objectif commun.

— Vous ne m'avez jamais dit ça.

— Je ne sais pas trop ce que j'ai le droit de vous dire. Ni ce que vous pouvez supporter.

Il se mit à arpenter la pièce, pesant chaque mot qu'il allait prononcer.

— C'était ma première mission. Je venais de terminer ma formation à Langley...

— La CIA ?

Il hocha la tête.

— J'ai été recruté à l'université. Ce n'était pas vraiment ma vocation. Mais ils avaient eu entre les mains ma thèse de doctorat : une analyse des capacités d'armement du Liban. Ils la trouvèrent très juste. Ils savaient que je parlais couramment plusieurs langues. Et que je faisais mes études grâce à des bourses. Les bourses, c'était la carotte. Les voyages à l'étranger aussi. Et je dois admettre que la perspective de travailler comme analyste pour les services secrets m'excitait.

— C'est comme ça que vous avez rencontré mes parents ?

Il hocha la tête.

— L'O. T. A. N. avait détecté une fuite à Paris. D'une façon ou d'une autre, des spécifications concernant les armes de l'alliance

tombaient entre les mains des Allemands de l'Est. Je venais d'arriver à Paris, j'étais donc au-dessus de tout soupçon. En collaboration avec Claude Daumier, j'avais pour mission de rédiger de faux rapports, assez proches de la vérité pour être crédibles, mais pas totalement exacts. Ils furent codés et transmis à quelques fonctionnaires choisis à Paris. Le but de l'opération était de localiser l'origine de la fuite.

— Pourquoi mes parents ont-ils été impliqués dans cette affaire ?

— Ils travaillaient à l'ambassade britannique. Bernard était au service des communications, Madeline au protocole. En fait, tous deux étaient agents du MI6 et Bernard était l'une des rares personnes à avoir accès aux dossiers top secret.

— Il était donc suspect ?

Richard acquiesça d'un signe de tête.

— Tout le monde l'était. Les Anglais, les Américains, les Français.

Puis il recommença à faire les cent pas, le temps de mesurer une nouvelle fois la portée de ses paroles.

— Le faux rapport a été envoyé aux ambassades et nous avons attendu de voir si, comme les autres, il allait tomber entre les mains des Allemands de l'Est. Cela ne s'est pas produit. Au lieu de cela, il a atterri dans cette pièce, dans un attaché-case.

Il s'arrêta pour la regarder.

— Entre les mains de vos parents.

— Et cela a mis un terme à l'affaire Delphi, dit-elle.

Puis elle ajouta amèrement :

— Comme c'était simple. Vous aviez un coupable tout trouvé. Par chance, il était mort, donc incapable de se défendre.

— Je n'ai jamais cru à la culpabilité de Bernard.

— Pourtant, vous avez abandonné l'enquête.

— Je n'avais pas le choix.

— Vous n'étiez pas assez concerné pour vouloir connaître la vérité !

— Non, Béryl. Ce n'est pas cela. Nous avons reçu l'ordre de classer le dossier.

— Qui vous a donné cet ordre ? demanda-t-elle en arrondissant les yeux.

— Washington, en ce qui me concerne. Claude a reçu la même consigne du Premier ministre français. L'affaire a été étouffée.

— Et mes parents ont été catalogués comme des traîtres, conclut-elle. Quel moyen pratique de clore le dossier !

Dégoutée, elle fit volte-face et quitta la pièce.

Il la suivit dans l'escalier.

— Béryl ! Je n'ai jamais vraiment cru que Bernard était un traître !

— Pourtant, vous n'avez pas cherché à le disculper.

— Je vous l'ai dit, on m'a ordonné de...

— Et bien sûr, vous obéissez aveuglément aux ordres.

— J'ai été renvoyé à Washington après cette affaire. Je n'ai pas pu poursuivre mon enquête.

Ils sortirent dans le brouhaha de la rue. Un ballon de football les frôla, poursuivi par une horde d'enfants déguenillés. Béryl s'arrêta quelques instants sur le trottoir, aveuglée par la lumière de l'après-midi. Les bruits de la rue, les cris des enfants lui donnaient le vertige. Elle se retourna et leva les yeux vers la fenêtre de la mansarde. Soudain, des larmes brouillèrent son regard.

— Quel horrible endroit pour mourir, murmura-t-elle.

Puis elle monta dans la voilure de Richard et referma la portière, soulagée d'échapper au chaos de la rue Myrha.

Richard se glissa derrière le volant. Pendant un instant, ils gardèrent le silence, perdus dans la contemplation des enfants qui jouaient au ballon.

— Je vous ramène à l'hôtel, dit-il.

— Non. Je veux voir Claude Daumier.

— Pour quoi faire ?

— Je veux entendre sa version des faits et avoir confirmation que vous dites la vérité.

— Je vous dis la vérité, Béryl.

Elle se tourna vers lui, mais il ne baissa pas les yeux. « Il a un regard si franc qu'on est tenté de le croire sur parole, pensa-t-elle. Ce qui ne fait que prouver à quel point je suis naïve. » Elle avait envie de lui faire confiance, mais craignait que son jugement fût faussé par l'attrance qu'elle éprouvait pour lui et le souvenir de ses baisers. « Qu'a-t-il de spécial ? Il suffit que je le regarde ou que je respire son

parfum pour que j'aie envie de me jeter dans ses bras. »

Elle regarda fixement la route en s'efforçant d'ignorer les ondes qui circulaient entre eux.

— Je veux parler à Daumier.

— Très bien, dit-il après avoir réfléchi quelques instants. Si c'est le prix à payer pour gagner votre confiance...

Richard s'arrêta dans une cabine téléphonique pour appeler le bureau de Daumier. Le chef de la DGSE venait de partir pour Cochin afin d'interroger une nouvelle fois Marie Saint-Pierre. Richard et Béryl décidèrent de le retrouver à l'hôpital.

En débouchant dans le couloir, ils n'eurent aucune peine à deviner dans quelle chambre était Marie : une demi-douzaine de policiers étaient en faction devant la porte. Daumier n'était pas encore là. M^{me} Saint-Pierre fut informée de leur arrivée, et Béryl et Richard furent escortés dans sa chambre.

Marie avait d'autres visiteurs. Autour d'une desserte sur laquelle étaient posés des tasses et des biscuits, Nina Sutherland et Helena Vane prenaient le thé. Marie ne partageait pas leur collation ; assise sur son lit, elle semblait lasse et triste dans une robe du même gris que ses cheveux. Ses seules blessures apparentes étaient une ecchymose sur la joue et des égratignures sur les bras. Mais à son expression accablée, il était clair que les plus sérieux dégâts causés par la bombe étaient d'ordre psychologique.

Nina versa deux tasses de thé qu'elle tendit à Béryl et à Richard.

— Depuis quand êtes-vous à Paris ? demanda-t-elle.

— Jordan et moi sommes arrivés hier, répondit Béryl. Et vous ?

— Nous sommes rentrés sur le même vol qu'Helena et Reggie.

Nina se rassit et croisa ses longues jambes galbées dans des bas de soie.

— Ma première visite a été pour Marie. La pauvre, elle a besoin de réconfort.

A en juger par la triste mine de l'intéressée, la visite de Nina n'avait pas eu le résultat escompté.

— Où allons-nous, je vous le demande ! dit Nina en agitant sa tasse. Le monde n'est que folie et anarchie ! Et personne n'est à l'abri, même pas les classes privilégiées.

— L'enquête a-t-elle progressé ? demanda Béryl.

Marie Saint-Pierre soupira.

— La police penche pour un acte de terrorisme.

— Mais bien sûr ! s'écria Nina. Seuls des terroristes peuvent placer des bombes chez des hommes politiques !

Marie baissa les yeux sur ses doigts croisés.

— J'ai suggéré à Philippe que nous quittions Paris pour quelques jours. Ce soir, peut-être, quand je sortirai. Nous pourrions aller en Suisse...

— C'est une excellente idée, murmura Helena en prenant la main de Marie dans la sienne. Vous avez besoin de partir un peu, juste tous les deux.

— Ce serait de la lâcheté, objecta Nina. Vous laisseriez les criminels croire qu'ils ont atteint leur but.

— C'est facile à dire, marmonna Helena. Ce n'est pas votre maison qui a explosé.

— Si c'était ma maison, je resterais à Paris, répliqua Nina. Je ne plierais pas devant...

— Vous n'avez jamais été confrontée à cette situation.

— Comment ?

— Rien, dit Helena en détournant les yeux.

— Qu'est-ce que vous marmonnez, Helena ?

— J'estime, répliqua Helena, que Marie doit agir comme bon lui semble. Quitter Paris quelques jours me paraît une bonne idée. Toute amie digne de ce nom l'encouragerait dans cette voie.

— Je suis son amie.

— Bien sûr que vous êtes son amie, murmura Helena.

— Insinuez-vous le contraire ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Parlez franchement, Helena. C'est agaçant à la fin ! Est-ce si difficile d'avoir le courage de ses opinions ?

— Oh, je vous en prie, gémit Marie.

Un coup à la porte mit fin à la discussion. Anthony, le fils de Nina, fit son entrée. Vêtu d'une chemise d'un bleu criard et d'un blouson de cuir, il ne dérogeait pas à son bon goût habituel.

— Il est temps d'y aller, maman, annonça-t-il.

Nina se leva, l'air pincé.

— Plus que temps, en effet.

Sur le pas de la porte, elle s'arrêta pour regarder Marie une dernière fois.

— Restez à Paris, dit-elle. C'est un conseil d'amie.

Puis elle prit Anthony par le bras et ils sortirent.

— Grands dieux, Marie ! murmura Helena après quelques instants. Comment faites-vous pour supporter cette femme ?

Recroquevillée sur son lit, Marie Saint-Pierre se contenta de hausser les épaules. « Elles se ressemblent, se dit Béryl en comparant Marie et Helena. Deux femmes vieillissantes et mariées à des hommes qui ne les regardent plus. »

— J'ai toujours pensé que vous étiez une sainte de recevoir cette vipère, poursuivit Helena. Si cela ne tenait qu'à moi...

— Je ne veux pas d'histoires, dit Marie pour clore le sujet.

Puis l'épouse du ministre et ses visiteurs essayèrent d'entretenir une conversation, mais elle fut entrecoupée de nombreux silences. Et leurs considérations sur les bombes, les meubles abîmés et les œuvres d'art perdues masquaient une autre réalité plus triste, une perte plus grave que celle des biens matériels, il suffisait de regarder Marie Saint-Pierre dans les yeux pour comprendre qu'elle pleurait surtout sur l'effondrement de sa vie.

L'arrivée de son mari ne lui rendit pas le sourire. Quand Philippe se pencha pour l'embrasser, elle esquissa même un mouvement de recul, tournant son visage vers la porte qui venait de se rouvrir.

Claude Daumier entra, vit Béryl et s'arrêta, surpris.

— Ah ! Vous êtes ici.

— Nous vous attendions, dit Béryl.

Daumier jeta un coup d'œil vers Richard, puis regarda de nouveau Béryl.

— J'ai essayé de vous joindre tous les deux.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— Le problème est... délicat, dit Daumier en les poussant vers la porte. Je préférerais vous en parler en privé.

Ils le suivirent dans le couloir et trouvèrent un coin tranquille après la salle des infirmières. Daumier se tourna vers Richard.

— Le commissariat vient de m'appeler. Colette a été abattue

dans sa voiture. Près de la place Vendôme.

— Colette ? dit Béryl. L'agent qui surveillait Jordan ?

Daumier hocha la tête.

— Oh, mon Dieu, murmura Béryl. Jordie...

— Il va bien, se hâta de préciser Daumier. Et je vous assure qu'il ne court aucun danger.

— Mais s'ils ont tué Colette, ils peuvent...

— Jordan a été arrêté par la police, dit Daumier en adressant un regard compatissant à Béryl, manifestement abasourdie par la nouvelle. Pour meurtre.

Après le départ des visiteurs, Helena resta au chevet de Marie. Pendant un moment, elles gardèrent le silence, mais soudain, Helena n'y tint plus.

— C'est intolérable, Marie. Vous ne pouvez plus supporter cela. Marie soupira.

— Que puis-je faire ? Elle a tant d'amis, tant de relations qui pourraient me nuire. Et nuire à Philippe...

— Il faut faire quelque chose. N'importe quoi. Pour commencer, refuser de lui parler.

— Je n'ai aucune preuve. Je n'en ai jamais eu.

— Vous n'avez pas besoin de preuves. Ouvrez les yeux !

Observez leur manière de se comporter quand ils sont en présence l'un de l'autre. La façon dont elle tourne autour de lui, dont elle lui sourit. Il prétend que c'est terminé, mais vous voyez bien que c'est un mensonge. Que fait-il, d'ailleurs ? Vous êtes à l'hôpital et il ne vient pratiquement jamais vous voir.

— Il est préoccupé. Le sommet économique...

— Je sais. Les affaires des hommes sont toujours de première importance !

Marie se mit à pleurer sans bruit.

— C'est encore pis que vous le pensez, murmura-t-elle.

— Comment cela peut-il être pis ?

En guise de réponse, Marie se contenta de regarder les éraflures sur ses bras. Il ne s'agissait que de blessures sans gravité causées par les éclats de verre, mais elle les considérait avec une expression de profond désespoir.

« C'est donc cela, pensa Helena, horrifiée. Elle les soupçonne d'avoir voulu l'assassiner. Enfin, pourquoi ne se rebiffe-t-elle pas ? »

Mais Marie n'en avait pas la volonté. Il suffisait de regarder ses épaules voûtées pour s'en convaincre.

« Ma pauvre amie, pensa Helena en lui lançant un regard plein de pitié, comme nous nous ressemblons ! Et comme nous sommes différentes, pourtant ! »

L'homme assis sur le banc ne quittait pas Jordan des yeux. « Il est ivre, à en juger par l'odeur qu'il dégage, pensa Jordan avec dégoût. A moins que ces relents de vin bon marché n'émanent de l'autre occupant de la cellule ? » Il jeta un coup d'œil vers un autre détenu qui ronflait dans un coin. Oui, c'était lui qui dégageait cette puanteur insupportable.

L'individu sur le banc le regardait toujours fixement. Dans un premier temps, Jordan feignit de l'ignorer, mais son regard était si insistant que, très vite, il n'y tint plus.

— Que regardez-vous ?

— C'est de l'or ? demanda l'homme.

— Pardon ?

— Ta montre. Elle est en or ?

— Bien sûr qu'elle est en or !

L'homme sourit, dévoilant deux rangées de dents cariées. Puis il se leva et traversa la cellule d'un pas tramant pour venir s'asseoir à côté de Jordan.

— Elles sont italiennes ? demanda-t-il en désignant les chaussures du jeune homme.

— Oui. Bon, laissez-moi tranquille maintenant !

A cet instant, des bruits de pas approchèrent, accompagnés d'un tintement de clés. L'homme qui dormait se leva d'un bond et se mit à hurler :

— Je suis innocent ! Je suis innocent !

— Monsieur Tavistock ? appela le gardien.

Jordan bondit sur ses pieds.

— Oui ?

— Suivez-moi.

— Où allons-nous ?

— Vous avez de la visite.

Le gardien accompagna Jordan le long d'un couloir bordé de cellules bondées avant de le faire entrer dans une pièce où régnait un vacarme épouvantable. Des sonneries de téléphone résonnaient dans tous les coins, couvertes par des éclats de voix. Des prévenus, alignés en file indienne, attendaient d'être enregistrés, et une femme ne cessait de hurler que c'était une erreur. Dans cette cacophonie, Jordan entendit soudain son nom.

— Béryl ? cria-t-il, soulagé.

Elle se jeta sur lui avec une telle force qu'elle faillit le renverser.

— Jordie ! Oh, mon pauvre Jordie ! Tu vas bien ?

— Très bien, petite sœur.

— Tu es sûr ?

— En tout cas, je vais beaucoup mieux maintenant que tu es là.

Jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de Béryl, il aperçut Richard et Daumier. Les secours étaient arrivés. Ce terrible malentendu allait être dissipé.

Béryl recula d'un pas et fronça les sourcils.

— Tu as une mine de déterré.

— Et je dois sentir mauvais. Avez-vous du nouveau au sujet de Colette ? demanda-t-il en se tournant vers Daumier.

— Une seule balle de neuf millimètres dans la tempe. Une exécution sommaire, sans témoins.

— Et l'arme du crime ? demanda Jordan. Comment peuvent-ils m'accuser sans avoir retrouvé l'arme du crime ?

— Ils l'ont trouvée, dit Daumier. Dans une bouche d'égout, près de la voiture.

— C'était en plein jour ! Des témoins ont dû assister à la scène ! s'exclama Béryl.

— Le crime a eu lieu dans une petite rue peu fréquentée.

— Mais quelqu'un a bien vu quelque chose !

Daumier secoua tristement la tête.

— Une femme affirme avoir vu un homme monter de force dans la voiture de Colette sur le boulevard Saint-Germain.

— Génial, grommela Jordan. C'était moi.

— Toi ? s'exclama Béryl en fronçant les sourcils.

— Je lui ai demandé de me raccompagner à l'hôtel. Les flics vont retrouver mes empreintes dans la voiture.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda Richard.

— Colette m'a déposé au Ritz. Je suis monté dans ma chambre. J'y suis resté quelques minutes, puis je suis redescendu pour lui parler. C'est là que j'ai découvert...

Il laissa sa phrase en suspens et poussa un grognement.

— Mon Dieu, ce n'est pas possible !

— Avez-vous remarqué un détail anormal ? lui demanda Richard.

— Non. Mais...

Jordan releva lentement la tête.

— Pendant le trajet jusqu'à l'hôtel, Colette n'a pas quitté le rétroviseur des yeux, tout en prétendant que son imagination lui jouait des tours. Je me suis retourné, mais je n'ai vu qu'une file de voitures.

Il se tourna vers Daumier, l'air profondément contrit.

— Je m'en veux sincèrement. Si j'avais fait un peu plus attention...

— Elle savait comment se protéger, interrompit Daumier. Elle aurait dû se tenir sur ses gardes.

— C'est ce que je ne comprends pas, dit Jordan. Comment a-t-elle pu se laisser prendre au dépourvu ?

Il regarda sa montre.

— Il fait encore jour. Nous pourrions retourner boulevard Saint-Germain et refaire le parcours que j'ai emprunté. Un détail pourrait me revenir.

Sa proposition fut accueillie par un silence de mort.

— Jordie, dit Béryl doucement, tu ne peux pas.

— Que veux-tu dire ?

— Ils ne te laisseront pas partir.

— Mais ils doivent me libérer ! Je n'ai rien fait !

Il lança un regard implorant à Daumier. A son grand désespoir, le chef des services secrets secoua la tête, l'air consterné.

— Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous sortir de là, Jordan, dit Richard.

— Vous avez appelé oncle Hugh ?

— Il a quitté Chetwynd hier soir sans dire à personne où il allait, répondit Béryl. Mais nous avons contacté Reggie et Helena. Ils ont des amis à l'ambassade. Ils pourront peut-être les faire intervenir.

Découragé par ces « peut-être », Jordan restait immobile au milieu du chaos ambiant.

— La police me croit coupable ? demanda-t-il.

— Je le crains, dit Daumier.

— Et vous, Claude ? Qu'en pensez-vous ?

— Claude sait que tu es innocent ! déclara Béryl. Nous le savons tous. Laisse-moi juste le temps de le prouver.

Jordan se tourna vers sa sœur. Cette jolie Fille obstinée était ce qu'il avait de plus cher au monde. Il enleva sa montre et la déposa dans la main de Béryl qu'il referma.

— Pourquoi me donnes-tu ça ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Par précaution. Je suis peut-être ici pour un bout de temps. J'aimerais que tu rentres à la maison, Béryl. Prends le prochain avion pour Londres, tu veux bien ?

— Il n'en est pas question.

— Je t'en prie, Béryl. Richard va te conduire à l'aéroport.

— Comment ? répliqua-t-elle. En me tirant par les cheveux ?

— S'il le faut.

— Tu as besoin de moi ici !

— Béryl, dit-il d'un ton calme en prenant sa sœur par les épaules. Une femme a été assassinée. Et elle était entraînée pour se défendre.

— Cela ne prouve pas que je sois la prochaine sur la liste.

— Cela prouve qu'ils ont peur. Et qu'ils sont prêts à rendre coup pour coup. Il faut que tu rentres.

— Et je te laisse ici ?

— Claude est là. Et Reggie...

— Alors, je prends l'avion et je te laisse moisir en prison ?

Elle secoua la tête pour marquer son désaccord.

— Tu penses réellement que je vais faire ça ?

— Si tu m'aimes, tu le feras.

— C'est justement parce que je t'aime que je ne ferai pas une chose pareille, répliqua-t-elle en relevant le menton.

Jetant les bras autour du cou de son frère, elle l'embrassa fougueusement. Puis elle essuya ses larmes et se tourna vers Richard.

— Allons-y. Plus tôt nous rencontrerons Reggie, plus vite cette affaire sera réglée.

Jordan regarda sa sœur traverser, la tête haute, la faune tapageuse des pickpockets et des prostituées.

— Béryl, cria-t-il. Rentre à la maison ! Ne sois pas stupide !

Elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Je n'y peux rien, Jordie. C'est de famille.

A ces mots, elle tourna les talons et sortit.

6.

— Votre frère a raison, dit Richard. Vous devriez rentrer en Angleterre.

— Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ! répliqua Béryl d'un ton sec.

— Je vous emmène à l'hôtel pour faire vos bagages. Puis je vous conduirai à l'aéroport,

— Sous la contrainte ?

— Vous ne pouvez pas accepter un conseil, pour une fois ? cria-t-il.

Elle fit volte-face sur le trottoir bondé pour se tourner vers lui.

— Un conseil, oui. Un ordre, non,

— Très bien, alors écoutez-moi une minute. Votre venue à Paris était une folie, pour commencer, même si je comprends parfaitement vos motivations : c'est tout à fait légitime que Jordan et vous cherchiez à savoir la vérité sur vos parents. Mais les règles du jeu ont changé, Béryl. Une femme a été assassinée,

— Et Jordan ? Je le laisse ici ?

— Je m'occuperai de lui. Avec l'aide de Reggie, je lui trouverai un bon avocat...

— Et moi, je me lave les mains de toute cette affaire et je rentre tranquillement chez moi ?

Elle regarda la montre qu'elle tenait au creux de sa main. La montre de Jordan.

— C'est mon frère, poursuivit-elle calmement. Vous avez pu constater à quel point il a l'air malheureux. Si son séjour en prison se prolonge, il n'y survivra pas. Et j'aurai des remords toute ma vie.

— S'il vous arrive quelque chose. Jordan ne se le pardonnera jamais. Et moi non plus.

— Vous n'êtes pas chargé de veiller sur moi.

— Si.

— Et qui a décidé cela ?

Il tendit les bras et prit le visage de Béryl entre ses mains.

— Moi, murmura-t-il en posant ses lèvres sur celles de la jeune femme.

Surprise par la fougue de son baiser, elle fut incapable de réagir et s'abandonna aux sensations exquises qui la submergeaient. Enflammés par l'ardeur de Richard, tous ses nerfs vibraient de désir, au point qu'elle en oubliait les bruits de la circulation et les passants sur le trottoir. Il étaient seuls au monde, leurs corps et leurs bouches mêlés. Toute la journée, ils avaient lutté contre cela, pensa-t-elle. Et toute la journée, elle avait eu la certitude de livrer un combat désespéré. Car elle en connaissait déjà l'issue : un baiser ardent, tôt ou tard, dans une rue de Paris. Elle était perdue.

Il se dégagea doucement pour la regarder.

— Voilà pourquoi vous devez quitter Paris, murmura-t-il.

— Parce que vous me l'ordonnez ?

— Non, parce que c'est plus raisonnable.

Elle recula d'un pas, dans un effort désespéré pour mettre une distance entre eux, pour se ressaisir.

— Plus raisonnable pour vous, dit-elle doucement. Mais pas pour moi.

Puis elle tourna les talons et monta dans la voiture.

Richard prit le volant et referma sa portière. Pendant quelques secondes, ils gardèrent le silence, mais Béryl sentait qu'il était profondément contrarié.

— Que puis-je dire pour vous faire changer d'avis ? demanda-t-il enfin.

— Rien, répondit-elle avec un sourire ingénu. Absolument rien.

— La situation est très délicate, déclara Reggie Vane. S'il s'agissait d'un vol ou même d'une agression, l'ambassade pourrait intercéder en faveur de Jordan. Mais un meurtre ! J'ai bien peur qu'une intervention diplomatique ne soit pas suffisante.

Avec ses lambris d'acajou, le bureau de Reggie rappelait à Béryl celui d'oncle Hugh à Chetwynd. Sur les étagères d'une bibliothèque étaient alignés des classiques de la littérature anglaise, et des tableaux représentant des scènes de chasse à courre étaient accrochés aux murs. La cheminée de pierre, leur avait dit Reggie, était une reproduction exacte de celle de la maison où il avait grandi, en Cornouailles. Même le tabac à pipe de Reggie avait l'odeur du pays. Comme c'était rassurant de retrouver là, dans la banlieue parisienne,

un univers familial importé tout droit d'Angleterre !

— L'ambassadeur doit pouvoir faire quelque chose, insista Béryl. Il s'agit de Jordan et non pas d'un vulgaire hooligan. De plus, il est innocent !

. – Bien sûr qu'il est innocent, dit Reggie. Croyez bien que si cela dépendait de moi. Jordan ne resterait pas une minute de plus dans cette cellule.

Il vint s'asseoir à côté d'elle et lui prit la main, plongeant ses yeux bleus dans ceux de la jeune femme.

— Béryl, il faut vous rendre à l'évidence. L'ambassadeur ne peut pas accomplir de miracles. Je lui ai exposé les faits, et franchement, il n'est guère optimiste.

— Si je comprends bien, ni vous ni lui ne pouvez faire libérer Jordan ? demanda Béryl d'un ton désespéré.

— Je vais contacter un avocat qui travaille pour notre ambassade. C'est un excellent professionnel, spécialisé dans les dossiers de ce genre, et plus particulièrement dans la défense des ressortissants anglais.

— C'est donc tout ce que nous pouvons espérer ? Un bon avocat ?

Reggie hocha la tête en signe de regret.

Tout à sa déception. Béryl n'avait pas remarqué que Richard était venu se placer derrière elle. Elle ne s'aperçut de sa présence dans son dos qu'au moment où il posa les mains sur ses épaules. « Comment en suis-je arrivée à compter sur lui ? se demanda-t-elle. J'ai de bonnes raisons de ne pas lui faire confiance, pourtant ! »

Reggie se tourna vers Richard.

— Que donne l'enquête de la DGSE ? Ont-ils trouvé des indices ?

— Ils travaillent en collaboration avec la police. Des tests balistiques vont être effectués avec l'arme du crime qui ne porte pas d'empreintes digitales. En sa qualité de neveu d'Hugh Tavistock, Jordan bénéficiera d'une considération particulière. Mais il est accusé de meurtre. Et la victime est une Française. Quand les journaux s'empareront de l'événement, ils feront passer Jordan pour un enfant gâté qui se sert de ses relations pour être relaxé.

— Ça ne fait aucun doute pour qui sait à quel point les Français peuvent être anglophobes, souligna Reggie. Après trente années dans ce pays, j'en ai fait l'expérience. Croyez-moi, dès ma mise

en retraite à la fin de l'année, je retourne dans mon pays.

Son regard s'attarda sur le tableau accroché au-dessus de la cheminée. Il représentait un cottage aux murs ourlés de glycines.

— Helena déteste les Cornouailles. Elle trouve la maison de famille trop rustique. Mais elle convenait très bien à mes parents. Et elle me plaît à moi aussi.

Il regarda Béryl.

— C'est terrible de se trouver dans la situation de Jordan quand en plus, on est loin de chez soi. On se sent particulièrement vulnérable. Et ni les relations ni l'argent ne peuvent arranger les choses.

— J'ai conseillé à Béryl de rentrer en Angleterre, déclara Richard.

— C'est la meilleure solution, confirma Reggie.

— Je ne peux pas. J'aurais l'impression d'être un rat qui quitte le navire.

— Au moins, vous seriez un rat vivant.

— Mais un rat quand même, riposta-t-elle en se dégageant brutalement de l'étreinte de Richard.

— Béryl, dit doucement Reggie en lui prenant la main. Ecoutez-moi. J'étais un ami d'enfance de votre mère et à ce titre, je me sens responsable de vous. Vous n'avez pas idée à quel point je souffre de savoir les enfants de Madeline dans une telle situation. Je suis déjà assez peiné pour Jordan. Si, en plus, je dois m'inquiéter pour vous...

Il appuya ses paroles d'une pression de la main.

— Ecoutez M. Wolf. C'est un homme sensé et digne de confiance.

« Digne de confiance... » Consciente de l'intensité du regard de Richard sur sa nuque, Béryl se raidit et concentra son attention sur Reggie. Ce cher Reggie, dont le passé commun avec Madeline faisait de lui un membre de la famille.

— Je sais que vos conseils partent d'un bon sentiment, Reggie, mais je ne peux pas quitter Paris.

Les deux hommes échangèrent un regard dépité, mais pas vraiment surpris. Pour avoir bien connu Madeline, ils ne pouvaient s'attendre qu'à cette obstination de la part de sa fille.

A cet instant, on frappa à la porte et Helena passa la tête par

l'entrebâillement.

— Je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout, répondit Béryl.

Helena entra, portant un plateau chargé de tasses et de biscuits qu'elle posa sur une desserte.

— Je prends toujours d'innombrables précautions avant de pénétrer dans le sanctuaire de Reggie, expliqua-t-elle en servant le thé.

Elle tendit une tasse à Béryl.

— Avez-vous trouvé une solution ?

Au silence de mort qui accueillit sa question, Helena devina la réponse et prit une expression embarrassée.

— Oh, Béryl, je suis désolée. Tu ne peux vraiment rien faire, Reggie ?

— Je fais ce que je peux, répliqua Reggie d'un ton agacé.

Puis il lui tourna le dos pour prendre sa pipe sur le manteau de la cheminée. Pendant quelques instants, le silence de la pièce ne fut troublé que par le tintement des cuillères dans les tasses et les bruits de succion émis par Reggie qui tirait sur sa pipe.

— Reggie, se risqua à dire Helena, il me semble que s'en remettre à un avocat est une attitude passive. N'est-il pas possible de prendre des mesures plus constructives ?

— Comme quoi ? demanda Richard.

— Comme s'intéresser de plus près au crime lui-même. Nous savons tous que Jordan est incapable de l'avoir commis. Alors qui ?

— Tu n'es pas détective, que je sache ? grommela Reggie.

— Il n'empêche que c'est une question restée sans réponse. Cette jeune femme a été assassinée alors qu'elle veillait sur Jordan. Par conséquent, le mobile du crime a un rapport avec la présence de Jordan à Paris. Cela dit, je ne vois pas en quoi un meurtre vieux de vingt ans peut inquiéter qui que ce soit.

— C'était plus qu'un meurtre, fit observer Béryl. Il y avait aussi une affaire d'espionnage.

— La taupe de l'O. T. A. N., précisa Reggie à Helena. Souviens-toi... Hugh nous en a parlé.

— Ah oui. Delphi.

Helena jeta un coup d'œil vers Richard.

— Le MI6 ne l'a jamais identifié, n'est-ce pas ?

— Ils ont eu des soupçons, répondit Richard.

— Je me suis toujours posé des questions au sujet de l'ambassadeur Sutherland et des raisons qui l'ont poussé à se suicider après la mort de Madeline et de Bernard, déclara Helena en prenant une tuile aux amandes.

— Je me suis interrogé là-dessus, moi aussi, ma chère Helena, dit Richard.

— Cela dit, être le mari de Nina est un motif suffisant pour mettre fin à ses jours, dit Helena en croquant son biscuit.

Quand Reggie raccompagna ses hôtes à la porte, la nuit était tombée, anormalement froide et humide pour la saison. Même les hauts murs qui entouraient la propriété des Vane ne semblaient pas pouvoir écarter la sensation de danger qui planait dans l'air, ce soir-là.

— Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir, dit Reggie.

— Je ne sais comment vous remercier, murmura Béryl.

— Souriez-moi. Voilà, comme ça.

La prenant par les épaules, Reggie l'embrassa sur le front.

— Vous ressemblez de plus en plus à votre mère. Et croyez-moi, c'est le plus beau compliment que je puisse vous faire.

Il se tourna vers Richard.

— Vous prendrez soin d'elle ?

— Je vous le promets, répondit Richard.

— Merci. Elle est tout ce qui nous reste.

Il effleura tristement la joue de Béryl.

— Tout ce qui nous reste de Madeline.

— Reggie et Helena se sont-ils toujours lancé des pics comme ça ? dit Béryl.

— J'y suis tellement habitué que je n'y prête même plus attention. Je crois que leurs rapports étaient déjà aussi tendus la première fois où je les ai rencontrés, il y a vingt ans. A mon avis, Reggie en veut à Helena d'être riche. Les hommes n'aiment pas être entretenus par leur femme.

— Sans doute, dit-elle en regardant droit devant elle.

« Les choses se passeraient-elles comme ça entre nous ? se

demanda-t-elle. Me reprocherait-il d'avoir de l'argent ? Son ressentiment augmenterait-il avec les années, jusqu'à ce que nous finissions par nous détester, comme Reggie et Helena ? »

— Sans compter que Reggie a horreur de Paris et de son métier de banquier, ajouta Richard. C'est Helena qui l'a convaincu d'accepter ce poste.

— Elle n'a pas l'air de se plaire ici, elle non plus.

— Non. Voilà pourquoi ils sont si agressifs l'un envers l'autre. Quand je les rencontrais dans des soirées où vos parents étaient présents, le contraste me surprenait toujours. Bernard et Madeline semblaient tellement amoureux ! Il est vrai que tous les hommes qui approchaient votre mère avaient le coup de foudre pour elle.

— Qu'avait-elle de si spécial ? demanda Béryl. Vous m'avez dit qu'elle était... séduisante.

— Quand j'ai connu Madeline, elle avait une quarantaine d'années. Certes, elle avait bien un cheveu blanc par-ci par-là et quelques rides d'expression. Mais elle était plus fascinante que toutes les filles de vingt ans que je fréquentais à ce moment-là. J'ai été surpris d'apprendre qu'elle n'était pas d'origine noble.

— Elle était née en Cornouailles, mais elle avait du sang espagnol. Papa l'a rencontrée un été, expliqua Béryl avec un sourire. Ils ont disputé une course et elle l'a battu. Pieds nus. Dès cet instant, il a su qu'elle était la femme de sa vie.

— En tout cas, ils étaient parfaitement assortis. Je suppose que c'est ce qui me fascinait : leur bonheur. Mes parents étaient divorcés. Leur séparation s'était très mal passée et cela m'avait dégoûté du mariage. Mais Bernard et Madeline me donnaient une autre image de la vie de couple.

Il secoua la tête.

— La nouvelle de leur mort m'a abasourdi. Je ne pouvais pas croire que Bernard eût...

— Il n'a pas fait ça, j'en suis sûre.

Ils roulèrent un moment sans rien dire, le visage éclaboussé de lumière par les phares des voitures venant en sens inverse.

— C'est la raison pour laquelle vous restez célibataire ? demanda Béryl. A cause du divorce de vos parents ?

— C'est l'une des raisons. L'autre, c'est que je n'ai jamais rencontré la femme de ma vie.

Il se tourna vers elle.

- Et vous, pourquoi n'êtes-vous pas mariée ?
- J'attends toujours le prince charmant.
- Aucun homme n'a compté dans votre vie ?
- Si. Pendant un moment.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et regarda défiler la nuit.

- Et ça n'a pas marché ?
- Heureusement pour moi, dit-elle en riant.
- Je vous sens amère.

— Désabusée, plutôt. Quand je l'ai rencontré, je l'ai trouvé extraordinaire. Il était chirurgien et s'apprêtait à partir en mission humanitaire au Nigeria. Je lui ai rendu visite deux fois en Afrique. Il était dans son élément, là-bas.

- Et que s'est-il passé ?

— Nous avons eu une liaison qui a duré plusieurs mois. Puis j'ai pris conscience de l'opinion qu'il avait de lui-même. Le grand bienfaiteur ! Il arrivait dans un hôpital de brousse, sauvait quelques vies, puis rentrait en Angleterre pour recueillir ses lauriers. Il ne vivait que pour être adulé. Et l'adoration d'une seule femme ne lui suffisait pas. Il lui en fallait au moins une douzaine. Et moi, je voulais l'exclusivité.

Elle se laissa aller contre le dossier de son siège et regarda Paris illuminé. La Ville lumière, pensa-t-elle. Pourtant, elle avait ses ombres, ses allées obscures et ses secrets inquiétants.

Arrivés place Vendôme, ils restèrent un moment dans la voiture, sans parler, assis côte à côte dans la pénombre.

« Nous sommes tous les deux épuisés, pensa-t-elle. Et la nuit n'est pas finie. Il faut que je prépare des affaires pour Jordan. Une brosse à dents et des vêtements de rechange que je lui apporterai au poste de police... »

— Bon, si j'ai bien compris, il n'est pas question que vous partiez ? demanda Richard.

Elle promena son regard sur la place et l'arrêta sur la silhouette de deux amoureux qui marchaient main dans la main dans la nuit.

- Non. Pas tant que Jordan sera en prison.

— Je m'attendais à cette réponse. L'autre jour, vous m'avez dit que vous aviez la tête dure.

Elle tourna son regard vers lui et le vit sourire dans la

pénombre.

— Cela n'a rien à voir avec mon obstination, Richard. C'est une question de loyauté. Envers Jordan. Et envers mes parents. Chez les Tavistock, on se serre les coudes.

— Que vous soyez solidaire de Jordan, je peux le comprendre. Mais vos parents sont morts.

— C'est une question d'honneur.

Il secoua la tête.

— Madeline et Bernard ne sont plus là pour se soucier de leur honneur. Monter au front pour réhabiliter un nom de famille est un concept dépassé.

Elle sortit de la voiture.

— De toute évidence, le nom de Wolf ne signifie rien pour vous, dit-elle froidement.

Il descendit à son tour, la suivit dans le couloir de l'hôtel et s'engouffra avec elle dans l'ascenseur.

— Peut-être est-ce un point de vue typiquement américain, mais mon nom n'est rien d'autre que ce que j'en fais. Je ne porte pas les emblèmes de ma famille tatoués sur mon front.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Bien sûr que non, répliqua-t-il au moment où ils sortaient de l'ascenseur. Je ne suis qu'un vulgaire yankee !

— Je n'ai jamais dit une chose pareille.

Il la suivit dans sa suite et referma brutalement la porte.

— N'empêche que je ne suis pas assez bien pour Votre Majesté.

Se retournant brusquement, elle lui lança un regard courroucé.

— Nous y voilà ! Vous me reprochez mon nom et ma fortune, c'est cela ?

— Ce qui me préoccupe n'a rien à voir avec votre statut de Tavistock.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, alors ?

— Le fait que vous n'écoutez pas la voix de la raison.

— Ah, mon obstination.

— Oui, votre obstination. Et votre stupide sens de l'honneur. Et votre... votre...

Elle vint se planter juste devant lui et releva le menton pour le

regarder droit dans les yeux.

— Mon quoi ?

Il prit son visage entre ses mains et déposa un baiser sur sa bouche, un baiser si long et si ardent qu'elle eut du mal à recouvrer son souffle. Quand il la relâcha, ses jambes se dérobaient et son cœur battait la chamade.

— Ce qui m'inquiète, avoua-t-il, c'est que je ne suis plus moi-même quand je me trouve auprès de vous. Vous passez à côté de moi, vous me regardez, et mon esprit s'égare sur des chemins que la décence m'interdit d'évoquer. C'est le genre de situation qui fait commettre les pires erreurs à un homme. Et je n'aime pas commettre des erreurs.

— Autrement dit, je dois rentrer chez moi pour vous permettre de recouvrer vos esprits ?

Elle tourna les talons pour se diriger vers la porte qui communiquait avec la suite de Jordan.

— Désolée, Richard, dit-elle en passant devant la fenêtre, mais vous allez devoir apprendre à refréner vos pulsions...

Sa phrase fut interrompue par le fracas de la vitre qui volait en éclats.

Elle eut le réflexe de s'écarter. L'instant d'après, Richard se jeta sur elle et la coucha sur la moquette jonchée d'éclats de verre.

Une autre balle traversa la fenêtre et vint se loger dans le mur opposé.

— La lumière ! cria Richard. Il faut éteindre la lumière.

Il rampa jusqu'à la table de chevet. Il l'avait presque atteinte quand une deuxième vitre vola en éclats. Une pluie de verre lui tomba sur la tête.

— Richard ! cria Béryl.

— Restez à terre !

Il prit une profonde inspiration et roula jusqu'à la lampe qu'il débrancha d'un coup sec. Aussitôt, la chambre fut plongée dans la pénombre. Seules les fenêtres restaient faiblement éclairées par le halo des réverbères de la place Vendôme. Dans le silence étrange qui tomba dans la pièce, Béryl entendit les pulsations affolées de son poulx contre ses tympanes.

Elle se mit à genoux.

— Ne bougez pas ! cria Richard.

— Il ne peut pas nous voir.

— Il a peut-être des lunettes à infrarouges. Restez allongée.

Béryl vint la rejoindre et sentit un éclat de verre transpercer la manche de sa veste.

— D'où vient le coup ?

— D'un immeuble situé de l'autre côté de la place. Notre agresseur a un fusil de précision.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On appelle des renforts.

Elle l'entendit ramper dans le noir et faire tomber le téléphone sur le plancher.

Un instant plus tard, il étouffa un juron.

— Il n'y a plus de tonalité ! La ligne est coupée !

La panique s'empara alors de Béryl.

— Cela signifie qu'ils sont entrés dans la chambre ?

— Cela signifie que...

Il s'interrompit brusquement.

— Richard ?

— Chut, écoutez !

Entre deux battements de cœur, elle entendit l'ascenseur s'arrêter à leur étage.

— Nous sommes pris au piège, dit Richard.

7.

— Ils ne peuvent pas entrer, dit Béryl. La porte est fermée à clé.

— S'ils sont déjà venus ici, c'est qu'ils ont un passe-partout...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— La chambre de Jordan. Vite !

Béryl se mit aussitôt à genoux et rampa jusqu'à la porte de communication. Mais en l'atteignant, elle constata que Richard ne l'avait pas suivie.

— Alors, vous venez ? murmura-t-elle.

— Non, je reste ici pour les retenir.

La jeune femme se retourna et lui lança un regard incrédule.

— Quoi ?

— Ils vont d'abord explorer cette pièce pour vérifier s'ils nous ont touchés. Je me charge de les occuper quelques instants. Sortez par la chambre de Jordan et courez jusqu'à l'escalier.

Accroupie à l'entrée de la chambre de son frère, Béryl ne bougeait plus. « Il n'est pas armé, se dit-elle. Il ne peut pas s'en sortir. » Mais Richard était déjà embusqué, prêt pour l'assaut.

Un coup à la porte la fit sursauter.

— Mademoiselle Tavistock ? appela une voix d'homme.

Béryl ne répondit pas.

— Mademoiselle ?

Richard faisait des gestes frénétiques dans sa direction pour l'enjoindre à sortir tout de suite.

« Je ne peux pas le laisser affronter cette situation tout seul », se dit-elle.

Une clé tourna dans la serrure.

Béryl n'avait pas le temps d'évaluer les risques. Elle s'empara d'une lampe de chevet, rampa jusqu'à Richard et se posta à côté de lui.

— Mais que faites-vous ? murmura-t-il.

— Taisez-vous.

A l'instant où la porte s'ouvrit, ils se collèrent contre le mur. Après quelques secondes de silence, ils entendirent des bruits de pas sur le seuil de la pièce. Puis la porte se referma doucement et deux silhouettes se découpèrent dans la pénombre de la chambre. Richard se releva lentement, effectuant un compte à rebours silencieux que Béryl pouvait presque lire sur ses lèvres. Soudain, il se jeta sur l'individu le plus proche avec une telle force que l'impact projeta les deux hommes au sol.

Aussitôt, Béryl brandit la lampe et la fracassa sur la tête de l'autre individu qui tomba face contre terre à ses pieds. Elle se mit à genoux et entreprit de le fouiller. Sous la manche de sa veste, un objet dur formait une bosse. Un revolver ? Elle fit rouler sa victime sur le dos. A cet instant, un rai de lumière qui s'infiltrait par la porte entrouverte tomba sur le visage de l'homme et Béryl comprit leur erreur.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil vers Richard qui venait de saisir son adversaire au collet et s'apprêtait à l'assommer contre le mur.

— Richard, non ! hurla-t-elle. Ne faites pas ça !

Il marqua une pause, sans pour autant lâcher prise.

— Et pourquoi donc ? marmonna-t-il.

— Parce que ces deux hommes ne nous veulent aucun mal !

Elle se précipita vers l'interrupteur et alluma le plafonnier.

Aveuglé par sa lumière crue, Richard cligna des yeux avant de constater que l'individu tremblant qu'il tenait par le col de sa veste était le directeur de l'hôtel. Puis il se tourna vers l'homme étendu près de la porte. C'était Claude Daumier.

Aussitôt, il lâcha son prisonnier.

— Désolé, dit Richard. J'ai fait une gaffe.

*

**

— Si j'avais su que c'était vous, dit Béryl en pressant une poche de glace sur la tête de Daumier, je n'aurais pas frappé aussi fort.

— Si vous aviez su que c'était moi, marmonna Daumier, j'ose espérer que vous n'auriez pas frappé du tout. Bon sang ! Mais avec quoi m'avez-vous fait ça ? Une brique ?

— Une lampe. Une petite lampe.

Elle se tourna vers le directeur de l'hôtel. Il avait l'air épuisé. Son œil poché témoignait de la force dévastatrice des poings de Richard. Maintenant que la crise était passée et qu'ils étaient en sécurité dans le bureau de la direction, le quiproquo amusait Béryl.

Quelqu'un frappa à la porte. Aussitôt, Béryl se raidit. Elle ne recouvra son calme qu'en voyant entrer l'agent de police. « Je suis toujours sous l'effet de l'adrénaline, pensa-t-elle en écoutant Daumier et le policier échanger quelques mots. Je m'attends au pire. »

Puis l'agent se retira, refermant la porte derrière lui.

— Que vous a-t-il dit ? demanda Béryl.

— Les coups de feu ont été tirés depuis un immeuble situé de l'autre côté de la place, répondit Daumier. La police a retrouvé des douilles sur le toit.

— Et le tireur ? demanda Richard.

Daumier secoua la tête.

— Il s'est volatilisé.

— Alors, il court toujours, déclara Richard. Et il va frapper de nouveau.

Il se tourna vers le directeur.

— Qui a pu couper le téléphone ?

L'homme recula d'un pas, comme s'il craignait un autre coup.

— Je n'en ai aucune idée, monsieur. L'une des femmes de chambre prétend que son passe-partout a disparu pendant quelques heures, aujourd'hui.

— Par conséquent, n'importe qui a pu entrer dans la chambre.

— Aucun membre du personnel, en tout cas ! Ils sont sera pieusement surveillés. Nous avons des clients de marque, voyez-vous.

— Réexaminez les références de tous vos employés, sans exception.

Le directeur acquiesça humblement. Puis, clignant de l'œil sous l'effet de la douleur, il quitta le bureau.

Richard dénoua sa cravate dans un geste libérateur, puis il se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Un intrus qui coupe le fil du téléphone. Un tireur en planque de l'autre côté de la place. Un fusil longue portée pointé sur la chambre de Béryl. Claude, la situation s'aggrave de minute en minute.

— Pourquoi voudrait-on m'assassiner ? demanda Béryl. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous posez trop de questions, voilà tout.

Richard se tourna vers Daumier.

— Vous aviez raison, Claude. L'affaire n'est pas enterrée. Loin de là !

— Nous étions tous les deux dans la pièce, Richard, objecta Béryl. Comment pouvez-vous avoir la certitude que c'est moi qui étais visée ?

— Ce n'est pas moi qui suis passé devant la fenêtre.

— Mais c'est vous qui travaillez pour la CIA.

— Ce n'est plus le cas. Je ne suis plus une menace pour personne.

— Parce que moi, j'en suis une ?

— Oui, à cause de votre nom. Sans parler de votre curiosité.

Il s'adressa ensuite à Daumier :

— Nous avons besoin d'un abri sûr, Claude. Pouvez-vous nous trouver cela ?

— Nous avons un appartement à Passy, réservé à la protection de certains témoins. Il fera l'affaire.

— Qui connaît son existence ?

— Mes agents. Et quelques membres du gouvernement.

— C'est déjà trop.

— C'est tout ce que je peux vous offrir. Il est équipé d'un système d'alarme. Et je le ferai surveiller.

Richard réfléchit quelques secondes, le temps d'évaluer les risques. Puis il finit par hocher la tête.

— Nous nous en contenterons pour ce soir. Demain, je trouverai une autre solution. Un billet d'avion, peut-être.

Il se tourna vers Béryl. Cette fois, elle ne protesta pas. Rentrer en Angleterre lui paraissait la décision la plus raisonnable. Une heure de vol au-dessus de la Manche et elle serait en sécurité à Chetwynd. C'était si facile, si tentant.

Et elle était tellement fatiguée.

Du fond de sa torpeur. Béryl entendit vaguement Daumier passer quelques coups de téléphone.

— J'ai appelé une voiture avec escorte. Je vous ferai parvenir les affaires de Béryl plus tard. Au fait, Richard, vous allez avoir besoin de ça.

Glissant une main sous sa veste, il sortit un pistolet automatique de son étui de cuir et le tendit à Richard.

— Je vous le prête. Mais cela reste entre nous.

— Etes-vous sûr de vouloir vous en séparer ?

— J'en ai un autre, répondit-il.

Richard vérifia le chargeur et hocha la tête.

— J'espère pouvoir vous le rendre.

Un policier frappa à la porte et annonça que la voiture attendait en bas. Richard prit Béryl par le bras et l'aida à se lever.

— Il est temps de disparaître un peu de la circulation. Vous êtes prête ?

Elle regarda le pistolet qu'il tenait à la main, impressionnée par l'aisance avec laquelle il le maniait. Un professionnel, pensa-t-elle. La métamorphose était presque effrayante. « Est-ce que je vous connais vraiment, Richard Wolf ? »

Dans l'immédiat, la question était hors de propos. Richard était la seule personne sur laquelle elle pouvait compter. Elle devait lui faire confiance.

Elle le suivit dans le couloir.

— Nous serons en sécurité ici. Du moins pour ce soir. Richard verrouilla la porte et se tourna vers Béryl.

Elle était immobile au milieu du salon, les bras enroulés autour de ses épaules et le regard hébété. Ce n'était plus la Béryl impertinente et têtue qu'il connaissait, mais une femme encore sous l'emprise de la peur et consciente que le pire était à venir. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras et de lui promettre que rien ne lui arriverait tant qu'il serait là, mais ils savaient tous deux qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir parole. Sans mot dire, il arpenta l'appartement pour vérifier que les fenêtres étaient fermées et tirer tous les rideaux. En jetant un coup d'œil dans la rue, il constata que deux vigiles montaient la garde au pied de l'immeuble, l'un devant l'entrée principale, l'autre devant la porte de derrière. « Un filet de sécurité pour le moment où je relâcherai mon attention, pensa-t-il. Ce qui ne manquera pas d'arriver car, tôt ou tard, je vais avoir besoin de dormir.

»

Satisfait de constater que toutes les ouvertures étaient

verrouillées, il retourna dans le salon. Assise sur le canapé. Béryl semblait très calme. Presque vaincue.

— Vous allez bien ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, comme si ce détail avait été sans importance au regard de la gravité des événements.

Il enleva sa veste et la jeta sur une chaise.

— Vous n'avez rien mangé. Il y a des provisions dans la cuisine.

Béryl gardait les yeux fixés sur son revolver.

— Pourquoi avez-vous quitté le service ? demanda-t-elle.

— Vous voulez dire la CIA ?

Elle hocha la tête.

— En vous regardant manier ce pistolet, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à vos activités d'autrefois.

Il s'assit à côté d'elle.

— Je n'ai jamais tué personne, si cela peut vous rassurer.

— Mais vous avez appris à tuer.

— Seulement à me protéger. La légitime défense n'a rien à voir avec le meurtre.

Elle hocha la tête, comme si elle s'efforçait de le croire.

Il sortit le Glock de son étui pour le lui tendre. Elle le regarda avec une aversion non déguisée.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit-il. C'est un pistolet semi-automatique. Balles de neuf millimètres, seize cartouches dans le magasin. Certains le considèrent comme une œuvre d'art. Pour moi, ce n'est qu'un ultime recours. J'espère ne jamais avoir à l'utiliser.

Il le posa sur la table du salon où il parut symboliser à lui seul toute la violence du monde.

— Prenez-le, si vous voulez. Il n'est pas très lourd.

— Non, je n'y tiens pas.

Elle frissonna et détourna les yeux.

— Je n'ai pas peur des armes. J'ai déjà tiré à la carabine avec oncle Hugh. Mais nos cibles n'étaient que des pigeons d'argile.

— Ce n'est pas tout à fait pareil.

— Non, en effet.

— Béryl, vous m'avez demandé pourquoi j'avais quitté la CIA...

Il montra le Glock du doigt.

— Voici l'une des raisons. Je n'ai jamais tué personne, et il a toujours été hors de question que j'en arrive là. Pour moi, les services secrets étaient un jeu. Un défi. Les adversaires étaient bien définis : les Russes, les Allemands de l'Est. Mais aujourd'hui...

Il prit le pistolet et le regarda longuement.

— Le monde est devenu fou. Je ne sais plus qui est l'ennemi. Si j'ai quitté la CIA, c'est parce que je savais qu'un jour ou l'autre, je perdrais mon sang-froid. Je sentais que c'était sur le point d'arriver.

— Votre sang-froid ?

— C'est une question d'âge. A quarante ans, on n'a pas les mêmes réflexes qu'à vingt. J'espérais devenir plus malin avec les années. Au lieu de cela, je suis devenu plus prudent. Et moins pressé de prendre des risques...

Il la regarda.

— Avec la vie des autres.

Leurs regards se croisèrent et il eut soudain envie de lui murmurer toutes sortes de mots insensés. De lui avouer que la seule vie qu'il ne voulait pas risquer était la sienne.

— Vous me faites peur, Richard, dit-elle.

— C'est à cause du pistolet ?

— Non, c'est à cause de tout ce que j'ignore à votre sujet. De tous les secrets que vous me cachez.

— Désormais, je vous promets d'être toujours honnête avec vous.

— Mais vous m'avez déjà tellement joué la comédie en me cachant que vous connaissiez mes parents et les circonstances exactes de leur mort. Vous ne comprenez donc pas que c'est toute mon enfance qui est remise en question ! D'abord, mon oncle et tous ses secrets ultra-confidentiels...

Elle poussa un soupir de dépit et détourna son regard.

— Et maintenant vous, avec cette... chose.

Il prit son visage entre ses mains pour le tourner doucement vers lui.

— Ce n'est qu'un mal provisoire, murmura-t-il. Tout sera

bientôt fini.

Elle le regarda intensément, les yeux brillants et embués de larmes. « Elle voudrait me faire confiance, pensa-t-il. Mais elle a peur. »

Il ne put résister à l'envie de l'embrasser. Une fois. Puis une autre. La seconde fois, il sentit sa bouche s'entrouvrir et son corps fondre sous ses doigts. Il l'embrassa une troisième fois en promenant ses doigts dans ses longs cheveux de jais. Avec un délicieux soupir de capitulation, elle se renversa sur le canapé.

L'instant d'après, il était étendu sur elle. Au contact de ses lèvres. Béryl sentit ses sens s'enflammer. Elle lui passa les bras autour du cou pour l'attirer contre elle...

Soudain, elle tressaillit. Ce satané pistolet, encore une fois ! La pression de l'étui contre sa poitrine lui rappela les terribles événements de la journée. Et les dangers à venir.

Richard regarda sa chevelure brune étalée sur les coussins, puis son visage tourmenté, et lut un mélange de peur et de désir dans ses yeux. « Pas maintenant, pensa-t-il. Pas comme ça. »

Il se dégagea doucement et ils se redressèrent. Pendant quelques instants, ils restèrent assis côte à côte, sans se toucher ni se parler.

— Je ne suis pas prête pour cela, dit enfin Béryl. Je mets ma vie entre vos mains, Richard. Mais en ce qui concerne mon cœur, c'est une autre histoire.

— Je comprends.

— Sachez aussi que je ne suis pas une fan de James Bond, ni de ses émules. Je ne suis pas impressionnée par les armes, ni par les hommes qui les manient.

Elle se leva pour s'éloigner de lui.

— Alors, qu'est-ce qui vous impressionne ? demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui avec une expression amusée.

« Je retrouve la Béryl que je connais, pensa-t-il. Dieu merci, elle n'a pas complètement changé. »

— La franchise.

— Je ne vous décevrai pas. Je vous le promets.

— C'est ce que nous verrons, dit-elle en tournant les talons pour se diriger vers la chambre.

Cet avocat n'impressionnait pas Jordan le moins du monde.

L'homme avait le cheveu gras, une petite moustache en bataille, et il parlait anglais avec l'accent exagéré d'un acteur de seconde zone caricaturant les fautes de prononciation d'un Français. « Pourtant, si Béryl l'a engagé, ce doit être l'un des meilleurs avocats de Paris, se dit Jordan en dévisageant l'individu obséquieux assis en face de lui à la table du palloir. »

— Ne vous inquiétez pas, disait M^e Jarre. Tout ira bien. Je suis en train d'étudier le dossier et je devrais parvenir à vous faire sortir d'ici peu de temps.

— L'enquête avance-t-elle ? demanda Jordan.

— Tout doucement. A Paris, la police est surchargée. Il faut vous armer de patience.

— Et mon oncle ? Avez-vous réussi à le joindre ?

— Il approuve totalement ma ligne de conduite.

— Il compte venir à Paris ?

— Ses affaires le retiennent chez lui pour l'instant.

— Chez lui ? Mais je croyais...

Jordan marqua une pause.

— Béryl m'a bien dit qu'il avait quitté Chetwynd ?

M^c Jarre se leva.

— Soyez assuré que je tenterai l'impossible. Dans l'immédiat, j'ai demandé que l'on vous transfère dans une cellule plus agréable.

— Merci, répondit Jordan, perplexe à propos de la réflexion concernant son oncle.

Au moment où l'avocat allait quitter la pièce, il le rappela.

— Maître, mon oncle vous a-t-il fait part de... l'avancée de ses négociations à Londres ?

L'avocat se retourna.

— Elles ne sont pas terminées. Mais il vous expliquera tout cela lui-même.

Il lui fit un salut de la main.

— Bonsoir, monsieur Tavistock.

Et il sortit.

« Que se passe-t-il ? » se demanda Jordan. Il se posait toujours la question en gagnant sa nouvelle cellule. Un coup d'œil sur les deux

individus à la mine patibulaire qui l'occupaient ne fit que renforcer ses soupçons envers Me Jarre. Ainsi, c'était cela qu'il appelait une cellule plus agréable ?

Jordan entra avec réticence et sursauta en entendant la porte se refermer d'un coup sec derrière lui. Puis le gardien s'éloigna, l'écho de ses pas résonnant dans le corridor.

— Bonjour, dit Jordan, faute de trouver une meilleure entrée en matière.

— T'es anglais ? lui demanda l'un des deux individus.

— Oui, répondit Jordan en avalant sa salive.

L'homme poussa un grognement sourd et désigna une couchette vide.

— Voilà ta place.

Jordan posa ses affaires au pied du lit et s'étendit sur le matelas. Tandis que ses deux compagnons de cellule bavardaient, il pensait à cet avocat miteux et au mensonge qu'il avait inventé à propos d'oncle Hugh. Si seulement il pouvait contacter Béryl, lui demander des explications...

En entendant des pas s'approcher, Jordan se redressa. C'était le gardien, escortant un autre prisonnier, un homme au visage rond et affable qui marchait en se dandinant. Le genre d'individu qu'on s'attendrait à voir derrière le comptoir d'une boulangerie. « Il n'a pas du tout le faciès du criminel, pensa Jordan. Mais il est vrai que moi non plus. »

L'homme entra dans la cellule et hérita de la quatrième et dernière couchette. Il s'assit, visiblement hébété par ce qui lui arrivait, il s'appelait François, et en échangeant quelques mots avec lui. Jordan comprit qu'il était en prison à la suite d'un problème avec une femme. Attentat à la pudeur, peut-être. François n'avait pas envie d'en parler. Assis sur son lit, il gardait les yeux obstinément baissés. « Il est aussi paumé que moi, ici », pensa Jordan.

Les deux autres occupants de la cellule continuaient à observer Jordan. Ils étaient jeunes, bourrus et de toute évidence asociaux. « J'ai intérêt à les avoir à l'œil », se dit Jordan.

Un peu plus tard, le gardien apporta le dîner. Un goulasch infâme et un morceau de pain. En considérant avec dégoût la mixture brunâtre. Jordan pensa avec nostalgie au saumon poché et au magret de canard qu'il avait mangés la veille. Bon, il ne fallait pas être trop difficile, compte tenu des circonstances. Cela dit, une bouteille de vin aurait été la bienvenue pour faire passer ce ragoût. Un beaujolais

peut-être, ou un petit bourgogne sans prétention. Mais quand il eut avalé la première cuillerée de goulasch, il jugea que n'importe quelle piquette aurait fait l'affaire pour masquer le goût horrible de cette pitance.

A minuit, les gardiens coupèrent la lumière. Jordan s'étendit sur la couverture et tenta de trouver le sommeil, mais en vain. D'abord parce que ses compagnons ronflaient comme des toupies, ensuite parce que le film de la journée ne cessait de défiler dans sa tête. Il repensait au trajet parcouru avec Colette depuis le boulevard Saint-Germain. Aux regards incessants de la jeune femme dans le rétroviseur. Si seulement il avait prêté plus d'attention aux voitures qui les suivaient ! Et puis – bien qu'il s'efforçât de chasser cette vision – il se souvint du moment horrible où il avait découvert son cadavre dans la voiture.

Il sentit gronder en lui un sentiment de colère et d'impuissance. « C'est ma faute, pensa-t-il. Ce ne serait pas arrivé si elle n'avait pas été chargée de me protéger. »

Mais non, ce n'était pas la raison de sa mort, se dit-il soudain. Il n'était pas avec elle au moment du crime. Alors, pourquoi l'avait-on assassinée ? Savait-elle quelque chose, avait-elle vu quelque chose... ou quelqu'un ?

Ses pensées cheminèrent dans une autre direction. Colette avait probablement reconnu un visage dans son rétroviseur. Après avoir déposé Jordan au Ritz, elle avait peut-être revu l'individu en question. Ou alors, c'était lui qui l'avait repérée et qui craignait qu'elle ne l'identifiât...

Donc, Colette connaissait son meurtrier.

Il était si occupé à assembler les pièces du puzzle qu'il ne prêta pas attention au bruit d'un sommier dont les ressorts craquaient. Ce n'est qu'au moment où il perçut un léger froissement qu'il comprit que l'un de ses compagnons de cellule s'approchait de sa couchette.

Dans la pénombre, il ne distinguait que vaguement la silhouette qui avançait vers lui. L'un des deux voyous, se dit-il, s'apprêtait à lui voler sa veste.

Jordan s'efforça de rester immobile et de garder une respiration régulière. Son cœur battait à tout rompre, ses muscles tendus étaient prêts à passer à l'action. « Plus près. Encore plus près. Il va prendre la veste qui est à mes pieds... »

Mais au lieu de cela, l'homme vint se poster à la tête du lit. Dans l'obscurité, Jordan vit son bras dessiner un arc pour se préparer à assener un coup. Il tendit la main à l'instant où son agresseur

frappait.

Il lui attrapa le poignet et entendit un grognement de surprise. Son attaquant le menaça de sa main libre. D'un mouvement sec, Jordan lui tordit le poignet, et l'homme poussa un hurlement de douleur. Il se débattait pour se dégager, maintenant, mais Jordan tenait bon. U n'allait pas le laisser fuir. Pas avant de lui avoir donné une bonne leçon. U le repoussa avec une telle violence qu'il le projeta contre le mur en parpaings. L'homme grogna et tenta de s'échapper. Jordan se jeta de nouveau sur lui et ils atterrirent tous deux sur une couchette dont l'occupant était endormi. A cet instant, Jordan comprit que son agresseur ne cherchait plus à se défendre, mais qu'il était secoué de convulsions.

Soudain, des bruits de pas précipités résonnèrent dans le couloir et le plafonnier de la cellule s'alluma. Un gardien entra en poussant des jurons.

Jordan relâcha son agresseur et recula de surprise. C'était François. Etendu sur le lit, le corps secoué de spasmes et les yeux exorbités, il poussa un dernier râle et ne bougea plus.

Le gardien appela des secours. L'un de ses collègues arriva en courant. Criant aux prisonniers de reculer, il entra dans la cellule et se pencha sur François. Puis il se redressa lentement et regarda Jordan.

— Il est mort, murmura-t-il.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Jordan. Je ne l'ai pas frappé assez fort pour le tuer !

Les gardiens l'observèrent sans mot dire, tandis que les deux autres prisonniers, le considérant avec un respect nouveau, se réfugiaient au fond de la cellule.

— Laissez-moi l'examiner ! demanda Jordan.

Poussant les deux gardiens, il s'agenouilla près de François. Un coup d'œil sur la forme inerte lui suffit pour constater qu'ils avaient raison.

— Je ne comprends pas..., dit-il en secouant la tête.

— Suivez-nous, ordonna l'un des gardiens.

— Je n'ai pas pu le tuer !

— Pourtant, vous admettez qu'il est mort.

Soudain, Jordan remarqua un mince filet de sang sur la joue de François. Il se pencha plus près et découvrit une minuscule aiguille plantée dans le crâne du mort. Elle était presque invisible dans ses cheveux poivre et sel.

— Bon sang..., murmura Jordan.

Aussitôt, il inspecta le sol dans l'espoir de découvrir une seringue, un pistolet à flèches ou n'importe quel objet qui aurait pu servir à lancer le projectile. Mais il ne trouva rien sur le plancher ni sur le lit. Son regard se posa alors sur la main de François. Il serrait quelque chose dans son poing gauche. Jordan lui ouvrit les doigts et l'objet glissa sur la couverture.

Un stylo-bille.

A cet instant, les gardiens l'attrapèrent par le bras et le poussèrent dans le couloir. Jordan eut le temps d'apercevoir le visage terrifié de ses compagnons avant d'être conduit dans une cellule individuelle visiblement réservée aux prisonniers dangereux. Des doubles barreaux, pas de fenêtre, pas de meuble, un bloc de béton en guise de lit. Et une lampe perpétuellement allumée au plafond.

Jordan se coucha sur le béton et attendit. Une heure passa. La lumière de l'ampoule au-dessus de sa tête l'empêchait de dormir. Soudain, des pas et le cliquètement d'un trousseau de clés l'avertirent d'une visite. Il tourna les yeux vers le couloir et vit un gardien accompagné d'un homme élégant portant un attaché-case.

— Monsieur Tavistock ? demanda l'homme.

— Je ne vois personne d'autre ici, marmonna Jordan en se levant.

Le gardien déverrouilla la porte et l'homme à l'attaché-case entra. Il promena un regard consterné autour de lui.

— Vos conditions de détention sont scandaleuses, dit-il.

— Oui, je dois cela à mon excellent avocat, répondit Jordan.

— Mais c'est moi votre avocat !

L'homme tendit la main et se présenta :

— Henri Laurent. Je serais venu plus tôt, mais j'étais à l'Opéra. J'ai eu le message de M. Vane il y a une heure seulement. Il a précisé que c'était urgent.

Perplexe, Jordan secoua la tête.

— Vane ? C'est Reggie Vane qui vous envoie ?

— Oui, votre sœur a requis mes services et M. Vane...

— C'est Béryl qui vous a engagé ? Mais alors, qui était...

Jordan marqua une pause, le temps de comprendre l'horrible signification des événements de ces dernières heures.

— Monsieur Laurent, dit Jordan, un avocat est venu me rendre visite aujourd’hui. Un certain M^e Jarre.

Laurent fronça les sourcils.

— On ne m’a pas dit que vous aviez un autre avocat. Rappelez-moi le nom de ce confrère ?

— Jarre.

Laurent secoua la tête.

— Ce nom ne me dit rien.

Jordan resta assis un moment, silencieux et pétrifié. Puis il releva la tête et regarda Laurent.

— Il faut contacter Reggie Vane. Tout de suite.

— Mais pourquoi ?

— On a essayé de m’assassiner ce soir, dit Jordan en secouant la tête. Au train où vont les choses, je serai mort demain matin.

8.

Ils étaient de nouveau à ses trousses. Des lévriers noirs, qui galopaient à travers la forêt. Au bruissement des broussailles sur leur passage, Béryl devinait qu'ils gagnaient du terrain.

Elle attrapa Froggie par la bride et s'efforça de la calmer. Mais la jument affolée lui échappa et se cabra.

C'est à cet instant que les lévriers attaquèrent.

Sautant à la gorge du cheval, ils le lacérèrent de leurs dents tranchantes comme des lames de rasoir. Froggie poussa un hurlement aigu, presque humain. « Je dois les mettre en fuite et la sauver », pensait Béryl. Mais ses pieds étaient enracinés dans le sol. Immobile, elle regarda avec horreur Froggie tomber à genoux et se coucher sur le tapis de feuilles mortes.

Les babines écumantes de sang, les lévriers firent volte-face et menacèrent Béryl.

Elle s'éveilla, le souffle court, les doigts agrippés à l'oreiller. C'est seulement quand la panique se dissipa qu'elle entendit Richard l'appeler.

Elle se retourna et distingua sa silhouette dans l'encadrement de la porte. Une lampe allumée dans le salon projetait un halo de lumière sur ses épaules nues.

— Béryl ? appela-t-il de nouveau.

Elle prit une profonde inspiration pour chasser les dernières images de son cauchemar.

— Je suis réveillée, dit-elle enfin.

— Il faut vous lever.

— Quelle heure est-il ?

— 4 heures. Claude vient de téléphoner.

— Que voulait-il ?

— Il nous attend au commissariat. Tout de suite.

— Au commissariat ?

Elle se redressa brusquement, prise d'un affreux pressentiment.

— C'est Jordan ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Dans la pénombre, elle vit Richard hocher la tête.

— Quelqu'un a tenté de l'assassiner.

— Un dispositif ingénieux, déclara Claude Daumier en posant le stylo à bille sur la table. Aiguille hypodermique et seringue pressurisée. Une simple pression et le poison est injecté dans l'organisme de la victime.

— Quel poison ? demanda Béryl.

— Le laboratoire est en train de l'analyser. Le médecin légiste effectuera l'autopsie dans la matinée, mais on sait d'ores et déjà que c'est ce produit qui a provoqué la mort de la victime. Le corps ne porte pas assez de contusions pour envisager une autre cause.

— Alors, Jordan ne sera pas accusé ? conclut Béryl, soulagée.

— Probablement pas. Et il a été transféré dans une cellule individuelle afin d'éviter un autre incident de ce genre.

La porte du parloir s'ouvrit et Jordan parut, escorté par deux gardiens. « Mon Dieu, il a une mine épouvantable », se dit Béryl en se levant pour l'embrasser. Elle n'avait jamais vu son frère en si piteux état. Une barbe blonde et drue commençait à ombrer ses mâchoires, et ses vêtements étaient tout froissés. Mais en le regardant dans les yeux, elle constata qu'il n'avait pas perdu son sens de l'humour.

— Tu n'es pas blessé ? demanda-t-elle.

— Pas du tout. A part une ou deux égratignures, précisa-t-il en frottant son poignet meurtri.

— Jordan, je te jure que je n'ai jamais engagé d'avocat du nom de Jarre. Cet homme est un imposteur.

— Je m'en doutais.

— La personne dont j'ai requis les services, M^c Laurent, est le meilleur avocat de Paris, d'après Reggie.

— J'ai bien peur que cela ne suffise pas pour me sortir de là, observa Jordan. J'ai comme le pressentiment que je suis dans ce palace pour un bout de temps. Mon seul espoir, c'est de mourir empoisonné rapidement.

— Peux-tu être sérieux un instant ?

— On voit que tu n'as pas goûté le goulasch maison.

Exaspérée, Béryl se tourna vers Daumier.

— Connaît-on l'identité de l'homme qui est mort ?

— Selon le registre des entrées, il s'agit d'un certain François Parmentier. Un portier écroué pour voies de fait.

— Comment a-t-il atterri dans la cellule de Jordan ? demanda Richard.

— M^c Jarre aurait demandé que ses deux clients fussent incarcérés dans la même cellule.

— Il a sans doute acheté les gardiens, précisa Richard. Jarre et la victime étaient complices.

— Mais qui est derrière tout ça ? demanda Jordan.

— Le même commanditaire qui a tenté de tuer Béryl, répondit Richard.

— Quoi ?

— Il y a quelques heures. Avec un fusil de précision pointé sur sa fenêtre.

— Et elle est toujours à Paris ? s'écria Jordan en se tournant vers sa sœur. Trop, c'est trop. Béryl, j'exige que tu rentres en Angleterre immédiatement.

— Je me tue à le lui répéter, dit Richard. Mais elle refuse de m'écouter.

— Cela ne me surprend pas. Ma chère sœur n'en fait qu'à sa tête ! Béryl, cette fois, tu n'as pas le choix.

— Tu as raison, Jordie, répondit Béryl. Je n'ai pas le choix. C'est pour cela que je reste.

— Mais tu risques ta vie !

— Toi aussi.

Ils étaient debout, face à face, chacun restant sur sa position. « Nous sommes dans une impasse, pensa Béryl. Il s'inquiète pour moi et je m'inquiète pour lui. Et nous sommes tous deux des Tavistock, ce qui signifie qu'aucun de nous ne cédera. Mais j'ai un avantage sur lui. Il est en prison. Je suis libre. »

Découragé, Jordan se laissa tomber sur une chaise.

— Pour l'amour du ciel, Wolf, essayez de la convaincre ! grommela-t-il.

— Je fais ce que je peux. Cela dit, nous n'avons toujours pas trouvé de réponse à une question essentielle : qui veut votre mort à tous les deux ?

Un silence tomba. Puis Béryl posa ses yeux embués de fatigue

sur son frère : il était censé être le petit génie de la famille. S'il ne trouvait pas d'explication, qui d'autre pourrait les éclairer ?

— La meilleure piste, déclara enfin Jordan, c'est François, la victime.

Il regarda Daumier.

— Que savez-vous de lui ? Il avait des amis, de la famille ?

— Une sœur qui vit à Paris, répondit Daumier.

— Vous l'avez contactée ?

— Ce n'est pas la peine.

— Pourquoi ?

— C'est une attardée mentale, internée à l'hôpital psychiatrique du Sacré-Cœur. D'après la directrice de l'établissement, elle est aphasique et en très mauvaise santé.

— Avez-vous enquêté sur le lieu de travail de Parmentier ? demanda Richard. Il était portier, c'est ça ?

— A la galerie d'art Annika, à Auteuil. Un magasin célèbre pour sa collection d'œuvres contemporaines.

— Quelle réputation avait-il là-bas ?

— J'ai échangé quelques mots avec Annika. D'après elle, c'était un homme tranquille et un employé de confiance. Elle passera au commissariat dans la matinée.

Il regarda sa montre.

— Dans l'immédiat, je propose que nous allions nous coucher. Pour quelques heures, au moins.

— Et Jordan ? demanda Bérly. Comment pouvons-nous être sûrs qu'il ne lui arrivera plus rien ?

— Il sera isolé dans une cellule individuelle.

— Ce n'est pas une bonne solution, objecta Richard. Il n'y aura pas de témoins en cas de nouvel incident.

Cette perspective fit frissonner Bérly.

— Wolf a raison, acquiesça Jordan. Je me sentirai plus en sécurité si je ne suis pas seul.

— Mais on peut t'enfermer avec un autre tueur à gages ! s'exclama Bérly.

— Je sais avec qui partager ma cellule, annonça Jordan. Deux types inoffensifs. Du moins, je l'espère.

Daumier hoch la tête.

— Je m'en occupe.

Béryl regarda s'éloigner son frère avec un pincement au cœur. Sur le pas de la porte, il se retourna pour lui adresser un clin d'œil. A cet instant, elle comprit qu'elle prenait la situation plus au tragique que lui. « Sacré vieux Jordie, pensa-t-elle. Il garde son flegme en toute circonstance. »

Dehors, l'aube commençait à poindre et le brouhaha de la circulation matinale allait crescendo. Bien qu'ils fussent épuisés, Béryl, Richard et Daumier s'attardèrent quelques instants sur le trottoir.

— Je me charge d'assurer la sécurité de Jordan, déclara le chef des services secrets.

— Le savoir en sûreté ne me suffit pas, dit Béryl. Je veux le sortir de là.

— Pour cela, nous devons prouver son innocence.

— Je vais m'y employer.

Daumier posa sur elle ses yeux injectés de sang. Il paraissait beaucoup plus âgé dans la pâle lueur de l'aube ; ses traits tirés accusaient ses rides.

— Surtout, restez sur vos gardes, leur conseilla-t-il en se dirigeant vers sa voiture. Nous reparlerons de tout cela ce soir.

Pendant le trajet de retour à Passy, Béryl s'assoupit. Maintenant que les derniers contrecoups du choc s'estompaient, ses nerfs se relâchaient. Grâce au ciel, Richard avait gardé toute sa lucidité, pensa-t-elle en descendant de voiture. Si elle s'écroulait, il pourrait l'aider à monter l'escalier.

C'est exactement ce qu'il fit. Un bras autour de son épaule, il la guida dans le couloir, puis dans sa chambre où il la fit asseoir sur le lit.

— Dormez tout votre soûl, dit-il.

— Une semaine devrait suffire, murmura-t-elle.

Il lui sourit et, malgré le voile de fatigue qui lui brouillait les yeux, elle distinguait assez clairement son visage pour voir briller une étincelle dans son regard. Le désir était toujours là, prêt à s'enflammer. Et bien qu'elle fût à bout de forces, il la torturait elle aussi. Elle revit Richard debout dans l'encadrement de la porte, torse nu, les épaules baignées de lumière, et se dit qu'il serait facile de l'inviter dans son lit, de le serrer dans ses bras, de l'embrasser. Et d'aller plus loin encore. « L'attirance est trop forte, pensa-t-elle. Elle

embrume mon cerveau et m'empêche de me concentrer sur des problèmes plus graves. Je le regarde, je respire son parfum et je ne pense plus qu'à le serrer contre moi. »

Il lui embrassa tendrement le front.

— Si vous avez besoin de moi, je suis à côté, dit-il.

Et il sortit.

Trop fatiguée pour enlever ses vêtements, Béryl se laissa tomber tout habillée sur le lit. Le jour perçait à travers les volets, et de la rue montait le vacarme de la circulation. « Si ce cauchemar prend fin un jour, pensa-t-elle, il faudra que je m'éloigne de lui quelque temps. Le temps de recouvrer mes esprits. » Oui, c'est ce qu'elle ferait. Elle se cacherait à Chetwynd en attendant que son attirance pour cet homme s'estompât.

Mais dès qu'elle ferma les yeux, les fantômes l'assaillirent de nouveau, sensuels, excitants, et la poursuivirent jusque dans ses rêves.

Richard dormit cinq heures et se leva un peu avant midi. Après une douche et deux œufs sur le plat, il eut recouvré toute son énergie. Les journées passaient vite et il avait une foule de démarches à accomplir ; le sommeil n'était pas une priorité.

Il jeta un coup d'œil dans la chambre de Béryl et constata qu'elle dormait à poings fermés. Parfait. Quand elle se réveillerait, il serait revenu. Il lui laissa néanmoins un mot sur la table de chevet. « Je sors. Je serai de retour vers 15 heures R. » Puis, tout compte fait, il posa le revolver à côté du message. Elle en aurait peut-être besoin.

Après avoir vérifié que les deux vigiles étaient à leur poste, il quitta l'appartement, verrouillant la porte derrière lui.

Sa première étape fut le 66 de la rue Myrha.

En compulsant de nouveau le rapport de police, il avait relu avec une attention particulière la déposition du propriétaire. Jacques Rideau affirmait avoir découvert les corps dans l'après-midi du 15 juillet 1973 et appelé aussitôt la police. Au cours de l'interrogatoire, il avait déclaré que la mansarde était louée à une certaine M^{lle} Scarlatti qui utilisait l'appartement occasionnellement et payait son loyer en liquide. A plusieurs reprises, il avait entendu des soupirs, des gémissements et une voix d'homme dans la mansarde. Mais la seule personne qu'il avait jamais rencontrée était M^{lle} Scarlatti qu'il pouvait difficilement décrire car elle portait toujours un foulard et des lunettes noires. Néanmoins, Rideau était catégorique : la femme retrouvée morte dans l'appartement était bien M^{lle} Scarlatti. Quant à l'homme, M. Rideau ne l'avait jamais croisé.

Trois mois après sa déposition, Jacques Rideau avait vendu l'immeuble et quitté le pays avec sa famille.

Richard avait le pressentiment que le soudain départ de Rideau était un indice important. S'il pouvait le retrouver et le questionner sur ces événements vieux de vingt ans...

Il interrogea chaque occupant de l'immeuble, mais n'obtint aucun renseignement. En vingt ans, les locataires avaient souvent changé. Aucun des résidents actuels n'avait connu Jacques Rideau.

Avant de remonter en voiture, Richard s'attarda un instant sur le trottoir. Il remarqua alors une vieille dame assise sur un tabouret. Richard lui donnait dans les soixante-dix ans. Peut-être vivait-elle dans le quartier depuis assez longtemps pour connaître les anciens résidents.

— Bonjour, dit-il à la femme.

Elle lui décocha un sourire édenté.

— Je cherche des renseignements sur M. Jacques Rideau, l'ancien propriétaire de cet immeuble.

Il montrait du doigt le numéro 66.

— Il a déménagé, répondit-elle.

— Vous le connaissiez ?

— Son fils venait souvent chez moi.

— J'ai cru comprendre que toute la famille avait quitté la France.

Elle hocha la tête.

— Oui, ils sont partis en Grèce. Si je m'attendais à ça ! Rideau avec sa vieille guimbarde et ses enfants en guenilles ! Eh bien... il possédait une villa à l'étranger !

Elle soupira.

— Et moi, je n'ai jamais bougé d'ici.

— Une villa ? répéta Richard en fronçant les sourcils.

— Au bord de la mer. J'ignore si c'est vrai – le gamin inventait tellement d'histoires ! En tout cas, il était intarissable sur leur jolie maison couverte de bougainvillées.

Elle se mit à rire.

— Ils doivent être tous morts aujourd'hui.

— Les Rideau ?

— Non, les bougainvillées. Les Rideau n'ont jamais été capables d'entretenir un pot de géraniums !

— Vous savez où ils habitent, en Grèce ?

— Quelque part au bord de la mer. Mais toute la Grèce est au bord de la mer, non ?

— Et le nom du village ?

— Pourquoi je saurais tout ça ? Ce n'est pas moi qui sortais avec le fils Rideau.

Déçu, Richard allait prendre congé quand les dernières paroles de la femme l'intriguèrent.

— Si je comprends bien, le fils du propriétaire était le petit ami de votre fille ?

— De ma petite-fille.

— Lui a-t-il écrit ?

— Trois ou quatre fois. Puis il n'a plus donné de nouvelles.

Elle secoua la tête.

— Ces jeunes ! Ils ne sont pas fidèles.

— A-t-elle gardé ses lettres ?

La femme éclata de rire.

— Toutes. Pour montrer à son mari quel beau parti il avait épousé.

Richard dut user de toute sa force de persuasion pour être invité à entrer dans l'appartement de la vieille dame. C'était un logement sombre et étroit. Assis à la table de la cuisine, deux enfants grignotaient des tartines de pain. Une femme d'environ trente-cinq ans donnait un yaourt à un bébé.

— Ce monsieur aimerait voir les lettres de Gérard, dit la grand-mère.

La jeune femme jeta un regard soupçonneux vers Richard.

— Je dois à tout prix contacter son père, expliqua-t-il.

— M. Rideau ne souhaite pas qu'on le retrouve, répondit la jeune femme en continuant à faire manger l'enfant.

— Pour quelle raison ?

— Est-ce que je sais ? Gérard ne me disait pas tout.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec le meurtre des deux Anglais ?

Elle marqua une pause, la cuillère à mi-chemin de la bouche du bébé.

— Vous êtes anglais ?

— Non, américain.

Il s'assit en face d'elle.

— Vous vous souvenez de ces deux crimes ?

— C'était il y a longtemps, répondit-elle en essuyant la bouche de l'enfant. Je n'avais que quinze ans.

— Gérard vous a écrit quelques lettres, puis plus rien. Pourquoi ?

La femme eut un petit rire amer.

— Il s'est lassé. Les hommes sont tous pareils.

— Il lui est peut-être arrivé quelque chose qui l'a empêché de continuer à donner de ses nouvelles.

Elle marqua une nouvelle pause.

— Si je vais en Grèce, je peux me renseigner là-dessus. Mais il me faudrait le nom du village où il habite.

La jeune femme réfléchit quelques instants. Puis elle nettoya les saletés du bébé et regarda ses deux autres enfants qui pleurnichaient, la morve au nez. « Elle meurt d'envie de s'évader, s'imagina-t-il. Elle a le sentiment d'avoir raté sa vie. Alors, elle pense à son premier amour et à l'existence qu'elle mènerait avec lui dans une villa au bord de la mer... »

La femme se leva pour aller dans une autre pièce et revint avec un petit paquet de lettres qu'elle posa sur la table.

Il n'y en avait que quatre. Pas vraiment un record de fidélité. Elles étaient toutes dans leurs enveloppes d'origine. En parcourant leur contenu, Richard découvrit une effusion de promesses et de désirs d'adolescent. « Je te reviendrai. Je t'aimerai toujours. Ne m'oublie pas... » La quatrième et dernière lettre était déjà beaucoup moins passionnée.

Ni les lettres ni les enveloppes ne mentionnaient l'adresse de l'expéditeur. Les allées et venues de la famille devaient rester secrètes. Mais l'une des missives portait un cachet de la poste clairement lisible : Paros, Grèce.

Richard rendit les lettres à la jeune femme. Elle les serra quelques instants contre son cœur, comme pour savourer ses souvenirs. « C'était il y a si longtemps, et regardez ce que je suis

devenue... »

— Si vous trouvez Gérard et s'il est encore vivant, murmura-t-elle, demandez-lui...

— Oui ? dit Richard doucement.

Elle soupira.

— Demandez-lui s'il se souvient de moi.

— Je n'y manquerai pas.

Elle garda les lettres contre sa poitrine quelques secondes encore. Puis, avec un nouveau soupir, elle les posa, reprit la cuillère et, sans mot dire, elle donna le reste du yaourt au bébé.

Avant de rentrer à l'appartement, Richard s'arrêta à l'hôpital du Sacré-Cœur.

L'établissement était encore plus triste que la maison de convalescence où il avait rendu visite au commissaire Broussard, la veille. Il n'y avait ici ni chambres individuelles, ni religieuses au visage angélique déambulant sans bruit dans les couloirs. Les malades, la plupart sanglés sur leurs lits, étaient regroupés par trois ou quatre dans des pièces presque aussi sinistres que les cellules d'une prison. Julie Parmentier, la sœur de François, occupait une chambre particulièrement lugubre. A peine vêtue, elle était allongée sur un matelas recouvert de plastique, les mains protégées par des gants et la taille entourée d'une large ceinture dont les extrémités étaient fixées au lit afin de lui laisser juste assez de liberté de mouvement pour se tourner sur le côté. A peine consciente de la présence de Richard, elle gémissait tout en regardant fixement le plafond.

— Elle est comme ça depuis des années, expliqua l'infirmière. Un accident à l'âge de douze ans. En tombant d'un arbre, elle s'est fracassé la tête sur une pierre.

— Elle ne communique pas du tout ?

— Quand son frère François lui rendait visite, il affirmait qu'elle souriait. Honnêtement, je n'en ai jamais eu la preuve.

— Il venait la voir souvent ?

— Chaque matin, à 9 heures. Il restait jusqu'à l'heure du déjeuner, puis il allait à son travail.

— Il faisait ça tous les jours ?

— Oui. Le dimanche, il passait l'après-midi avec elle.

Richard regarda longuement la femme dans le lit, essayant d'imaginer le calvaire quotidien d'un homme qui consacrait tout son

temps libre à une sœur qui ne le reconnaissait même pas.

— Quelle tragédie, murmura l'infirmière. Un si brave homme !

Ils sortirent de la pièce, abandonnant la pitoyable créature à son malheureux sort.

— Que va-t-elle devenir, maintenant ? demanda Richard. A-t-elle de la famille pour s'occuper d'elle ?

— Cela n'a plus guère d'importance.

— Pourquoi ?

— Ses reins ne fonctionnent pratiquement plus.

L'infirmière jeta un coup d'œil vers la chambre de Julie et secoua tristement la tête.

— Il lui reste un ou deux mois à vivre.

— Mais vous devez savoir où il est allé ! insista Béryl.

L'agent se contenta de hausser les épaules.

— Non, je l'ignore, mademoiselle. Il m'a seulement demandé de surveiller l'appartement. Et de veiller sur vous.

— C'est tout ce qu'il a dit ? Et il est parti ?

L'homme acquiesça d'un signe de tête.

Dépitée, Béryl tourna les talons et rentra dans l'appartement où elle relut le message de Richard : « Je sors. Je serai de retour vers 15 heures. » Aucune explication ni excuse. Elle froissa le bout de papier et le jeta dans la poubelle. Qu'était-elle censée faire ? Attendre son retour toute la journée ? Et Jordan ? Et l'enquête ?

Sans compter qu'elle avait faim.

Elle alla dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et ne put réprimer une grimace en découvrant son contenu : trois œufs, quelques tranches de pain de mie et une saucisse ratatinée. Ni fruits ni légumes. De toute évidence, c'était un homme qui avait fait les courses.

« Il est hors de question que je me contente de ça, se dit-elle en refermant la porte du réfrigérateur. Je vais aller manger un morceau quelque part. »

Les agents de Daumier ayant livré ses affaires la veille au soir, elle ouvrit l'armoire et choisit sa robe noire la plus ordinaire. Elle dissimula ensuite ses cheveux sous un chapeau à large bord et mit une paire de lunettes de soleil. « Cela devrait faire l'affaire », pensa-t-elle en se regardant dans le miroir.

Puis elle quitta l'appartement et sortit dans la lumière de l'après-midi.

Le policier posté devant l'entrée principale la reconnut au premier coup d'œil.

— Mademoiselle, dit-il, vous ne pouvez pas quitter l'immeuble.

— Mais vous avez laissé partir M. Wolf ! riposta-t-elle.

— M. Wolf a insisté pour que...

— Je meurs de faim, dit-elle. Et je n'ai pas l'intention de me nourrir de pain et d'œufs. Soyez gentil de m'indiquer la station de métro la plus proche...

— Vous comptez sortir seule ? demanda-t-il, horrifié.

— A moins que vous n'acceptiez de m'escorter...

L'homme jeta un regard inquiet de part et d'autre de la rue.

— Je n'ai pas d'instructions en la matière.

— Très bien. Dans ce cas, je sors seule, répliqua-t-elle en s'éloignant d'un pas rapide.

— Mademoiselle ! Revenez !

Mais Béryl fit la sourde oreille et continua à marcher.

— Revenez tout de suite ! Je vais chercher la voiture !

Elle se retourna et lui décocha un sourire enjôleur.

— Je vous invite à déjeuner, votre collègue et vous.

Les deux agents l'emmenèrent dans un restaurant d'Auteuil. Béryl les soupçonna d'avoir choisi cet établissement non pas pour sa réputation gastronomique, mais pour sa salle à manger intime et sa porte d'entrée facile à surveiller. Le plat du jour qui leur fut servi était plutôt médiocre, mais Béryl était si affamée qu'elle finit son assiette et commanda même une tarte aux pommes.

Le repas terminé, ses deux compagnons étaient de bien meilleure humeur. Après tout, ce job de garde du corps finirait pas être moins ennuyeux que prévu si leur protégée les emmenait au restaurant tous les jours. Ils se laissèrent même fléchir quand Béryl les pria de faire une halte sur le trajet du retour. Elle voulait visiter une galerie de peinture, leur dit-elle. Elle en avait pour une minute, le temps de trouver une toile à son goût.

Les deux hommes l'accompagnèrent donc à la galerie Annika.

La salle d'exposition s'étendait sur trois étages reliés par un escalier en spirale. Le soleil entrait par une verrière, illuminant les

sculptures de bronze exposées au premier.

Une jeune femme aux cheveux teints en rouge vint à la rencontre de Béryl. Mademoiselle souhaitait-elle voir quelque chose en particulier ?

— J'aimerais juste jeter un coup d'œil, répondit Béryl. A moins que vous ne me recommandiez certains artistes. Pas trop modernes : je préfère la peinture classique.

— Mais bien sûr, dit la femme en invitant Béryl et ses escortes à gravir l'escalier en spirale.

La plupart des tableaux suspendus au mur étaient hideux. Paysages peuplés d'animaux monstrueux. Oiseaux à tête de chien. Villes aux immeubles d'inspiration cubiste éclatés en multiples facettes.

— Celui-ci vous plaît-il ? demanda la jeune femme en désignant une peinture représentant une chasseresse nue brandissant le cadavre d'un lapin.

— Non, pas vraiment. Qui choisit les œuvres exposées ici ?

— C'est Annika, la propriétaire de la galerie.

— Elle a un sens artistique... très personnel.

— Annika a un faible pour les artistes qui prennent des risques.

— Est-elle là aujourd'hui ? J'aimerais beaucoup la rencontrer.

— Elle est absente pour l'instant, répondit la femme en secouant la tête. L'un de nos employés est décédé hier soir, et Annika a été convoquée par la police.

— C'est affreux.

— Il s'agit de notre portier, dit la femme en soupirant. Sa mort nous a tous choqués.

Elles redescendirent au premier étage où Béryl aperçut enfin une œuvre à son goût. C'était une sculpture de bronze, inspirée du thème de la Vierge et l'Enfant. Mais au moment où elle s'approchait pour la regarder de plus près, elle découvrit que la créature qui tétait le sein de la Madone n'était pas un enfant mais un chacal.

— C'est très intrigant, vous ne trouvez pas ?

Béryl frissonna et regarda son guide.

— Quel est le nom du génie qui a imaginé cela ?

— Il s'agit d'un jeune artiste qui commence à se faire une réputation à Paris. Nous donnons un vernissage en son honneur

aujourd'hui.

La femme aux cheveux rouges plongeait la main dans une corbeille en osier et en sortit un carton d'invitation qu'elle tendit à Béryl.

— Si vous êtes libre ce soir, vous serez la bienvenue.

Béryl allait glisser la carte dans sa poche quand ses yeux tombèrent sur un nom qu'elle connaissait bien.

« La galerie Annika vous invite à découvrir les sculptures d'Anthony Sutherland. Vernissage en présence de l'artiste le 17 juillet de 17 à 19 heures. »

9.

— C'est insensé ! s'exclama Richard. Il y a beaucoup trop de risques !

Mais à sa grande contrariété, Béryl fit la sourde oreille et se dirigea vers la penderie pour passer ses vêtements en revue.

— Que dois-je mettre, à votre avis ? Une robe de soirée ou une tenue de ville ?

— Nous allons nous exposer, protesta Richard. Un vernissage ! Vous ne pouviez pas avoir de plus mauvaise idée !

Béryl choisit un fourreau de soie noire et se tourna vers le miroir en tenant la robe devant elle.

— Plus il y a de monde quelque part, plus on y est en sécurité, observa-t-elle.

— Vous étiez censée rester ici. Au lieu de cela, vous êtes allée vous balader...

— Vous aussi.

— J'avais des affaires à régler.

— Moi aussi, dit-elle d'un ton enjoué avant de disparaître dans la chambre.

Il la suivit, mais quand il vit qu'elle se déshabillait, il s'arrêta sur le pas de la porte et se retourna aussitôt pour s'appuyer contre le chambranle.

— L'envie d'un bon repas ne constitue pas un cas de force majeure ! répliqua-t-il sèchement.

— Croyez-moi, ce déjeuner n'avait rien de gastronomique. Il s'en fallait de beaucoup.

— Je serais allé vous chercher à manger !

— Vous étiez sorti.

« C'est bien là mon erreur », pensa-t-il. Il ne pouvait pas la laisser seule une seconde. Elle était trop imprévisible.

Non, en fait, elle était tout à fait prévisible. Elle transgressait systématiquement ses consignes. Et ce soir, alors qu'il venait de la supplier de ne pas quitter l'appartement, il l'entendait déjà se glisser

dans sa robe de soie. Tout en s'efforçant de chasser les fantasmes qui se bousculaient dans sa tête – ses longues jambes, la courbe de ses hanches –, il se surprit à serrer les mâchoires, irrité contre elle, contre lui-même et contre des événements et des émotions qui échappaient à son contrôle.

— Vous voulez bien m'aider à fermer ma robe ?

Faisant volte-face, il la découvrit à côté de lui, le dos tourné et la nuque à portée de ses lèvres.

— Agrafez le bouton-pression, dit-elle en rejetant la masse de ses cheveux sur une épaule.

Tandis qu'il fermait la pression, son regard s'attarda sur ses épaules nues.

— Où avez-vous trouvé cette robe ? demanda-t-il.

— Je l'ai rapportée de Chetwynd.

Elle se dirigea vers la commode et entreprit de fixer ses boucles d'oreilles. Le fourreau de soie épousait parfaitement chaque courbe de son corps.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Cette robe appartenait à Madeline, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça-t-elle doucement en se retournant pour le regarder. Cela vous ennuie ?

— C'est juste que...

Il laissa échapper un soupir.

— ... elle vous va à merveille.

— Et vous avez l'impression d'être en face d'un fantôme ?

— Je me rappelle l'avoir vue dans cette robe lors d'une réception à l'ambassade.

Il marqua une pause.

— Comme c'est étrange ! Elle semble faite pour vous.

Sans le quitter des yeux, elle fit un pas vers lui.

— Je ne suis pas Madeline, Richard.

— Je sais.

— Même si vous mourez d'envie de la faire revenir...

— Non.

Il lui prit les poignets et l'attira contre lui.

— Je ne vois que vous. Béryl. Bien sûr, la ressemblance est frappante. Mais c'est vous que je regarde. C'est vous que je désire.

Il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Voilà pourquoi j'exige que vous restiez ici ce soir.

— Vous comptez me garder prisonnière ? murmura-t-elle.

— S'il le faut.

Il l'embrassa de nouveau. Avec un gémissement de plaisir, elle rejeta la tête en arrière pour offrir à sa bouche la peau douce et délicatement parfumée de son cou.

— Alors, il faudra que vous m'attachiez..., lui susurra-t-elle.

— Si vous voulez.

— ... car c'est le seul moyen de me retenir.

Puis, en éclatant d'un rire ensorceleur, elle se dégagea pour s'engouffrer dans la salle de bains.

Richard réprima un soupir de dépit et s'adossa à la porte pour la regarder attacher ses cheveux.

— Qu'attendez-vous de cette soirée exactement ? demanda-t-il.

— Dans ce genre de réception, il suffit de tendre l'oreille et d'ouvrir l'œil pour surprendre toutes sortes de secrets. Nous en avons déjà beaucoup appris sur François. Sa sœur handicapée était une lourde charge, et son salaire de portier ne devait pas suffire pour payer les soins nécessaires à son état. Peut-être était-il désespéré, prêt à tout pour trouver de l'argent. Même à travailler comme tueur à gages.

— Votre logique est irréfutable.

— Merci.

— Mais votre stratégie est stupide. Vous n'avez pas besoin de prendre ce risque...

— Si.

Elle se tourna vers lui, son épaisse chevelure relevée en chignon.

— Quelqu'un veut ma mort et celle de Jordan. Ce soir, je serai une cible idéale.

« Quelle superbe créature, pensa-t-il. Elle est aussi racée que Madeline. Et comme elle, elle se croit invincible. »

— C'est donc cela votre plan ? dit-il. Forcer l'assassin à agir ?

— Si cela peut sauver Jordan.

— Et qui empêchera le tueur de réussir son coup ?

— Mes deux gardes du corps et vous.

— Je ne suis pas infaillible.

— Presque.

— Je peux commettre une erreur ou relâcher mon attention.

— Je vous fais confiance.

— Je ne partage pas votre optimisme !

En proie à une vive agitation, il se mit à arpenter la chambre.

— J'ai quitté le métier depuis des années et ma forme physique laisse à désirer. J'ai quarante-deux ans, Béryl. Mes réflexes ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Hier soir, ils m'ont semblé excellents, pourtant.

— Si vous passez cette porte, Béryl, je ne peux plus garantir votre sécurité.

Elle fit un pas vers lui et lui lança un regard glacial.

— En réalité, Richard, vous ne pouvez assurer ma sécurité nulle part. Ni ici, ni dans la rue, ni à un vernissage. Partout où je vais, il peut m'arriver malheur. Et si je reste une minute de plus entre ces quatre murs à imaginer tous les scénarios envisageables, je vais devenir folle. Je préfère sortir et agir puisque Jordan est réduit à l'impuissance pour l'instant.

— Et servir d'appât ?

— Quelqu'un avait engagé François pour nous tuer, mon frère et moi. Et ce commanditaire a un lien avec la galerie Annika.

Pendant quelques instants, Richard se contenta de la regarder, perdu dans ses pensées.

« Elle a raison, bien sûr. J'en suis arrivé à la même conclusion. Elle est assez intelligente pour savoir exactement quelle est la conduite à tenir. Et assez téméraire pour agir en conséquence. »

Il se dirigea vers la table de chevet et prit son arme. Une livre et demie d'acier et de plastique, c'était tout ce dont il disposait pour la protéger. Cela paraissait dérisoire au regard de tous les dangers qui la guettaient.

— Vous m'accompagnez ? dit-elle.

Il se retourna et la dévisagea.

— Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous laisser aller là-bas toute seule ?

Elle lui décocha un sourire si confiant qu'il lui fit froid dans le dos. C'était le sourire de Madeline.

— Je ne vous lâcherai pas d'une semelle au cours de la soirée, Béryl, déclara-t-il en glissant le revolver dans son étui.

Vêtu d'une chemise de soie violette, d'un pantalon de cuir noir et de bottes en peau de serpent, Anthony Sutherland posait comme un seigneur à côté de sa sculpture en bronze de la madone au chacal, sans paraître le moins du monde impressionné par les photographes qui le mitraillaient de leurs flashes. Les critiques d'art étaient subjugués par l'exposition. « Apocalyptique. » « Délicieusement dérangent. » « Des allégories défiant toutes les conventions. » Tels étaient les commentaires que Béryl surprenait en circulant dans la galerie.

Richard et elle s'arrêtèrent devant un autre bronze d'Anthony. Au premier abord, cela ressemblait à deux corps nus enlacés dans une étreinte amoureuse. Mais vue de plus près, la sculpture représentait un homme et une femme en train de s'entre-dévorer.

— A votre avis, cette œuvre symbolise-t-elle le mariage ? demanda une voix familière.

C'était celle de Reggie Vane, qui s'avancait vers eux, une coupe de champagne dans une main et une assiette de canapés dans l'autre.

Il se pencha vers Béryl et l'embrassa affectueusement sur la joue.

— Vous êtes éblouissante ce soir, ma chérie. Votre mère serait fière de vous.

— Vous vous intéressez à l'art moderne, Reggie ? demanda Béryl.

— Pas le moins du monde. C'est Helena qui m'a traîné ici.

Il jeta un regard méprisant à la ronde.

— Mon Dieu, comme je déteste ce genre de réception ! Mais les Saint-Pierre y étaient invités et Marie insiste toujours pour qu'Helena l'accompagne.

Il posa sa coupe vide au sommet de la statue et rit de l'effet ainsi obtenu.

— C'est mieux, vous ne trouvez pas ? Puisque ces deux-là s'apprêtent à casser la croûte, autant leur offrir quelque chose à boire.

Une femme élégante aux cheveux coupés très court se précipita

vers eux pour enlever le verre.

— Je vous en prie, respectez le travail de l'artiste, dit-elle d'un ton sec.

— Mais je le respecte, Annika, répondit Reggie. Je voulais juste ajouter une touche d'humour.

— C'est parfaitement déplacé.

Annika essuya les têtes de bronze avec une serviette en papier et recula pour admirer les silhouettes enlacées.

— Un effet comique ruinerait le message.

— Quel message ? demanda Richard.

La femme se tourna vers lui et redressa aussitôt la tête, une étincelle de curiosité dans les yeux.

— Le message, répondit-elle en regardant Richard avec intensité, est que la monogamie est une institution destructrice.

— Voilà une parfaite définition du mariage, grogna Reggie.

— En revanche, poursuivit la femme, l'amour libre, sans contraintes et ouvert à tous les plaisirs, est une force positive.

— C'est l'interprétation d'Anthony ? demanda Béryl.

— Non, c'est la mienne, répondit Annika en se tournant vers Béryl. Vous êtes une amie d'Anthony Sutherland ?

— Je connais surtout sa mère, Nina.

— A ce propos, où est-elle ? demanda Reggie. Je m'attendais à la trouver sur le devant de la scène pour partager le « triomphe » de son « Anthony chéri ».

Béryl ne put s'empêcher de rire en entendant Reggie imiter Nina. Il n'en demeurerait pas moins vrai que l'absence de la reine Nina, qui ne manquait jamais une occasion de parader, avait de quoi surprendre dans ce cocktail mondain où même la pauvre Marie Saint-Pierre, tout juste sortie de l'hôpital, faisait acte de présence. L'épouse du ministre s'était réfugiée dans un coin de la galerie avec Helena Vane, et les deux femmes avaient l'air de deux petits moineaux perdus au milieu d'une volée de paons. Le fondement de leur amitié était clair comme de l'eau de roche : elles étaient toutes deux insignifiantes et mal mariées.

— Cette œuvre ferait donc l'éloge de l'amour libre ? demanda Reggie en regardant la statue d'un œil nouveau.

— C'est ainsi que je la vois, répondit Annika.

— Je suis entièrement d'accord, approuva Reggie, débordant soudain d'enthousiasme. Le mariage est une institution à bannir.

La femme lança un regard provocant à Richard.

— Et vous, qu'en pensez-vous, monsieur... ?

— Wolf, dit Richard. J'ai bien peur de ne pas être d'accord.

A ces mots, il prit le coude de Béryl.

— Excusez-nous, mais nous aimerions regarder le reste de l'exposition.

Au moment où il entraînait la jeune femme vers l'escalier à spirale, elle le retint par le bras.

— Il n'y a rien à voir là-haut, murmura-t-elle.

— J'ai vu Nina monter l'escalier il y a quelques minutes. Je me demande ce qu'elle manigance.

Ils montèrent au second étage. Sur la coursière, ils s'arrêtèrent un instant pour regarder la foule des invités en contrebas. Annika avait rejoint Anthony, et ils s'embrassaient sous les flashes et les applaudissements.

— Ah, l'amour libre, soupira Béryl. De toute évidence, elle sait de quoi elle parle.

— C'est aussi mon avis.

Béryl lui adressa un sourire malicieux.

— Pauvre Richard ! En service ce soir et interdit de flirt.

— Je n'ai aucune envie de flirter avec cette femme. Elle me dévorerait tout cru. Comme les personnages de la statue.

— Avouez quand même qu'elle est aguichante...

Il lui jeta un regard amusé.

— Vous me provoquez. Béryl.

— Vous croyez ?

— Oui. Je vous vois venir. Vous essayez de me mettre à l'épreuve pour m'obliger à vous prouver que je ne suis pas comme votre ami, le chirurgien. Lequel, si j'ai bien compris, était partisan de l'amour libre.

Il lui pressa la main et regarda de nouveau la foule. « Il est toujours en alerte, prêt à me protéger, pensa-t-elle. Je lui ai confié ma vie. Mais mon cœur ? Je ne sais pas encore... »

Dans la galerie inférieure, deux musiciens accordaient leurs

instruments. Tandis que résonnaient les premiers accords d'une flûte et d'une guitare, Béryl sentit qu'on l'observait. Elle tourna son regard vers les statues de bronze. Debout près de sa madone au chacal, Anthony fixait sur elle un regard froidement calculateur.

Instinctivement, elle s'éloigna de la rambarde.

— Que se passe-t-il ? demanda Richard.

— C'est Anthony. Je n'aime pas la façon dont il me regarde.

Mais Anthony avait déjà tourné les talons pour aller saluer Reggie Vane. « Quel jeune homme étrange, pensa Béryl. Il faut qu'il ait l'esprit tordu pour nourrir des visions aussi cauchemardesques. Des femmes allaitant des chacals. Des couples s'entre-dévorant... Est-ce si perturbant d'être le fils de Nina Sutherland ? »

Ils explorèrent la galerie du second étage, mais leurs recherches restèrent vaines.

— Pourquoi voulez-vous trouver Nina à tout prix ? demanda Béryl.

— Je suis très intrigué par la façon dont elle a gravi cet escalier en s'efforçant de passer inaperçue.

— Mais vous l'avez remarquée.

— A cause de sa robe. Et de ses inévitables paillettes.

Ils finirent d'inspecter le second étage, puis montèrent au troisième. Là encore, Nina resta introuvable. Mais au moment où ils longeaient la coursive, les musiciens cessèrent de jouer, et dans le silence qui suivit. Béryl surprit des vociférations à proximité de l'endroit où ils se trouvaient. Elle reconnut aussitôt la voix de Nina. Une autre voix, plus douce bien que masculine, lui répondait.

Nina et son interlocuteur se querellaient dans une alcôve, quelques mètres plus loin.

— Je me suis montrée assez patiente, disait Nina. Et assez compréhensive.

— Je sais. Mais...

— Tu imagines ce qu'a été ma vie ? Et celle d'Anthony ? Toutes ces années passées à attendre que tu prennes une décision...

— Tu n'as jamais manqué de rien.

— Oh, quelle chance pour nous ! Et quelle générosité de ta part !

— Ton fils a eu tout ce qu'il a voulu. Mais à vingt et un ans, il est assez grand pour se prendre en charge. Mes devoirs s'arrêtent là.

— Tes devoirs, riposta Nina, ne font que commencer.

Richard poussa Béryl derrière un pilier juste au moment où Nina sortait de l'alcôve. Elle passa devant eux, trop courroucée pour remarquer leur présence. Puis ils entendirent ses talons aiguilles marteler l'escalier qui descendait au premier.

Un instant plus tard, une autre silhouette surgit de l'alcôve, un homme dont la démarche pesante évoquait celle d'un vieillard.

C'était Philippe Saint-Pierre.

Il se pencha par-dessus la rambarde et observa les invités en contrebas. Pendant quelques secondes, il sembla envisager de se jeter dans le vide. Puis il poussa un profond soupir et suivit Nina au premier.

La foule des invités commençait à se disperser. Anthony était déjà parti ; les Vane aussi. Marie Saint-Pierre se morfondait dans un coin, telle une épouse abandonnée attendant que son mari vînt la récupérer. A l'autre bout de la pièce, Philippe buvait une coupe de champagne. Entre eux se dressait la macabre sculpture, l'homme et la femme de bronze qui s'entredévoraient vivants.

Béryl se dit qu'Anthony avait peut-être vu juste. Si les couples ne faisaient pas attention, l'amour les consumait, les détruisait. Comme il avait détruit Marie.

L'image de Marie Saint-Pierre, seule et abandonnée dans un coin de la galerie, obséda Béryl pendant tout le trajet de retour vers Passy... Elle imagina l'enfer que devait être la vie d'une épouse de politicien, condamnée à se montrer aimable en toute circonstance en dépit des infidélités de son mari.

— Elle doit être au courant depuis des années, déclara Béryl doucement.

— Qui ? demanda Richard sans quitter la route des yeux.

— Marie Saint-Pierre. Elle sait que son mari a une liaison avec Nina. Chaque fois qu'elle regarde Anthony, elle doit trouver des ressemblances. J'imagine qu'elle souffre le martyre. Et pourtant, elle supporte sa présence depuis des années.

— Et celle de Nina.

Béryl s'adossa à son siège, perplexe.

« Oui, elle supporte Nina. Et cela, je n'arrive pas à le comprendre. Comment peut-elle rester si courtoise avec sa rivale ? Et avec le fils naturel de son mari... »

— Vous pensez que Philippe est le père d'Anthony ?

— Le discours de Nina sur les devoirs de Philippe me paraît clair.

Elle marqua une pause.

— Les écoles d'art coûtent très cher.

— Philippe a dû dépenser une fortune pour entretenir Anthony. Sans parler de Nina et de ses goûts de luxe. Sa pension de veuve n'est pas suffisante pour...

Il s'interrompit un instant.

— Il me vient une idée, tout à coup. Stephen Sutherland s'est jeté dans la Seine un mois après la mort de vos parents.

— Je le sais, vous m'en avez déjà parlé.

— Pendant toutes ces années, j'ai cru que son suicide avait un rapport avec l'affaire Delphi. Je le soupçonnais d'être la taupe et d'avoir mis fin à ses jours parce qu'il était sur le point d'être confondu. Mais ses problèmes étaient peut-être d'ordre personnel.

— L'échec de son mariage ?

— Et s'il avait découvert qu'Anthony n'était pas son fils ?

— Dans ce cas, si Stephen Sutherland n'était pas Delphi...

— L'agent double est un inconnu.

Un inconnu. Qui était peut-être encore en vie. Et qui tremblait à l'idée d'être découvert.

Instinctivement, Béryl regarda par-dessus son épaule pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis. Derrière eux, il y avait la Peugeot avec les deux policiers français ; au-delà, un chapelet de phares anonymes. Richard avait raison, pensa-t-elle. Elle aurait dû rester cloîtrée dans l'appartement. Garder un profil bas, ne pas s'exposer. N'importe qui pouvait l'avoir repérée, cet après-midi. Et la filer en ce moment même.

Soudain, elle eut hâte de se retrouver à l'abri entre les quatre murs de l'appartement. Le voyage dans cette nuit pleine de dangers lui paraissait interminable.

A peine étaient-ils garés devant l'immeuble qu'elle ouvrit aussitôt la portière, pressée de rentrer. Richard la retint par le bras.

— Ne sortez pas tout de suite, dit-il. Laissez les policiers partir en reconnaissance.

— Vous ne pensez quand même pas que...

— C'est juste une précaution. Une procédure de routine.

Béryl regarda les agents gravir le perron et ouvrir la porte.

Pendant que l'un des deux hommes prenait position en haut des marches, l'autre disparut à l'intérieur de l'immeuble.

— Qui pourrait savoir que nous sommes ici ? demanda-t-elle.

— Une fuite est toujours possible.

Quelques instants plus tard, les fenêtres de l'appartement s'allumèrent. D'abord le salon, puis la chambre. Peu après, le policier qui était resté à l'extérieur leur fit signe d'entrer.

— La voie est libre, dit Richard en sortant du véhicule. On y va.

Béryl descendit à son tour. A peine avait-elle fait un pas sur le trottoir qu'elle fut projetée contre la voiture par une explosion qui secoua le sol sous leurs pieds. Une pluie de verre brisé dégringola de l'immeuble et se déversa sur le bitume. Quelques secondes plus tard, des flammes surgirent des vitres éclatées et embrasèrent le ciel. Béryl se coucha par terre, les tympan déchirés par le fracas de la détonation. Abasourdie, elle regarda les langues de feu déchirer la nuit, sourde aux appels de Richard. Ce n'est que lorsqu'il lui toucha le visage qu'elle réalisa qu'il était accroupi derrière elle.

— Vous allez bien ? cria-t-il. Béryl, regardez-moi !

Elle hocha faiblement la tête. Puis elle tourna les yeux vers l'entrée de l'immeuble. Le corps du policier gisait sur les marches du perron.

— Ne bougez pas ! cria Richard.

Il se précipita vers l'homme et s'agenouilla à côté de lui le temps de lui prendre le pouls. Puis il rejoignit Béryl.

— Montez dans la voiture, ordonna-t-il.

— Mais... les deux hommes ?

— Celui-ci est mort et l'autre n'a pas pu s'en tirer.

— Vous n'en savez rien !

— Montez dans la voiture !

Il ouvrit la portière et la poussa dans l'habitacle. Puis il contourna rapidement le véhicule et s'installa au volant.

— On ne va tout de même pas les abandonner là ! cria Béryl.

— Nous n'avons pas le choix.

Il mit le contact et démarra en trombe, faisant crisser les pneus contre le bord du trottoir.

Béryl vit défiler les rues comme dans un rêve. Richard conduisait dangereusement, mais elle était trop hébétée pour avoir peur, trop abasourdie pour se concentrer sur autre chose que la guirlande de feux arrière qui les précédait.

— Jordan, murmura-t-elle. Et s'il était arrivé malheur à Jordan ?

— Je m'occuperai de lui plus tard, quand vous serez en sécurité.

— Où ?

— Je vais trouver un abri sûr. Quelque part.

Quelque part. Elle regarda Paris briller de mille feux dans la nuit. Une ville tentaculaire, un océan de lumière. Un million d'endroits où se cacher.

Et mourir.

Parcourue d'un frisson, elle se cala au fond de son siège.

— Et ensuite ? murmura-t-elle. Que ferons-nous ?

— Nous quitterons Paris.

— Vous allez me ramener chez moi ?

— Non, vous ne seriez pas mieux protégée en Angleterre. Nous allons partir pour la Grèce.

Daumier laissa sonner le téléphone deux fois avant de décrocher.

— Allô ?

A l'autre bout du fil, une voix familière l'apostropha avec véhémence.

— Que se passe-t-il, bon sang ?

— Richard ? dit Daumier. Où êtes-vous ?

— Dans un endroit sûr. Et que je tiens à garder secret.

— Et Béryl ?

— Elle va bien. Mais je ne peux pas en dire autant de vos deux vigiles. Qui savait que nous occupions l'appartement, Claude ?

— Seulement mes agents.

— Qui encore ?

— Je ne l'ai dit à personne d'autre. Je vous croyais en sécurité là-bas.

— De toute évidence, vous vous êtes trompé. Quelqu'un nous a débusqués.

— Vous êtes tous les deux sortis de l'appartement en début d'après-midi. L'un de vous a sans doute été suivi.

— Ce n'est pas moi.

— Alors, c'est Béryl. Vous n'auriez pas dû l'autoriser à quitter l'immeuble. Elle a sans doute été repérée à la galerie Annika et prise en filature jusqu'à l'appartement.

— Vous avez raison, c'est ma faute. Je n'aurais pas dû la laisser seule. Je ne peux plus me permettre la moindre erreur.

Daumier soupira.

— Richard, vous et moi, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour nous méfier l'un de l'autre.

Il y eut un bref silence à l'autre bout du fil.

— Je suis désolé, Claude, dit enfin Richard, mais je n'ai pas le choix. Nous sommes obligés de nous cacher.

— Dans ce cas, je ne pourrai plus rien faire pour vous.

— Nous nous passerons de votre aide.

— Richard, attendez...

Mais Richard Wolf avait déjà raccroché. Daumier regarda quelques instants le combiné avant de le replacer sur son socle.

il ne songea même pas à tenter de localiser l'appel ; Richard avait sans doute téléphoné d'une cabine située dans un autre quartier que celui où il s'était réfugié. L'homme était un professionnel. Il connaissait les ficelles du métier.

Son expérience les sauverait peut-être. Béryl et lui.

— Bonne chance, mon ami, murmura Daumier. Vous allez en avoir besoin.

Avant de quitter la cabine, Richard passa un autre coup de téléphone, à Washington cette fois. Il poussa un soupir de soulagement en reconnaissant la voix bourrue de son associé.

— Sakaroff.

— Niki, c'est moi. Ecoute, je ne peux pas te parler longtemps. J'ai des ennuis.

Niki soupira.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Tu te souviens de l'affaire Delphi ? C'était à Paris, en 1973.
La taupe à l'O. T. A. N.

— Oui.

— Delphi reprend du service. J'ai besoin de toi pour l'identifier.

— J'étais au KGB, Richard. Pas à la Stasi.

— Mais tu avais des relations avec les Allemands de l'Est.

— Pas vraiment. J'ai eu très peu de contacts avec les agents de la Stasi. Ils préféraient, disons... opérer seuls.

— Alors, qui pourrait me renseigner sur Delphi ? Tu dois bien avoir un contact susceptible de me donner un tuyau...

Sakaroff réfléchit quelques instants.

— Il y aurait bien...

— Oui ?

— Heinrich Leitner, dit Sakaroff. Il supervisait les opérations de la Stasi à Paris. Ce n'était pas un homme de terrain ; il n'a jamais quitté Berlin-Est. Mais il devait être au courant des activités de Delphi.

— C'est l'homme qu'il me faut. Où puis-je le joindre ?

— Ce ne sera pas facile. Il est à Berlin...

— Ce n'est pas un problème. J'irai là-bas.

— ... en prison dans un quartier de haute sécurité.

— Effectivement, c'est un problème, grommela Richard.

Déçu, il se retourna pour regarder quelques instants le quai du métro à travers la porte de la cabine.

— Il faut que je le rencontre à tout prix.

— Tu vas avoir besoin d'une autorisation. Pour réunir les papiers et les signatures, il va falloir des mois.

— Tu ne peux pas faire jouer tes relations pour accélérer les choses ?

— Je ne te garantis rien.

— Essaie quand même. Oh, encore une question. Tu ne sais pas où est Hugh Tavistock par hasard ?

— Non, mais je peux me renseigner. Autre chose ?

— Je te tiendrai au courant.

— Je m'attendais à cette réponse, grommela Sakaroff.

Richard raccrocha. En sortant de la cabine, il jeta un coup d'œil sur le quai et ne remarqua rien de suspect parmi le flot des banlieusards noctambules – couples main dans la main, jeunes gens portant des sacs à dos.

La rame pour Créteil entra en gare. Richard monta dans un wagon et descendit trois stations plus loin, sans cesser d'observer les visages qui l'entouraient. Aucun ne lui sembla familier. Satisfait de constater qu'il n'était pas suivi, il prit la direction République. Là, il sortit du métro et se dirigea d'un pas rapide vers la pension.

Béryl n'était pas encore couchée. Elle avait éteint toutes les lumières et était assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Dans la pénombre, Richard ne distinguait que sa silhouette qui se découpait contre le ciel clair de cette nuit d'été. Il referma la porte et la verrouilla.

— Béryl, tout va bien ?

Il la vit hocher doucement la tête.

— Nous sommes en sécurité ici, dit-il. Du moins pour ce soir.

— Et demain ? murmura-t-elle.

— Nous nous en inquiéterons en temps voulu.

Elle se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, le regard fixé droit devant elle.

— C'est à cela que ressemblait votre vie, Richard, du temps où vous apparteniez à la CIA ? Vous viviez au jour le jour, sans penser au lendemain ?

— La plupart du temps, oui, répondit-il en se rapprochant d'elle. Mais parfois, je n'étais même pas sûr qu'il y aurait un lendemain.

— Regrettez-vous cette vie-là ?

Elle releva la tête. Il ne distinguait pas son visage, mais il sentait qu'elle le regardait intensément.

— Elle appartient à mon passé.

— Mais vous arrive-t-il d'avoir la nostalgie de l'excitation et de la violence qu'elle vous procurait ?

— Béryl, je vous en prie.

Il lui toucha la main. Elle était glacée.

— Preniez-vous du plaisir à être agent secret ?

— Non.

Il marqua une pause.

— Enfin, si, reprit-il d'une voix douce. Mais les premiers temps seulement. Quand j'étais très jeune. Avant que tout ne devienne trop réel.

— Comme ce soir. Ce soir, tout était bien réel pour moi. Quand j'ai vu cet homme allongé par terre...

Elle avala sa salive.

— Cet après-midi, nous avons déjeuné ensemble et nous avons passé un bon moment tous les trois...

A l'évocation de ce souvenir, elle détourna les yeux.

— Au début, on a l'impression que c'est un jeu, expliqua Richard. On joue à la guerre. Puis un jour, on comprend que les balles sont vraies. Et les victimes aussi.

Il lui serra la main, comme s'il voulait la lui réchauffer, et réchauffer son cœur en même temps.

— C'est ce qui m'est arrivé. Tout à coup, tout m'a paru trop réel. Et puis, il y a eu cette femme...

Elle l'écoutait, parfaitement immobile.

— Une femme que vous aimiez ? demanda-t-elle doucement.

— Disons que je l'aimais bien. J'étais avec elle à Berlin, avant la chute du mur, pour tenter de faire passer un transfuge à l'Ouest. Ma partenaire s'est fait piéger du mauvais côté.

Il porta la main de Béryl à ses lèvres et l'embrassa.

— On l'a tuée ?

Il hocha la tête.

— Ce jour-là, j'ai compris que ce n'était pas un jeu. Elle gisait au pied du mur, mais je ne pouvais même pas la récupérer. J'ai dû l'abandonner là, entre les mains de l'ennemi.

Il lâcha sa main, et s'approcha de la fenêtre pour regarder dehors.

— Après cela, j'ai quitté la CIA. Je refusais d'avoir une autre mort sur la conscience. Je ne voulais pas me sentir... responsable.

Il se tourna de nouveau vers elle. Baigné par la lueur d'un réverbère, le visage de Béryl était pâle, presque lumineux.

— Voilà pourquoi cette situation m'angoisse autant, reprit-il. L'idée que je n'ai pas droit à l'erreur et que votre vie dépend de ma ligne de conduite me met les nerfs à vif.

Pendant un long moment, Béryl resta assise sans mot dire, se contentant de le dévisager. Malgré la pénombre, elle devinait qu'il la dévorait des yeux. Le feu du désir les consumait toujours, mais ce soir, il était chargé d'une émotion nouvelle et plus forte que le trouble purement sensuel.

Elle se leva et s'approcha de lui. Au moment où elle tendit le bras pour lui toucher le visage, elle sentit son regard s'embraser et son souffle s'accélérer.

— Richard, murmura-t-elle, j'ai envie de vous.

L'instant d'après, elle était dans ses bras. Aucune autre étreinte, aucun autre baiser n'avait jamais enflammé ses sens à ce point. « Nous ressemblons à ces personnages de bronze, pensa-t-elle. Nous avons faim l'un de l'autre, au point de brûler d'envie de nous entre-dévorer. »

Mais c'était un festin d'amour, et non de mort.

Avec un murmure alangui. Béryl renversa la tête en arrière pour inviter la bouche de Richard à descendre sur son cou. A travers la soie de sa robe, elle sentait sa peau frémir sous ses caresses. S'il lui faisait un tel effet avec ses vêtements, quels tourments délicieux infligerait-il à sa chair nue ? Déjà, la pointe de ses seins se dressait sous ses doigts.

Il défit la fermeture Eclair de sa robe et dégagea doucement ses épaules. Le fourreau de soie ondula sur ses hanches, puis glissa sur le sol. La bouche brûlante de Richard s'attarda sur sa gorge, avant de descendre lentement vers sa poitrine, puis son ventre. Brûlante de désir. Béryl s'agrippa à ses cheveux.

— Ce n'est pas juste..., gémit-elle.

— En amour comme à la guerre, rien n'est injuste, murmura-t-il.

Quand il l'eut déshabillée complètement et qu'il se fut débarrassé lui aussi de ses vêtements, elle n'avait plus la force de protester. Elle avait perdu le sens du temps et de l'espace pour n'être plus consciente que de la pénombre, de la chaleur des doigts de Richard et de la fièvre qui la brûlait. Elle se laissa entraîner vers la chambre comme une somnambule et se renversa sur le lit, en proie à une folle excitation. Puis elle l'attira contre elle, en elle.

Et tels deux affamés, ils croquèrent le fruit défendu à pleines dents.

Tandis que leurs corps s'unissaient, fusionnaient, exultaient, Richard lui prit les mains, et leurs doigts s'enlacèrent étroitement pour

ne se séparer que bien après l'explosion ultime de leurs sens exacerbés.

Puis Richard lui caressa le visage tout en déposant de doux baisers sur ses lèvres et ses paupières.

— La prochaine fois, murmura-t-il, nous ferons l'amour plus lentement. Je ne serai pas si pressé, c'est promis.

Elle lui sourit.

— Je n'ai pas de sujet de plainte.

— Aucun ?

— Aucun. Mais la prochaine fois...

— Oui ?

Elle se dégagea et ils roulèrent entre les draps jusqu'à ce qu'elle se retrouvât au-dessus de lui.

— La prochaine fois, murmura-t-elle en posant la bouche sur sa poitrine, c'est moi qui te tourmenterai.

Puis ses lèvres chaudes se mirent à descendre le long de son ventre, lui arrachant un soupir de plaisir.

— Chacun son tour ?

— C'est toi-même qui l'as dit. En amour comme à la guerre...

— ... rien n'est injuste.

En riant, il lui passa la main dans les cheveux.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'endroit habituel : l'entrepôt derrière la galerie Annika où étaient empilées des douzaines de caisses remplies de tableaux d'artistes en herbe, sans grand talent pour la plupart, qui espéraient décrocher un jour un espace sur le mur d'une galerie. « Mais qui peut distinguer un chef-d'œuvre d'une croûte ? se demanda Amiel Foch en parcourant du regard cette pièce pleine de rêves en boîte. Moi, je ne fais pas la différence. Je ne vois que de la toile et de la gouache. »

Soudain, Foch se tourna vers la porte qui venait de s'ouvrir.

— La bombe a explosé comme prévu, annonça-t-il. Mission accomplie.

— Pas exactement.

Anthony Sutherland émergea de la nuit et entra dans l'entrepôt.

— Je vous avais ordonné d'éliminer la femme. Or, elle vit

toujours. Et Wolf aussi.

Foch ouvrit des yeux ronds.

— C'était une bombe à retardement qui devait exploser deux minutes après leur entrée dans l'appartement. Elle n'a pas pu se déclencher toute seule.

— N'empêche qu'ils sont toujours vivants. Décidément, vous accumulez les fiascos. Vous n'avez même pas été capable d'achever cette gourde de Marie Saint-Pierre.

— Je m'occupe de M^{me} Saint-Pierre.

— Oubliez-la ! Ce sont les Tavistock que je veux supprimer, dans l'immédiat ! Ma parole, ils sont comme les chats... ils ont au moins neuf vies !

— Jordan Tavistock est toujours en prison. Je peux m'arranger pour...

— Jordan est inoffensif pour l'instant. Mais Béryl doit être neutralisée rapidement. A mon avis, Wolf et elle s'apprêtent à quitter Paris. Retrouvez-les.

— Comment ?

— C'est vous le professionnel, non ?

— Richard Wolf en est un aussi, répondit Foch. Il va être difficile à localiser. Je ne peux pas accomplir de miracles.

Un long silence suivit pendant lequel Foch regarda son client faire les cent pas entre les caisses. « Ce garçon est comme sa mère, il ne recule devant rien pour mener ses projets à leur fin... »

— Je ne peux pas chercher à l'aveuglette, dit Foch. Il me faut une piste. Est-ce qu'ils rentrent en Angleterre ?

— Non, répliqua Anthony en s'immobilisant brusquement. Ils vont en Grèce. Sur l'île de Paros.

— Ils cherchent la famille Rideau ?

Anthony hocha la tête en poussant un grognement.

— Wolf va tenter de contacter Jacques Rideau, j'en suis sûr. Ma mère aurait dû se débarrasser de ce témoin gênant il y a longtemps. Mais il n'est pas trop tard pour réparer cette erreur.

Foch hocha la tête.

— Bon, je pars pour Paros.

Après le départ de Foch, Anthony Sutherland erra quelques minutes entre les caisses empilées dans l'entrepôt. « Tant d'espoirs et

de rêves sont enfermés là, se dit-il. Mais pas les miens. Les miens sont offerts au regard et à l'admiration de tous. »

Pour en arriver là, le talent et la chance n'avaient pas suffi. Il lui avait aussi fallu le soutien financier de Philippe Saint-Pierre. Un soutien qu'il perdrait du jour au lendemain si sa mère venait à être soupçonnée.

« Philippe, mon cher papa, pensa Anthony en riant intérieurement. Dire qu'il ne se doute de rien après toutes ces années. Je dois ça à ma merveilleuse maman qui sait si bien ensorceler les hommes. »

Mais la perfidie féminine avait ses limites.

Si seulement Nina avait réglé cette affaire des années auparavant. Au lieu de cela, elle avait épargné un témoin et l'avait même payé pour qu'il quittât le pays. Et tant que cet homme était vivant, il était comme une bombe à retardement prête à exploser sur une île grecque paradisiaque.

Anthony quitta l'entrepôt, descendit l'allée et monta dans sa voiture. Il était temps de rentrer. Sa mère devait l'attendre avec impatience ; elle s'inquiétait tellement pour lui. Et Anthony mettait un point d'honneur à ne jamais lui faire de peine. Après tout, elle était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment. Et qui le comprenait.

« Elle et moi, nous sommes liés comme les doigts de la main », pensa-t-il en esquissant un sourire.

Puis il mit le contact, et la voiture s'enfonça dans la nuit en vrombissant.

A 9 heures, les gardiens déverrouillèrent la porte de la cellule et, sans un mot d'explication, lui ordonnèrent de les accompagner.

« Que se passe-t-il encore ? » se demanda Jordan en les suivant dans le parloir où la lumière crue des néons le fit cligner des yeux.

Reggie Vane l'attendait.

— Vous avez l'air mal en point, mon garçon.

— Je suis mal en point, dit Jordan en se laissant tomber sur une chaise.

Reggie s'assit à son tour et se pencha vers lui.

— Je vous ai apporté ce que vous m'aviez demandé, murmura-t-il. Terrine de foie de canard et pain de campagne. Cela vous convient ?

Il lui tendit un sac de papier kraft sous la table.

— Bon appétit.

Jordan jeta un coup d'œil dans le sachet et poussa un grognement de plaisir.

— Reggie, mon vieux, vous êtes un saint homme.

— J'avais également acheté des tartes aux poireaux, mais le flic à la réception s'est servi au passage.

— Et le vin ? Avez-vous pu introduire discrètement une ou deux bouteilles ?

Reggie lui tendit un second sac dont le contenu tinta légèrement.

— Bien sûr ! Beaujolais et pinot noir. A capsule, hélas. Ils ne m'auraient pas autorisé à vous remettre un tire-bouchon. Et il faudra me rendre les bouteilles dès qu'elles seront vides. A cause du verre.

A la vue du beaujolais, le visage de Jordan s'illumina.

— Comment diable avez-vous fait, Reggie ?

— J'ai graissé quelques pattes. Au fait, Helena vous apportera les livres que vous avez demandés cet après-midi.

— Génial ! s'exclama Jordan en refermant le sachet contenant les bouteilles. On peut croupir en prison et rester civilisés.

Puis il leva les yeux vers Reggie.

— Bon, quelles sont les dernières nouvelles ? Je n'ai pas revu Béryl depuis hier. Comment va-t-elle ?

Reggie soupira.

— Je redoutais cette question.

— Que s'est-il passé ?

— Wolf et votre sœur ont quitté Paris. Après l'explosion de la nuit dernière...

— Quoi ?

— Daumier m'a appris ça ce matin. L'immeuble où il avait installé Béryl a été soufflé par une bombe. Les deux policiers chargés de sa protection sont morts. Wolf et votre sœur vont bien, mais ils sont contraints de se cacher pour l'instant. Ils ont quitté le pays.

Jordan poussa un soupir de soulagement. Dieu merci, Béryl était à l'abri. Cela faisait un souci de moins.

— Et cette explosion ? demanda-t-il. Quelles sont les conclusions de Daumier ?

— Ses agents ont établi un rapprochement avec celle qui a ravagé l'appartement des Saint-Pierre.

Jordan ouvrit de grands yeux.

— Mais c'était un attentat terroriste. Solidarité Cosmique ou je ne sais plus quel mouvement...

— Apparemment, les bombes sont comme des empreintes digitales. Leur conception permet d'identifier le fabricant. Ces deux-là ont le même schéma de montage. Ou quelque chose comme ça.

Jordan secoua la tête.

— Pourquoi des terroristes s'en prendraient-ils à Béryl et à moi ? Nous sommes de simples citoyens.

— Ce n'est peut-être pas leur avis.

— Ou alors, nous n'avons pas affaire à des terroristes, déclara Jordan en se levant brusquement de sa chaise pour faire quelques pas dans la pièce, afin de se dégourdir les jambes et de s'éclaircir l'esprit. Solidarité Cosmique n'est peut-être qu'une couverture pour masquer le véritable mobile.

— Vous voulez dire qu'il ne s'agirait pas d'un règlement de comptes politique ?

— Exactement.

— Mais qui aurait intérêt à assassiner Philippe Saint-Pierre ?

Jordan se figea brusquement, traversé par une idée lumineuse.

— Pas Philippe, dit-il doucement. Mais son épouse, Marie. Elle était seule chez elle quand l'explosion a eu lieu. La police a conclu à une erreur de programmation. Mais le coupable, lui, savait exactement ce qu'il faisait. Il avait l'intention de tuer Marie et non pas Philippe.

Jordan regarda Reggie avec insistance.

— Il faut contacter Wolf pour lui faire part de mes hypothèses.

— J'ignore où il est.

— Demandez à Daumier.

— Il ne le sait pas non plus.

— Alors trouvez mon oncle. C'est le moment ou jamais de faire jouer mes relations familiales.

Après le départ de Reggie, le gardien raccompagna Jordan dans sa cellule. A l'instant où il franchit la porte, les relents familiers de mauvais vin et de transpiration lui montèrent au nez. « Me revoilà, les amis », pensa-t-il en jetant un coup d'œil vers ses deux compagnons

du premier jour endormis sur leurs couchettes. Un ivrogne, un voleur et lui. Joli trio. Il gagna sa place et glissa les deux sacs sous son lit. Au moins, il n'aurait plus à avaler cet infâme goulasch pendant un jour ou deux.

Puis il s'allongea sur son lit et se perdit dans la contemplation des toiles d'araignée, comparant leurs fils à toutes les pistes qu'il lui faudrait suivre avant de toucher au but. « Un tueur est en liberté et je suis là, prisonnier et inutile. Incapable de vérifier si mes soupçons sont fondés. Si seulement je pouvais obtenir l'aide de quelqu'un en qui j'ai confiance... Mais où diable est Béryl ? »

Le patron de la taverne posa deux verres de retsina sur leur table.

— En été, les touristes affluent ici, marmonna-t-il en haussant les épaules. Et je ne surveille pas leurs allées et venues.

— Mais ce Jacques Rideau n'est pas un touriste, insista Richard. Il vit sur cette île depuis vingt ans. C'est un Français.

Le Grec éclata de rire.

— Français, Allemands, c'est du pareil au même pour moi, répondit-il avant de regagner sa cuisine.

— Nous sommes dans une impasse, grommela Béryl.

Elle but une gorgée de retsina et fit la grimace.

— C'est infect, ce truc-là !

— C'est un vin très apprécié, pourtant, dit Richard.

— Je crois que je l'apprécierai une autre fois.

Elle repoussa son verre et balaya du regard la salle de restaurant. Il était midi et les passagers du dernier bateau, écrasés par la chaleur, commençaient à arriver par petits groupes, leurs sacs pleins de souvenirs. Abasourdie par la cacophonie d'une demi-douzaine de langues différentes, Béryl comprit pourquoi les autochtones ne se préoccupaient pas de distinguer un Français d'un autre étranger. Les touristes débarquaient, dépensaient leur argent et repartaient. Uniquement intéressés par leurs devises, les habitants de l'île n'avaient nul besoin d'en savoir plus sur eux.

Le patron surgit de la cuisine avec un plat de calamars frits et dégoulinants d'huile qu'il posa devant un couple d'Allemands. Il allait repartir vers ses fourneaux quand Richard l'interpella.

— Qui pourrait me renseigner sur ce Français ?

— Vous perdez votre temps, dit l'aubergiste. Il n'y a personne

du nom de Rideau sur cette île.

— Il est venu avec sa famille, insista Richard. Sa femme et son fils, qui doit avoir une trentaine d'années. Il s'appelle Gérard.

A cet instant, le fracas d'une assiette qui vola en éclats sur le carrelage attira leur attention. Derrière le bar, une jeune femme aux yeux noirs regardait Richard en fronçant les sourcils.

— Gérard ? répéta-t-elle.

— Gérard Rideau, précisa Richard. Vous le connaissez ?

La femme le regardait fixement, comme si elle hésitait à parler.

— Nous venons de Paris, insista Béryl. Et il faut à tout prix que nous rencontrions le père de Gérard.

— Vous n'êtes pas française, dit la femme.

— Non, je suis anglaise. Et il est américain, dit Béryl en désignant Richard d'un signe de tête.

— Il a dit... que je devais me méfier d'un Français.

— Qui vous a dit cela ?

— Gérard.

— Il a raison d'être prudent, dit Richard. Mais nous devons absolument l'informer que la situation s'est aggravée. D'autres individus risquent de venir débusquer sa famille à Paros.

Après un moment d'hésitation, la jeune femme disparut dans la cuisine. Elle revint un instant plus tard.

— Il ne répond pas au téléphone, dit-elle. Mais je sais où le trouver. Venez avec moi.

A bord de sa voiture, ils prirent la direction de la plage de Logaras en suivant une route déserte et cahoteuse. Les nuages de poussière qui entraient par les vitres ouvertes déposaient un film blanc sur les cheveux noirs de leur chauffeur. Elle s'appelait Sofia et était née sur cette île. Son père dirigeait l'hôtel près du port avec ses trois frères. Elle avait une foule d'idées pour améliorer la rentabilité de l'établissement, mais comme ici personne n'accordait de crédit à l'opinion d'une femme, elle préférait travailler chez Théo où elle passait ses journées à frire des calamars et à farcir des feuilles de vigne. Elle parlait quatre langues, expliqua-t-elle, un avantage incontestable pour qui veut vivre du tourisme.

— Vous connaissez bien Gérard ? demanda Béryl.

— Nous sommes amis, répondit-elle.

« Amants, plutôt », pensa Béryl en voyant s'empourprer les joues de la jeune femme.

— Sa famille est française, expliqua Sofia. Sa mère est morte il y a cinq ans, mais son père est toujours en vie. Cependant, ils ne s'appellent pas Rideau. Peut-être ne s'agit-il pas des gens que vous cherchez ?

Elle leur lança un regard plein d'espoir.

— Ils ont sans doute changé de nom, déclara Béryl.

Ils se garèrent le long de la plage et escaladèrent les dunes et les rochers à pied.

— Voilà Gérard, dit Sofia en désignant un véliplanchiste qui surfait sur les vagues.

Elle lui fit un signe de la main tout en l'interpellant en grec.

Aussitôt, le flotteur changea de cap et la voile multicolore pivota autour du mât. Le vent dans le dos, Gérard revint vers la plage et tira la planche sur le sable.

— Gérard, dit Sofia, ces personnes cherchent un homme du nom de Rideau. Est-ce ton père ?

A ces mots, Gérard lâcha brusquement la voile.

— Notre nom n'est pas Rideau, répondit-il sèchement avant de tourner les talons et de s'éloigner.

— Gérard ? appela Sofia.

— Laissez-moi lui parler, dit Richard qui suivit le jeune homme sur la plage.

Béryl resta avec Sofia et regarda les deux hommes discuter. Gérard secouait la tête, prétendant sans doute ne pas connaître la famille Rideau. Entre deux rafales de vent. Béryl entendit la voix de Richard et les mots « crime » et « bombe ». Aux coups d'œil affolés que Gérard jetait autour de lui, elle devina qu'il avait peur.

— J'espère que j'ai bien agi, murmura Sofia. Il a l'air inquiet.

— Il y a de quoi.

— Que reproche-t-on au père de Gérard ?

— Seulement d'être un témoin gênant.

A l'autre bout de la plage, Gérard semblait de plus en plus anxieux. Brusquement, il fit demi-tour et revint vers Sofia. Richard lui emboîta le pas.

— Que se passe-t-il ? demanda Sofia.

— Nous allons voir mon père, dit Gérard d'un ton sec.

Cette fois, ils longèrent la côte, empruntant une route qui serpentait entre des oliveraies sur la gauche et la mer Egée sur la droite. « Quel pays sec et hostile, se dit Béryl en regardant la végétation éparse. Mais pour quelqu'un qui a grandi dans un quartier aussi sordide que Pigalle, ce doit être le paradis. »

— Mon père a sûrement oublié toute cette affaire, déclara Gérard, qui avait pris le volant.

— Cela m'étonnerait, dit Richard. Elle est à l'origine de son exil.

— Mais c'était il y a vingt ans...

— Et vous, vous rappelez-vous ces événements ? demanda Béryl, assise sur le siège arrière. Quel âge aviez-vous, à l'époque ? Quinze ans ? Seize ?

— Quinze ans.

— Alors, vous vous souvenez sans doute de l'immeuble de la rue Myrha.

Agrippé au volant, Gérard engagea le véhicule sur un chemin de terre défoncé.

— Je me rappelle que la police est venue visiter la mansarde et interroger mon père. Tous les jours pendant une semaine.

— Avez-vous rencontré la femme qui louait cet appartement ? demanda Richard. Une certaine M^{lle} Scarlatti.

— Oui, dit Gérard. Elle recevait son amant tous les mercredis et je les espionnais à travers la porte.

A l'évocation de ce souvenir, le visage de Gérard prit une expression amusée.

— Leurs ébats étaient très excitants pour un gamin de mon âge.

— Vous pourriez nous décrire le couple ?

— L'homme était grand – c'est tout ce dont je me souviens. La femme avait les cheveux bruns. Elle portait toujours un foulard et des lunettes de soleil. Je n'ai pas gardé un souvenir précis de son visage, mais en tout cas elle était très belle.

« Comme ma mère », pensa Béryl. Mais était-ce vraiment Madeline qui entretenait une liaison coupable dans ce taudis de Pigalle ?

— M^{lle} Scarlatti était-elle anglaise ? demanda-t-elle doucement.

Gérard réfléchit un instant.

— C'est fort possible.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— J'étais jeune. Il me semble qu'elle était étrangère, mais de là à préciser sa nationalité... Après le crime, j'ai entendu dire qu'elle était anglaise.

— C'est votre père qui a découvert les corps, si j'ai bien compris ? demanda Richard.

— Non, c'est l'homme.

Richard lui jeta un regard surpris.

— Quel homme ?

— L'amant de M^{lle} Scarlatti. Nous l'avons vu monter l'escalier de la mansarde. Puis il l'a aussitôt redescendu quatre à quatre. Nous avons tout de suite compris qu'il était arrivé quelque chose et nous avons appelé la police.

— Qu'est devenu cet homme ?

— Il est monté dans sa voiture et il est reparti. Je ne l'ai jamais revu. Je suppose qu'il a eu peur d'être accusé du meurtre. C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyé de l'argent.

— Un pot-de-vin, dit Richard. Je m'en doutais.

— Pour acheter leur silence ?

— Ou un faux témoignage. Comment l'argent a-t-il été versé ? demanda-t-il à Gérard.

— Un homme portant un attaché-case est venu nous rendre visite quelques heures après la découverte des corps. Un Français, plutôt trapu. Il a eu une discussion avec mon père à laquelle je n'ai pas assisté. Puis il est reparti.

— Votre père ne vous a pas donné d'explications ?

— Non. Il nous a juste fait promettre de ne rien dire à la police.

— Vous êtes sûr que l'attaché-case contenait de l'argent ?

— Cela me semble évident.

— Pourquoi ?

— Parce que, du jour au lendemain, mon père nous a offert des tas de cadeaux. Des nouveaux vêtements, un poste de télévision. Peu après, nous sommes allés en vacances en Grèce et il a acheté la maison que voilà.

Il montrait du doigt une belle villa de deux étages.

Tandis qu'ils s'en approchaient, Béryl remarqua un immense bougainvillée qui grimpait le long des murs blanchis à la chaux avant d'étaler ses branches sur le toit d'une véranda. En contrebas, les vagues venaient mourir sur une plage privée.

Ils se garèrent à côté d'une Citroën poussiéreuse et sortirent de la voiture. Le vent soufflant de la mer charriait du sable qui leur picotait le visage. Il n'y avait pas d'autre habitation alentour. Seulement cette bâtisse solitaire, accrochée à une colline aride.

— Papa ? cria Richard en poussant la grille de fer forgé. Papa ?

N'obtenant pas de réponse, il ouvrit la porte d'entrée et pénétra dans la maison. Béryl, Richard et Sofia sur ses talons. Leurs pas résonnèrent dans le silence de la grande demeure.

— J'ai téléphoné de la taverne, déclara Sofia. Mais personne n'a répondu.

— Sa voiture est dans la cour, dit Gérard. Il ne doit pas être loin.

Il traversa le salon pour gagner la salle à manger.

— Papa ? dit-il en s'arrêtant sur le pas de la porte.

L'instant d'après, un hurlement de terreur lui échappait. Il fit un pas en arrière, les jambes chancelantes. Par-dessus son épaule, Béryl jeta un coup d'œil dans la salle à manger.

Une table de bois occupait toute la longueur de la pièce. A l'une de ses extrémités, un homme aux cheveux gris s'était écroulé dans son assiette, éparpillant des pois chiches et du riz sur la nappe.

Richard poussa Gérard et se précipita vers l'homme. Il lui prit la tête et la releva doucement.

Jacques Rideau avait un trou rouge dans le front.

10.

Assis à la terrasse d'un café, Amiel Foch regardait déambuler les touristes en buvant un express. Il était 17 heures et le dernier ferry pour le Pirée appareillait une demi-heure plus tard. Si Béryl Tavistock avait prévu de quitter l'île ce soir, elle prendrait obligatoirement ce bateau. Foch allait surveiller la passerelle d'embarquement.

Il termina ses feuilles de vigne farcies et attaqua son dessert, un gâteau aux noix nappé de miel. L'exécution d'un contrat avait toujours pour effet de lui ouvrir l'appétit. Si le sang stimulait la libido de certains criminels, Foch, en revanche, avait l'estomac dans les talons après chaque mission, ce qui lui valait quelques problèmes de poids.

Éliminer le vieux Rideau avait été un jeu d'enfant ; supprimer Wolf et la femme ne serait pas aussi facile. Plus tôt dans la journée, il avait envisagé de leur tendre un piège, mais la maison des Rideau, isolée sur une colline aride, n'était accessible que par un chemin de terre de huit kilomètres le long duquel il n'y avait aucun endroit où dissimuler une voiture. Or, Foch avait pour principe de toujours se ménager une issue de secours. La demeure des Rideau était trop exposée aux regards pour lui permettre de battre en retraite en cas d'urgence. Et Wolf était armé et constamment en alerte.

Amiel Foch n'était pas lâche. Mais n'étant pas stupide non plus, il avait trouvé plus sage d'attendre une meilleure occasion — peut-être au Pirée. Dans ce quartier grouillant de monde, des piétons étaient renversés chaque jour par des automobilistes indisciplinés. La mort de deux touristes au cours d'un accident de la circulation ne susciterait guère d'intérêt.

Quand le ferry entra dans le port, le regard de Foch se fit plus perçant. Le bateau ne déchargea qu'une poignée de passagers, l'île de Paros ne faisant pas partie du circuit touristique classique Mykonos-Rhodes-Crète. En bas de la passerelle, une douzaine de personnes s'étaient déjà rassemblées pour embarquer. Foch passa rapidement le groupe en revue. A sa grande consternation, il n'aperçut ni Béryl Tavistock ni Wolf. Pourtant, il était sûr qu'ils avaient passé la journée sur l'île ; son indicateur avait repéré le couple dans une taverne du port le matin même. Avaient-ils quitté les lieux par un autre moyen ?

Soudain, son regard s'arrêta sur un individu en coupe-vent,

coiffé d'une casquette de pêcheur. Bien qu'il rentrât les épaules, il avait la taille de Wolf – un mètre quatre-vingts environ – et sa carrure d'athlète. Quand l'homme se tourna vers lui, Foch aperçut son visage, à moitié caché sous une barbe de plusieurs jours. C'était bien Richard Wolf. Mais apparemment, il voyageait seul. Où était la femme ?

Foch régla son addition et se dirigea vers l'embarcadère où il dévisagea les passagers en partance, mais Béryl Tavistock ne se trouvait pas parmi eux.

Il fut alors pris d'un accès de panique. La femme et Wolf s'étaient-ils séparés ? Dans un premier temps, il fut tenté de rester sur l'île pour la chercher.

Tandis que les passagers commençaient à embarquer, Foch pesa le pour et le contre et finit par décider de suivre Wolf. Mieux valait tenir que courir. Tôt ou tard, Wolf rejoindrait la femme. Dans l'intervalle, Foch ferait le mort en attendant le moment propice pour agir.

L'homme en casquette de pêcheur franchit la passerelle et se dirigea vers la cabine. Quelques instants plus tard, Foch lui emboîta le pas et s'installa deux rangs derrière lui, à côté d'un Grec qui transportait une caisse de poisson séché. Peu après, les moteurs se mirent à rugir et le ferry quitta lentement le port.

Foch s'adossa à son siège, le regard rivé sur la nuque de Wolf. L'odeur du fuel et du poisson séché ne tardèrent pas à lui donner la nausée, et quand le bateau se mit à tanguer au gré des vagues, il fut pris d'un haut-le-cœur. Il se leva précipitamment pour sortir sur le pont. Prenant appui sur le bastingage, il respira une bouffée d'air frais et attendit que son mal de mer fût calmé pour regagner la cabine. En remontant l'allée centrale, il passa devant Wolf. Ou du moins, l'individu qu'il prenait pour Wolf.

Il portait le même coupe-vent, la même casquette de pêcheur. Mais cet homme était rasé de près et plus jeune. Ce n'était pas Richard Wolf.

Foch parcourut la cabine du regard. Pas de Wolf en vue. Il se précipita sur le pont. L'Américain n'était pas là non plus. Il monta à l'étage supérieur. Toujours pas de Wolf.

Tournant la tête vers la proue du bateau, Foch laissa échapper un juron en voyant l'île de Paros disparaître dans le lointain. Wolf lui avait joué un mauvais tour. Le couple était resté sur l'île – c'était la seule explication possible.

« Et moi, je suis piégé sur ce bateau jusqu'au Pirée. »

De rage, il donna un coup de poing sur la rambarde en maudissant sa stupidité. Wolf l'avait dupé, une fois de plus. Ce vieux briscard avait plus d'un tour dans son sac. Et il était inutile d'interroger l'homme dans la cabine : ce n'était probablement qu'un autochtone que Wolf avait soudoyé pour qu'il prît sa place sur le bateau.

Foch regarda sa montre et calcula combien d'heures il lui faudrait pour retourner à Paros avec un bateau de location. Si la chance était avec lui, il pourrait reprendre sa filature en fin de soirée. Sous réserve que Wolf et la fille fussent toujours là. Il se jura de les retrouver. Richard Wolf était peut-être un professionnel. Mais lui aussi.

Au café du port, Richard regarda le ferry appareiller en poussant un soupir de soulagement. Son plan avait fonctionné ; personne ne l'avait suivi quand il était descendu du bateau. Quelques minutes plus tôt, sur l'embarcadère, il avait repéré un homme chauve déguisé en touriste qui dévisageait tous les passagers en partance et l'avait fixé avec insistance. Oui, c'était bien lui l'individu qu'il fallait semer.

Une fois dans la cabine, Richard avait jeté sa casquette et son coupe-vent sur un siège avant de sortir par une autre porte. Comme convenu, le frère de Sofia, un solide gaillard de un mètre quatre-vingts aux cheveux noirs, avait pris sa place et mis la casquette et le coupe-vent avant d'enfourer son visage dans ses bras comme s'il s'apprêtait à dormir.

Caché derrière des caisses sur le quai, Richard avait regardé les passagers embarquer avant de s'éloigner.

Personne ne l'avait suivi.

Il quitta le café et monta dans la voiture de Sofia.

La crique était à huit kilomètres de là. Sur le *Melina*, leur bateau de pêche, Sofia et ses frères avaient déjà lancé les moteurs et se préparaient à lever l'ancre. Richard les rejoignit à bord de la chaloupe et escalada l'échelle de corde pour grimper sur le pont où Béryll l'attendait.

— Tout va bien, déclara-t-il en la serrant dans ses bras. Je l'ai semé.

— J'ai eu si peur de te perdre.

— N'y compte pas !

Il recula d'un pas et lui sourit. Avec sa chevelure brune flottant

dans le vent et ses yeux du même vert émeraude que la mer Egée, elle ressemblait à une déesse grecque. Circé ou Aphrodite. En tout cas, une femme dotée du pouvoir d'ensorceler les hommes.

L'ancre retomba sur le pont avec un bruit sourd. Les frères de Sofia barrèrent de façon à orienter le *Melina* face au large.

Le début de la traversée fut mouvementé, avec des vents forts et constants. Mais quand le soleil couchant embrasa l'horizon, le vent tomba et la mer redevint calme. Debout sur le pont, Richard et Béryl regardaient les contours sombres des îles se découper sur la lumière du crépuscule.

— Nous arriverons tard dans la soirée, annonça Sofia.

— Au Pirée ? demanda Richard.

— Non, c'est trop risqué. Nous débarquerons à Monemvasia où personne ne nous remarquera.

— Et après ?

— Vous irez votre chemin. Et nous le nôtre. C'est plus prudent pour nous tous.

Sofia observa ses deux frères qui chahutaient à l'avant du bateau.

— Regardez-les ! Ils prennent ça pour un jeu ! S'ils avaient vu le père de Gérard...

— Vous allez tenir le coup ? demanda Béryl.

Sofia la regarda.

— Je m'inquiète surtout pour Gérard. Ils vont sans doute le rechercher.

— Je ne pense pas, dit Richard. Il n'était qu'un gamin quand il a quitté Paris. Son témoignage ne présente guère de danger.

— Il se souvient quand même de certains détails, répliqua Sofia.

Richard secoua la tête.

— C'est exact. Mais leur signification m'échappe.

— Elle est peut-être évidente pour le tueur.

Sofia tourna les yeux vers Paros. Vers Gérard qui avait refusé de fuir.

— Son entêtement le perdra, murmura-t-elle avant de disparaître dans la cabine.

— A ton avis, l'homme à l'attaché-case apportait de l'argent

pour acheter le silence de Rideau ? demanda Béryl.

— Pas seulement.

— Tu crois que la mallette contenait autre chose ?

— J'en suis sûr. Je pense que l'amant de notre mystérieuse M^{lle} Scarlatti s'est retrouvé dans une situation très délicate. Deux cadavres dans la mansarde, l'intervention imminente de la police. Il en a profité pour régler deux problèmes à la fois. Il a envoyé son homme de main acheter Rideau pour qu'il ne le dénonce pas.

— Et l'autre problème ?

— Son statut d'agent double.

— Delphi ?

— Il sentait que le filet se resserrait. Alors, il a mis les documents de l'O. T. A. N. dans un attaché-case...

— Avant d'ordonner à son complice de le placer dans l'appartement, poursuivit Béryl. A côté du corps de mon père...

Richard hocha la tête.

— C'est ce que le commissaire Broussard a essayé de nous faire comprendre en mentionnant un attaché-case. Tu te souviens de la photo que nous lui avons montrée ? Broussard gardait le doigt pointé sur un endroit vide à côté de la porte. De toute évidence, il savait que la mallette avait été déposée là après l'arrivée de la police et la prise des premiers clichés.

— Mais il n'a pas pu vérifier ses soupçons car les services secrets ont confisqué l'attaché-case.

— Exactement.

— Et ils ont conclu que c'était mon père qui avait apporté les documents dans la mansarde.

Elle le regarda, les yeux brillants de détermination.

— Mais comment allons-nous prouver tout cela ?

— En identifiant l'amant de M^{lle} Scarlatti.

— Notre seul témoin était Rideau. Gérard n'avait que quinze ans, à l'époque. Il se souvient à peine de cet homme.

— Nous avons une autre piste. Un homme qui doit connaître l'identité de Delphi puisqu'il était son chef dans les services d'espionnage est-allemands. Un certain Heinrich Leitner.

— Tu sais où le trouver ?

— Il est en prison à Berlin. Le problème, c'est que les services

secrets allemands ne nous autorisent pas facilement à rencontrer leurs prisonniers.

— Même à titre de faveur diplomatique ?

Il éclata d'un rire sceptique.

— Les ex-agents de la CIA ne sont pas dans leurs papiers. De plus, Leitner refusera peut-être de me voir. Mais nous devons quand même tenter notre chance.

Il tourna la tête vers la proue du bateau et, tandis qu'il regardait la mer s'assombrir, il sentit que Béryl se rapprochait de lui. Son corps dégageait plus de chaleur que le soleil couchant. Etre si près d'elle sans pouvoir lui faire l'amour le rendait fou. Il se surprit à compter les heures qui s'écouleraient avant qu'ils se retrouvent seuls. « Peut-être n'est-ce qu'une flamme qui va s'éteindre en nous laissant plus amers et plus prudents. Mais pour l'instant, je ne pense qu'à elle, je ne veux qu'elle. »

— Si je comprends bien, Berlin est notre prochaine destination ? murmura-t-elle.

— L'opération comporte des risques.

Leurs regards se croisèrent dans la lumière veloutée du crépuscule.

— Les choses peuvent tourner mal...

— Pas tant que tu es là, dit-elle doucement.

« Pourvu que tu dises vrai ! » pensa-t-il en la prenant dans ses bras.

Les dés rebondirent contre le mur de la cellule avant de s'immobiliser au sol, alignant un cinq et un six.

— Ah-ah ! s'écria Jordan en levant le poing dans un geste de triomphe. Vingt mille francs pour moi !

Leroi et Fofu hochèrent la tête, l'air résigné.

— Envoyez la monnaie, messieurs, dit Jordan en tendant la main.

Ses compagnons lui remirent deux morceaux de papier sales portant chacun le nombre dix mille écrit au crayon.

— Une autre partie ? proposa Jordan avec un sourire ravi.

Fofu lança les dés contre le mur et grommela à la vue du résultat : un trois et un cinq. Leroi n'obtint qu'un trois et un deux.

Jordan refit un cinq et un six et ses compagnons lui tendirent

deux autres bouts de papier. « A ce train-là, je suis millionnaire demain, se dit Jordan en considérant sa liasse de reconnaissances de dette. Sur le papier, du moins. » Il ramassa les dés et s'apprêtait à les jeter de nouveau quand il entendit des bruits de pas.

Reggie Vane était devant la porte de la cellule, brandissant un sac en plastique contenant du saumon fumé et des blinis.

— De la part d'Helena, dit-il en passant les provisions sous la porte.

— Vous êtes notre sauveur, Reggie, répondit Jordan en acceptant le cadeau de bon cœur. Avez-vous des nouvelles d'oncle Hugh ?

— Il n'a toujours pas donné signe de vie.

— Quelle situation incroyable ! Je suis en prison. Béryl a disparu. Et oncle Hugh a sans doute repris du service au MI6.

Dépité, Jordan posa le sac par terre et se mit à arpenter la cellule sans prendre garde à Fofu et à Leroi qui se jetaient avidement sur les victuailles.

— L'enquête sur la bombe a-t-elle progressé ?

— Les deux explosions sont bien liées. Les dispositifs ont été fabriqués par la même personne. Il semble que quelqu'un vise à la fois Béryl et les Saint-Pierre.

— Je pense que la cible était Marie Saint-Pierre, dit Jordan en s'immobilisant pour regarder Reggie. Mais pour quelle raison ?

Reggie haussa les épaules.

— Ce n'est pas le genre de femme à se faire des ennemis.

— Vous devriez avoir une idée, pourtant. Votre épouse et elle sont les meilleures amies du monde. Helena doit savoir qui en veut à Marie.

Reggie lui lança un regard perplexe.

— Eh bien, sans avoir vraiment de preuves...

Jordan fit un pas vers lui.

— Ce ne sont que des rumeurs. Des allusions d'Helena.

— Au sujet de Philippe ?

Reggie baissa les yeux.

— Je me sens un peu... indiscret de dire ça. Et puis, cette affaire remonte à loin.

— Quelle affaire ?

— La liaison entre Philippe et Nina.

Jordan ouvrit de grands yeux.

« Nous y voilà, pensa-t-il. Nous tenons le mobile. »

— Depuis combien de temps êtes-vous au courant ?

— J'en ai eu vent il y a quinze ou vingt ans. Voyez-vous, je ne comprenais pas pourquoi Helena détestait autant Nina. Je pensais que c'était par jalousie. Helena a une dent contre les femmes... séduisantes. En fait, dès que je pose les yeux sur une jolie femme, elle me fait une scène.

— Comment a-t-elle su pour Philippe et Nina ?

— Marie lui en a parlé.

— Qui d'autre est au courant ?

— Pas grand monde, à mon avis. La pauvre Marie n'a pas crié son humiliation sur les toits. Etre délaissée par son mari pour une poule de luxe comme Nina !

— Elle n'a pourtant pas quitté Philippe, pendant toutes ces années.

— C'est vrai, mais quelle satisfaction aurait-elle tiré d'un scandale ? Celle de ruiner sa carrière ? Il est ministre des Finances. Tous les espoirs lui sont permis. Et quand il sera Premier ministre, Marie sera à ses côtés. A long terme, cela vaut la peine de fermer les yeux sur ses écarts.

— Si elle vit assez longtemps pour voir ça.

— Vous n'insinuez tout de même pas que Philippe irait jusqu'à tuer sa femme ? Et pourquoi aurait-il attendu aussi longtemps ?

— Elle lui a peut-être lancé un ultimatum. Réfléchissez, Reggie ! Philippe est bien parti pour être Premier ministre un jour. Et voilà que Marie le somme de choisir entre elle et sa maîtresse.

Reggie prit un air pensif.

— S'il choisit Nina, il doit se débarrasser de sa femme.

— Et s'il choisit Marie et que Nina se retrouve laissée-pour-compte ?

De part et d'autre des barreaux, ils froncèrent tous deux les sourcils.

— Appelez Daumier, dit Jordan. Répétez-lui tout ce que vous venez de me dire. Et demandez-lui de faire suivre Nina.

— Vous ne pensez tout de même pas...

— Si, dit Jordan. Nous avons suivi une mauvaise piste. La bombe n'était pas un acte politique. Cette histoire de Solidarité Cosmique n'était qu'un leurre pour masquer les véritables raisons de l'agression.

— A votre avis, le mobile est une vengeance personnelle ?

Jordan hocha la tête.

— Comme c'est le cas pour la plupart des crimes.

Le vol pour Berlin étant à moitié vide, l'hôtesse se demandait pour quelle raison les deux passagers échevelés de la rangée numéro 2 avaient acheté des billets de première classe et se retrouvaient assis là, parmi les hommes d'affaires et les touristes aisés. Une barbe d'une semaine assombrissait le visage de l'homme. Quant à la femme, elle avait les cheveux en bataille et pleins de poussière. Et le couple n'avait pour tout bagage qu'un vieux cabas couvert de sable. L'hôtesse regarda les talons de leurs tickets. Athènes-Rome-Berlin. Avec un sourire forcé, elle leur demanda s'ils désiraient quelque chose à boire.

— UnAmericano avec beaucoup de glace, répondit la femme dans un anglais parfait.

— Un whisky, dit l'homme. Sec.

L'hôtesse alla chercher leur commande. Quand elle revint, l'homme et sa compagne étaient main dans la main et se regardaient avec le sourire las des rescapés d'une catastrophe. Elle leur tendit leurs verres et leur annonça le menu : terrine de homard, gigot d'agneau au riz sauvage et forêt-noire. Ils reprirent deux fois de tous les plats et arrosèrent leur dîner d'une bouteille de saint-émilion. Puis ils se blottirent l'un contre l'autre et s'assoupirent.

Ils dormirent pendant tout le vol. Ce n'est que lorsque l'avion s'immobilisa devant le terminal qu'ils se réveillèrent en sursaut, jetant aussitôt des regards méfiants à la ronde. Tandis que les passagers sortaient de l'appareil, l'hôtesse ne quittait pas des yeux ce couple débraillé embarqué à Athènes. Aucun détail ne permettait de deviner qui ils étaient, ni ce qu'ils venaient faire à Berlin. En général, les passagers de première classe ne couraient pas le monde habillés comme des clochards.

L'homme et la femme descendirent en dernier.

L'hôtesse les suivit jusqu'à l'escalator et les regarda se diriger vers la salle d'attente.

Deux agents de la sécurité leur emboîtèrent le pas. Aussitôt, l'homme et sa compagne se figèrent et firent volte-face, comme s'ils avaient l'intention de remonter dans l'avion. Mais trois autres gardes

surgirent et leur barrèrent le passage. Le couple était piégé.

L'hôtesse remarqua le regard affolé de la femme et l'air vaincu de l'homme. Elle avait tout de suite senti que ces individus étaient louches. Il s'agissait probablement de terroristes sous le coup d'un mandat d'arrêt international. Elle regarda les policiers pousser le couple à travers la foule médusée. Voilà qui confirmait ses soupçons. Ces deux-là n'étaient pas des passagers de première classe, pensa-t-elle en faisant la moue. Et elle avait l'œil.

Richard et Béryl furent conduits dans une pièce sans fenêtre.

— Ne bougez pas d'ici ! cria une voix autoritaire.

La porte se referma en claquant derrière eux.

— Ils nous attendaient, dit Béryl. Comment savaient-ils ?

Richard revint vers la porte et tourna le bouton.

— Elle est verrouillée, grommela-t-il. Nous sommes prisonniers.

Il se mit à faire les cent pas dans la pièce, à la recherche d'une issue.

— D'une façon ou d'une autre, ils ont appris que nous venions à Berlin.

— Mais comment ? Nous avons payé nos billets en liquide. Et s'ils veulent nous éliminer, pourquoi se sont-ils donné la peine de nous arrêter ?

— Pour vous sauver la vie, répondit une voix familière. Voilà la raison.

Abasourdie, Béryl se tourna vers l'homme qui venait d'entrer.

— Oncle Hugh ?

Hugh Tavistock plissa le front à la vue des vêtements froissés et des cheveux ébouriffés de sa nièce.

— En voilà une tenue ! Depuis quand as-tu adopté le look hippie ?

— Depuis que nous avons traversé la moitié de la Grèce en auto-stop. Les cartes de crédit ne sont pas acceptées dans les coins reculés du pays.

— Bon, vous avez réussi à venir jusqu'à Berlin.

Il jeta un coup d'œil vers Richard.

— Beau travail, Wolf.

— Une main secourable aurait été la bienvenue, grommela Richard.

— Nous vous aurions volontiers aidés. Mais nous n'avions aucune idée de l'endroit où vous vous trouviez, jusqu'à ce que Sakaroff me fasse part de votre intention de vous rendre à Berlin. Nous venons juste de découvrir que vous étiez sur le vol en provenance d'Athènes.

— Que fais-tu à Berlin, oncle Hugh ? demanda Béryl. Je te croyais en mission pour le MI6.

— Je suis à la pêche.

— Pas à la ligne, de toute évidence.

— Non, à la pêche aux informations. Et je compte sur Heinrich Leitner pour m'en fournir.

Il regarda de nouveau sa nièce des pieds à la tête et soupira.

— Nous allons passer à mon hôtel où vous pourrez vous rafraîchir. Puis nous rendrons visite à Herr Leitner dans sa cellule.

— Vous avez l'autorisation de le rencontrer ? demanda Richard, surpris.

— A votre avis, à quoi ai-je occupé mon temps, ces derniers jours ? A régaler tous les fonctionnaires concernés, mon cher ! Venez, la voiture attend, dit-il en les poussant dans le couloir.

Une fois dans la suite d'oncle Hugh, ils prirent une douche et enfilerent des vêtements propres mis à leur disposition par le directeur de l'hôtel.

— Comment être sûrs que Leitner nous dira la vérité ? demanda Richard dans la limousine qui les conduisait à la prison.

— Nous n'avons aucun moyen de nous en assurer, soupira Hugh. De même que nous ignorons ce qu'il sait exactement. Leitner supervisait les opérations des services secrets à Paris depuis Berlin-Est. Par conséquent, il connaissait les noms de code des agents, mais pas forcément leurs visages.

— Autrement dit, nous risquons de repartir bredouilles.

— Je vous l'ai dit, Wolf, c'est comme la pêche à la ligne. Parfois, on ferre un vieux pneu, parfois un saumon.

— Ou une taupe, dans le cas qui nous occupe.

— Sous réserve que Leitner accepte de coopérer.

— Etes-vous prêt à entendre la vérité ? demanda Richard.

La question s'adressait à Hugh, mais c'est Béryl qu'il regardait en la posant. « Et si Leitner confirme que Delphi était Bernard ou Madeline ? » semblaient dire ses yeux.

— Au point où nous en sommes, l'ignorance est bien plus dangereuse, observa Hugh. Et nous devons penser à Jordan. J'ai affecté des agents à sa protection. Mais il y a toujours un risque que les choses tournent mal.

« Elles ont déjà mal tourné », pensa Béryl en regardant défiler les bâtiments gris et tristes de Berlin-Est.

Avec ses imposants murs de béton entourés de clôtures électriques, la prison était encore plus sinistre. « Ils ne lésinent pas sur la sécurité », remarqua Béryl tandis qu'ils franchissaient une série de postes de contrôle et de détecteurs de métal. Oncle Hugh était visiblement attendu, mais en tant qu'ancien ennemi de l'époque de la Guerre froide, il reçut un accueil glacial. Seul le commandant leur manifesta un peu de courtoisie. Il leur fit servir du thé et leur offrit à chacun un cigare qu'Hugh fut le seul à accepter.

— Jusqu'à une époque récente, Leitner a refusé de coopérer, déclara le commandant. Au début, il a formellement démenti nos accusations. Mais les preuves dont nous disposons sont irréfutables. Leitner était responsable des opérations à Paris.

— Vous a-t-il livré des noms ? demanda Richard.

Le commandant le regarda à travers les volutes de fumée de son cigare.

— Vous avez fait partie de la CIA, n'est-ce pas, monsieur Wolf ?

Richard acquiesça d'un rapide signe de tête.

— C'était il y a des années. J'ai démissionné, depuis.

— Mais vous savez ce que c'est que d'être poursuivi par son passé ?

— Oui, je le sais.

Le commandant se leva et alla à la fenêtre pour regarder quelques instants la clôture de barbelés qui délimitait son univers.

— Berlin grouille de gens qui fuient leur passé. Par intérêt ou par idéal, ils ont suivi un maître. Maintenant que ce maître est mort, ils nient avoir été à son service.

— Leitner est en prison. Il n'a rien à perdre.

— Mais les individus qui ont travaillé pour lui – ceux qui se sont exposés – risquent gros. Aujourd'hui, les dossiers est-allemands

sont publics. Chaque jour, des citoyens curieux les consultent et découvrent qu'un ami, un mari ou un amant était à la solde de l'ennemi.

Le commandant tourna ses yeux bleu pâle vers Richard.

— Voilà pourquoi Leitner refuse de donner des noms : pour protéger ses agents.

— N'avez-vous pas insinué qu'il se montrait plus coopératif, ces derniers temps ?

— Depuis quelques semaines, en effet. D'après les médecins, il souffre d'insuffisance cardiaque. Son cœur va lâcher un jour ou l'autre.

Il haussa les épaules.

— Leitner sent venir sa fin. Et en échange de quelques commodités, il accepte parfois de parler.

— Dans ce cas, il répondra peut-être à nos questions.

— S'il est dans de bonnes dispositions. Ce que je vous propose d'aller vérifier immédiatement.

Ils le suivirent dans d'interminables couloirs équipés de dispositifs de sécurité sophistiqués et surveillés par des gardiens au visage austère, avant d'atteindre la cour de la forteresse, un endroit sans la moindre fenêtre et si hermétique que même l'air du dehors ne semblait pas pouvoir y pénétrer. « Le seul moyen de s'échapper d'ici, pensa Béryl, c'est de mourir. »

Le commandant s'arrêta devant la cellule numéro 5. Deux gardiens, munis chacun de leur propre clé, déverrouillèrent deux serrures séparées et ouvrirent la porte.

A l'intérieur de la cellule, un vieil homme était assis sur une chaise de bois. Des tubes de plastique sortaient de ses narines et son corps décharné flottait dans la chemise et le pantalon marron de son uniforme pénitentiaire. La lumière blafarde des néons lui donnait un teint jaunâtre. A côté de la chaise était posée une bonbonne d'oxygène ; à l'exception du sifflement du gaz dans les sondes nasales de Leitner, la pièce était parfaitement silencieuse.

— « Guten Tag, Heinrich », dit le commandant.

Leitner répondit à ce salut par un faible battement de paupières.

— Je vous présente Hugh Tavistock. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

L'homme ferma de nouveau ses yeux d'un bleu intense.

— M16, murmura-t-il d'une voix à peine audible.
— C'est exact, dit Hugh. Mais je suis à la retraite, maintenant.
— Moi aussi, répondit Leitner sans la moindre pointe d'humour.

Puis il tourna son regard vers Richard et Béryl.

— Ma nièce, dit Hugh. Et un ancien associé, Richard Wolf.

— CIA ? demanda Leitner.

Richard acquiesça.

— Mais également à la retraite.

Leitner réussit à sourire faiblement.

— Nous ne profitons pas de notre retraite de la même façon.

Il regarda de nouveau Hugh.

— Comme c'est aimable à vous de venir saluer un vieil ennemi.

— Ce n'est pas exactement le but de ma visite, répondit Hugh.

A cet instant, Leitner fut secoué par une quinte de toux qui parut lui prendre ses dernières forces. Quand il s'adossa de nouveau à sa chaise, son teint avait viré au bleu.

— Que voulez-vous savoir ?

— L'identité de l'un de vos agents doubles à Paris. Son nom de code était Delphi.

Leitner ne répondit pas.

— Ce nom vous est sûrement familier, Herr Leitner. Au fil des années, Delphi vous a transmis des documents inestimables. Il était votre taupe à l'O. T. A. N. Vous ne vous souvenez pas de lui ?

— C'était il y a vingt ans, murmura Leitner. L'ordre du monde a changé.

— Nous voulons son nom. C'est tout.

— Pour enfermer Delphi dans une cage comme celle-ci ? Sans soleil et sans le moindre souffle d'air ?

— Pour arrêter le massacre, dit Richard.

— Quel massacre ? demanda Leitner en fronçant les sourcils.

— Une série de meurtres perpétrés ces derniers jours. Un agent français a été assassiné à Paris. Un homme exécuté en Grèce. Tous ces crimes ont un rapport avec Delphi.

— Cela m'étonnerait, dit Leitner.

— Pourquoi ?

— Delphi a été mis en sommeil.

Hugh plissa le front.

— Voulez-vous dire qu'il est mort ?

— C'est impossible, objecta Richard. Si Delphi était mort, ces crimes n'auraient pas eu lieu.

— Peut-être, répondit Leitner, qu'ils n'ont rien à voir avec Delphi.

— Ou peut-être que vous mentez, poursuivit Richard.

Leitner sourit.

— C'est une possibilité, évidemment.

Soudain, il se remit à tousser en gargouillant, et ne recouvra l'usage de la parole qu'entre deux bouffées d'oxygène,

— Delphi était une recrue rémunérée, expliqua-t-il. Et non un véritable adepte. Et nous préférons les adeptes, voyez-vous. Ils nous coûtaient moins cher.

— Il travaillait pour de l'argent ? demanda Richard.

— Il nous a coûté une fortune.

— Quand sa collaboration a-t-elle cessé ?

— Quand elle est devenue trop risquée pour toutes les personnes impliquées. A ce moment-là, Delphi a mis un terme à ses activités et a couvert ses traces afin d'empêcher vos services de contre-espionnage de l'identifier.

— Est-ce la raison pour laquelle mes parents ont été assassinés ? demanda Béryl. Pour protéger Delphi ?

— Vos parents ? demanda Leitner en fronçant les sourcils.

— Bernard et Madeline Tavistock. Ils ont été abattus dans un appartement de Pigalle.

— C'était un crime passionnel, suivi d'un suicide. J'ai lu le rapport.

— N'ont-ils pas plutôt été exécutés par Delphi ?

Leitner regarda Hugh.

— Je n'ai jamais donné un ordre pareil. Cela, au moins, c'est la vérité.

— Ce qui veut dire que certains détails que vous avez mentionnés sont faux ? demanda Richard.

Leitner inhala une profonde bouffée d'oxygène et expira péniblement.

— La vérité, les mensonges, murmura-t-il. Quelle importance, aujourd'hui ?

Il se laissa tomber contre le dossier de sa chaise et se tourna vers le commandant.

— Je veux me reposer. Emmenez ces personnes.

— Herr Leitner, demanda Richard, permettez-moi de vous poser la question une dernière fois : Delphi est-il vraiment mort ?

Leitner soutint son regard avec une telle expression de franchise que son honnêteté pouvait difficilement être mise en doute. Sa réponse n'en fut pas moins déconcertante.

— Il est en sommeil, dit-il.

— Donc, il n'est pas mort.

— Si, en ce qui vous concerne, répondit Leitner avec un sourire.

11.

— Un espion en sommeil. Voilà ce qu'est Delphi, déclara Richard.

Ils n'avaient pas osé aborder le sujet dans la limousine, ignorant pour qui le chauffeur travaillait vraiment. Mais maintenant qu'ils étaient installés dans un restaurant bruyant où une armada de serveurs s'affairait autour des tables, Richard pouvait enfin exposer sa théorie.

— Je suis sûr que c'est ce que Leitner a voulu dire.

— En sommeil ? demanda Béryl.

— Un agent recruté longtemps à l'avance, expliqua son oncle. Un adulte jeune qui reste inactif pendant des années. Il mène une vie normale tout en essayant d'accéder à de hautes fonctions. Puis, au signal donné, il passe à l'action.

— Si je comprends bien, conclut Béryl, Delphi n'est pas mort, mais il n'est pas en activité.

— Exactement.

— Et pour que cet agent soit utile, il faut qu'il occupe une position influente, ajouta Béryl pensivement.

— Ce qui correspond exactement au profil de Stephen Sutherland déclara Richard. En tant qu'ambassadeur américain, il avait accès à tous les dossiers concernant la sécurité.

— Cette définition s'applique aussi à Philippe Saint-Pierre, observa Hugh. Ministre des Finances. Sur les rangs pour le poste de Premier ministre...

— Et extrêmement vulnérable au chantage, ajouta Béryl en pensant à sa liaison avec Nina, et à Anthony, son fils naturel.

— Je vais dire à Daumier de vérifier de nouveau les antécédents de Saint-Pierre, déclara Hugh.

— Dans la foulée, dit Richard, demandez-lui aussi de réexaminer le dossier de Nina.

— Nina ?

— Epouse d'un ambassadeur. Maîtresse d'un ministre. Voilà une position influente s'il en est. Elle a dû entendre toutes sortes de

secrets d'alcôve.

Hugh secoua la tête.

— Compte tenu de son quotient intellectuel, Nina Sutherland est la dernière personne que je soupçonnerais de travailler pour les services secrets.

— Ce qui, précisément, fait d'elle une candidate idéale !

Hugh chercha le serveur des yeux.

— Nous devons rentrer à Paris tout de suite, dit-il en sortant une poignée de marks de sa poche. J'ai peur pour Jordan.

— Si c'est Nina, tu la crois capable de s'en prendre à Jordan ? demanda Béryl.

— Pendant toutes ces années, j'ai sous-estimé Nina Sutherland, dit Hugh. Je ne vais pas commettre encore une fois la même erreur.

Daumier les attendait à l'aéroport d'Orly.

— J'ai réexaminé les dossiers de Philippe et de Nina, expliquait-il pendant qu'ils roulaient vers Paris. Saint-Pierre est au-dessus de tout soupçon. Son parcours est sans faute. Si c'est lui le coupable, nous n'avons aucune preuve.

— Et Nina ?

Daumier poussa un profond soupir.

— Notre chère Nina nous pose problème. Sa fiche de renseignements fait l'impasse sur un épisode de sa vie. A dix-huit ans, elle a fait ses débuts dans un théâtre de Londres. Un petit rôle insignifiant, mais qui a lancé sa carrière d'actrice. A cette époque, elle avait une liaison avec un autre comédien de la troupe, un Allemand du nom de Berte Klausner, qui prétendait être un transfuge. Mais trois ans plus tard, il a quitté l'Angleterre et personne n'a plus jamais entendu parler de lui.

— Un recruteur ? demanda Richard.

— Probablement.

— Comment les enquêteurs ont-ils pu omettre un détail de cette importance ? demanda Béryl.

Daumier haussa les épaules.

— Le rapport ne fait état que de la date du mariage de Nina avec Sutherland. A l'époque, elle avait abandonné le théâtre pour se consacrer à son rôle d'épouse de diplomate. Elle n'occupait aucune fonction officielle. En règle générale, les enquêtes sur les épouses –

plus particulièrement si elles sont américaines – ne sont pas très poussées. Aussi Nina est-elle passée au travers du filet.

— Autrement dit, vous avez de bonnes raisons de croire qu'elle a été recrutée par l'ennemi, dit Béryl. Et bien qu'elle ait pu avoir accès aux secrets de l'O. T. A. N. par l'intermédiaire de son mari, vous ne pouvez pas prouver qu'elle est Delphi. Ni qu'elle est une criminelle.

— C'est vrai, admit Daumier.

— Et inutile d'espérer la faire avouer, ajouta Richard. Nina a été comédienne. Elle a l'art et la manière de se tirer de n'importe quelle situation.

— Voilà pourquoi je suggère de lui tendre un piège pour la forcer à agir, déclara Daumier.

— Qui servira d'appât ? demanda Richard.

— Jordan.

— C'est hors de question ! s'écria Béryl.

— Il nous a déjà donné son accord. Il sera libéré cet après-midi. Nous le conduirons dans un hôtel où il essaiera d'attirer l'attention sur lui.

Hugh éclata de rire.

— Cela ne devrait pas lui demander trop d'efforts.

— Mes hommes seront postés dans des endroits stratégiques de l'hôtel. En cas d'agression, nous serons prêts à intervenir.

— Les choses peuvent tourner mal, objecta Béryl. Jordan court des risques...

— Pas plus qu'en prison, interrompit Daumier. Et cette stratégie nous fournira peut-être des réponses.

— Et un cadavre en prime.

— Avez-vous une meilleure solution à proposer ?

Le regard de Béryl se posa sur Richard, puis sur son oncle. Tous deux gardaient le silence. « Je ne peux pas croire qu'ils approuvent ce plan », se dit-elle.

Elle se tourna vers Daumier.

— Quel sera mon rôle ?

— Tu compliquerais les choses, Béryl, répondit Hugh. Il est préférable que tu restes en dehors de tout cela.

— La maison des Vane offre d'excellentes conditions de sécurité, dit Daumier. Et Reggie et Helena sont d'accord pour vous

héberger.

— Mais vous ne m'avez pas demandé mon avis ! s'exclama Béryl.

— Béryl !

La voix de Richard était douce, mais déterminée.

— Jordan sera protégé sur tous les fronts. Et les agents de Daumier seront prêts à contrer toute attaque. Cette fois, tout se passera bien.

— Pouvez-vous me le garantir, tous autant que vous êtes ?

Il y eut un silence.

— Nous ne pouvons rien vous garantir. Béryl, dit Daumier d'un ton calme. Mais nous devons tenter notre chance. C'est la seule manière de coincer Delphi.

Déçue, Béryl regarda quelques instants par la fenêtre, cherchant désespérément d'autres solutions. Mais elle dut se rendre à l'évidence : le plan de Daumier était le seul capable de faire avancer l'enquête.

— Je suis d'accord à une condition, finit-elle par dire.

— Laquelle ?

Elle regarda Richard.

— Je veux que tu restes aux côtés de mon frère. J'ai confiance en toi, Richard. Si tu veilles sur Jordan, je sais qu'il ne lui arrivera rien.

Richard acquiesça.

— Je ne le quitterai pas d'une semelle.

— Qui d'autre est au courant de ce projet ? demanda Hugh.

— Personne, à l'exception de quelques-uns de mes agents, répondit Daumier.

— Qu'avez-vous dit à Reggie et à Helena ? demanda Béryl.

— Que vous aviez besoin d'un lieu sûr. Ils ont tout de suite accepté au nom de votre vieille amitié.

Cette amitié réchauffa le cœur de Béryl dès son arrivée chez les Vane. A l'instant où les grilles se refermèrent derrière la limousine, elle se sentit chez elle. Tout dans cette maison semblait si sécurisant, si familier : le papier peint anglais, le service à thé sur la table du salon, les bouquets de fleurs qui embaumaient chaque pièce. De toute évidence, elle ne courait aucun danger ici...

Elle n'avait que quelques minutes pour dire au revoir à Richard. Pendant que Daumier et Hugh discutaient avec Reggie, ils échangèrent une dernière étreinte, un dernier baiser.

— Tu seras parfaitement en sécurité ici, murmura-t-il. Ne quitte pas la propriété. Sous aucun prétexte.

— C'est pour toi que je m'inquiète. Pour toi et pour Jordan.

— Il ne lui arrivera rien, répondit-il en lui relevant le menton pour déposer un baiser sur ses lèvres. Je t'en donne ma parole.

Tout en caressant son visage, il lui adressa un sourire confiant qui finit de la convaincre qu'elle pouvait s'en remettre à lui.

Puis il remonta dans la voiture.

Debout sur les marches du perron. Béryl regarda la limousine s'éloigner. « Quoi qu'il arrive, Richard, je suis à tes côtés », pensa-t-elle.

— Venez, Béryl, dit Reggie en la prenant par les épaules. Je suis sûr que tout ira très bien. Croyez-moi. j'ai un flair infailible pour ces choses-là.

Béryl leva les yeux vers Reggie et lui rendit son sourire. « J'ai de la chance d'avoir des amis comme vous », pensa-t-elle.

Et elle le suivit dans la maison.

A quatre pattes dans sa cellule, Jordan secouait une paire de dés dans sa main droite. Derrière lui, ses deux compagnons tapaient du pied en poussant des cris. Jordan lança les dés ; ils ricochèrent sur le sol avant de rebondir contre le mur. Deux cinq.

— Zut ! grogna Fofo.

Jordan leva un poing triomphant et se retourna. Alors seulement, il aperçut les visiteurs qui l'observaient à travers les barreaux.

— Oncle Hugh ! s'exclama-t-il en sautant sur ses pieds. Comme je suis content de te voir !

Hugh promena un regard incrédule sur la cellule. L'une des couchettes était recouverte d'une nappe à carreaux rouges sur laquelle étaient disposées des assiettes contenant des tranches de rosbif, du saumon fumé et des grappes de raisin. Une bouteille de vin était en train de refroidir dans un seau en plastique. Sur une chaise à côté du lit étaient empilés des livres à la reliure de cuir, surmontés d'un vase rempli de roses.

— Cet endroit est censé être une prison ? demanda Hugh.

— Disons que j'ai amélioré un peu l'ordinaire. Mais ça reste quand même une prison.

Joignant le geste à la parole, il tapa contre les barreaux.

— Comme tu peux le constater.

Puis il se tourna vers Daumier.

— Bon, nous y allons ?

— Si vous êtes toujours d'accord.

— Ai-je vraiment le choix ?

Le gardien déverrouilla la porte et Jordan sortit, ses affaires sous le bras. En se retournant pour faire un signe d'adieu à ses compagnons de cellule, il vit que Fofo et Leroi le regardaient tristement. Obéissant à une impulsion soudaine, il lança sa veste en lin à Fofo.

— Elle devrait t'aller, dit-il. Porte-la en souvenir de moi.

Puis il rejoignit son oncle et Daumier.

Ils le conduisirent au Ritz, où ils l'installèrent au même étage que la dernière fois mais dans une autre suite. « Après tout, si je dois être assassiné, autant que ce soit dans un endroit chic », pensa Jordan avec une ironie désabusée tandis qu'il enfilait un costume propre.

— Les fenêtres sont à l'épreuve des balles, déclara Daumier. Des microphones ont été placés dans l'entrée. Et deux de mes hommes seront postés en permanence à l'autre bout du couloir. Ah... et j'ai quelque chose pour vous.

Daumier fouilla dans sa mallette et en sortit un pistolet automatique. Il le tendit à Jordan, qui le prit en fronçant les sourcils.

— Si je comprends bien, vous envisagez le pire. Il faudra vraiment que je l'utilise ?

— Non, c'est une simple précaution. Vous savez vous servir d'une arme ?

— Je crois que je peux me débrouiller, dit Jordan en chargeant le pistolet d'un geste expert. Quelle est la suite des réjouissances ?

— Allez déjeuner au restaurant de l'hôtel, dit Richard. Prenez votre temps, faites-vous remarquer par le personnel et laissez un gros pourboire. Puis retournez dans votre chambre.

— Et ensuite ?

— Nous verrons bien qui viendra frapper à la porte.

— Et si personne ne vient ?

— Ils viendront, dit Daumier, sûr de lui. Je peux vous le garantir.

Le téléphone d'Amiel Foch sonna une demi-heure plus tard. C'était la femme de chambre de l'hôtel qui lui avait permis d'accéder à la suite des Tavistock la semaine précédente.

— L'Anglais est de retour, annonça-t-elle.

— Jordan Tavistock ? Mais il est en prison...

— Je viens de le croiser à l'hôtel. Chambre 315. J'ai l'impression qu'il est seul.

Foch arrondit les yeux de surprise. Peut-être que les relations de la famille Tavistock avaient joué. En tout cas, maintenant que Jordan était libre, il était vulnérable.

— Je dois m'introduire dans sa chambre, dit Foch. Ce soir.

— Je ne peux rien faire.

— Vous m'avez déjà rendu ce service. Je vous offre deux fois plus.

La femme de chambre poussa un grognement.

— Ce n'est pas assez. Je risque de perdre ma place.

— Procurez-moi le passe-partout et je saurai me montrer généreux.

La femme réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Déposez d'abord l'enveloppe. Ensuite, je vous donnerai la clé.

— Entendu, dit Foch avant de raccrocher.

Il appela aussitôt Anthony Sutherland.

— Jordan est sorti de prison, dit-il. Il est descendu au Ritz. Voulez-vous que je me charge de lui ?

— Cette fois, il n'est pas question de le rater. Je superviserai moi-même l'opération. Quand intervenons-nous ?

— A mon avis, il n'est pas prudent...

— Quand ?

Foch ravala sa colère. C'était une erreur d'autoriser Sutherland à être de la partie. Ce garçon n'était qu'un voyeur. Foch avait senti cela des années auparavant, dès leur première rencontre. Il lui avait suffi de regarder Anthony Sutherland pour deviner son irrésistible besoin de sensations fortes dans tous les domaines.

Aujourd'hui, le jeune homme voulait faire l'expérience du pouvoir suprême : la mise à mort d'un homme. C'était encore une erreur, une terrible erreur...

— N'oubliez pas qui paie vos gages, monsieur Foch, dit Sutherland. Et des gages exorbitants. C'est donc moi qui prends les décisions, et pas vous.

« Même si ces décisions sont stupides et dangereuses ? » faillit répliquer Foch.

— Nous agirons ce soir, finit-il par dire. Quand il dormira.

— Ce soir, répéta Sutherland. Très bien. Je serai au rendez-vous.

A 23 h 30, Jordan éteignit sa lampe de chevet avant d'empiler trois oreillers sous les draps qu'il fit bouffer de façon à imiter une forme humaine. Puis il prit position derrière la porte, à côté de Richard. Jusque-là, la soirée avait été mortellement ennuyeuse. Prisonnier de sa chambre d'hôtel, Jordan avait regardé la télévision pendant deux heures, feuilleté un numéro de *Paris-Match* et rempli cinq grilles de mots croisés. « Que dois-je faire pour attirer mon assassin ? se demanda-t-il. Faut-il que je lui envoie un carton d'invitation ? »

Il poussa un soupir et s'adossa au mur.

— Est-ce à cela que ressemblaient vos missions pour la CIA, Wolf ? murmura-t-il.

— Oui. Des heures d'attente. Beaucoup d'ennui, répondit Richard. Et de temps en temps, une peur bleue.

— Pourquoi avez-vous démissionné ? A cause de l'ennui ou de la peur ?

Richard marqua une pause.

— A cause du manque d'attaches.

— Je vois. Tout homme rêve du confort d'un foyer, répondit Jordan en souriant. Dites-moi, ma sœur fait-elle partie de vos projets ?

— Béryl est... une femme exceptionnelle.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— A vrai dire, je ne sais pas, admit Richard en redressant les épaules pour soulager la tension de ses muscles. Parfois, j'ai l'impression que nous n'allons pas du tout ensemble. Certes, je peux revêtir un smoking et parader parmi des invités, un verre de cognac à la main. Mais personne ne serait dupe. Surtout pas moi. Et encore moins Béryl.

— Vous croyez vraiment que c'est ce dont elle a besoin ? Un dandy en tenue de soirée ?

— Je ne sais pas de quoi elle a besoin. Ni ce qu'elle veut. Je pense qu'elle se croit amoureuse. Mais comment être sûr de ses sentiments dans une situation aussi rocambolesque ?

— Attendez que les choses se calment. Puis vous prendrez une décision. Vous êtes déjà amants, n'est-ce pas ?

Richard lui lança un regard surpris.

— En quoi la vie sexuelle de votre sœur vous regarde-t-elle ?

— En tant que son plus proche parent de sexe masculin, je suis responsable de son honneur, dit Jordan en souriant. Un jour, Wolf, je vous provoquerai en duel. Sous réserve que je survive à cette nuit.

Ils pouffèrent de rire, puis se remirent en position d'attente. A 1 heure du matin, ils entendirent une porte se refermer doucement dans le couloir. Jordan se raidit, prêt à faire front.

— Avez-vous entendu ? murmura-t-il.

Richard s'était déjà mis en position accroupie. Dans la pénombre. Jordan le sentait frémir d'excitation. Une clé tourna doucement dans la serrure. Jordan se figea, le cœur battant la chamade et les mains si moites que le revolver lui glissait presque des doigts.

La porte s'ouvrit et deux hommes pénétrèrent furtivement dans la pièce. Le premier se dirigea vers le lit. Richard ne lui laissa le temps de tirer qu'une seule balle avant de foncer sur lui. La force de l'impact projeta les deux hommes au sol.

Jordan planta son revolver dans les côtes du deuxième individu en lui hurlant de ne plus bouger. A sa grande surprise, au lieu d'obtempérer, il tourna les talons et s'enfuit. Jordan s'élança à sa poursuite et déboucha dans le couloir juste au moment où les deux hommes de Daumier plaquaient le fugitif au sol. Puis ils l'empoignèrent par sa veste et le relevèrent d'un geste brusque. En découvrant son visage, Jordan écarquilla les yeux de surprise.

— Anthony ?

— Je saigne ! brailla Anthony Sutherland. Ils m'ont cassé le nez !

— Continue à crier et ils te briseront tous les os, grommela Richard qui sortait de la chambre en poussant l'autre agresseur devant lui.

Il lui tira la tête en arrière de façon à montrer son visage à

Jordan.

— Regardez-le bien. Vous le reconnaissez ?

— Oui, c'est mon avocat, dit Jordan. M. Jarre.

Richard hocha la tête et plaqua l'homme contre un mur.

— Nous allons connaître son vrai nom.

— C'est extraordinaire, dit Reggie, à quel point vous ressemblez à votre mère.

Le maître d'hôtel avait débarrassé les tasses à café depuis longtemps, et Helena était montée à l'étage pour préparer la chambre de leur invitée. Seuls dans le bureau lambrissé d'acajou, Béryl et Reggie buvaient du cognac. Un feu crépitait dans la cheminée – non pas pour les réchauffer en cette nuit de juillet, mais pour son pouvoir apaisant, son rôle ancestral de chasseur de ténèbres et de démons. Son ballon de cognac au creux

des mains. Béryl regardait le reflet des flammes dans le liquide ambré.

— J'avais huit ans quand elle est morte. Par conséquent, je n'ai retenu d'elle que des détails auxquels un enfant attache de l'importance, comme son sourire et la douceur de ses mains. Il paraît qu'elle était très séduisante.

— C'est vrai, admit Reggie doucement. C'était la femme la plus belle, la plus extraordinaire que j'ai jamais connue...

Béryl leva les yeux. En le regardant fixer le feu comme s'il voyait les fantômes du passé danser dans les flammes, elle lui adressa un sourire affectueux.

— Ma mère vous considérait comme son plus vieil ami. Et le plus cher aussi.

— Vraiment ? dit Reggie en souriant. Vous a-t-elle parlé des jeux que nous partagions quand nous étions enfants ? En Cornouailles...

Il cligna des yeux et elle crut voir perler des larmes au bord de ses cils.

— J'ai été le premier, vous savez, murmura-t-il. Avant Bernard. Avant...

Il poussa un soupir et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Mais tout cela remonte à loin.

— Vous pensez toujours à elle ?

— Difficile de faire autrement, répondit-il en vidant son verre de cognac.

D'une main maladroite, il s'en servit un autre – le troisième.

— Chaque fois que je vous regarde, j'ai l'impression que Madeline est revenue parmi nous. Et je mesure alors à quel point elle me manque.

Soudain, il tourna les yeux vers la porte et se raidit. Appuyée contre le chambranle, Helena secouait la tête.

— Tu as assez bu pour ce soir, Reggie.

— C'est seulement mon troisième verre.

— Et combien y en aura-t-il après ?

— Pas beaucoup, si je t'écoute.

Helena entra dans la pièce et le prit par le bras.

— Viens, chéri. Tu empêches Béryl d'aller se coucher.

— Mais il n'est que 1 heure.

— Béryl est fatiguée. Tu pourrais avoir davantage d'égards envers notre invitée.

Reggie regarda la jeune femme.

— Bon, peut-être que tu as raison.

Il se leva et s'approcha de Béryl d'un pas mal assuré. Au moment où il se penchait pour l'embrasser, elle lui tendit la joue. Mais au contact de ses lèvres humides et imprégnées de cognac, elle dut se faire violence pour ne pas s'écarter brusquement de lui.

— Bonne nuit, ma chère, murmura-t-il. Vous êtes en sécurité chez nous.

En regardant le vieil homme sortir du bureau d'un pas traînant, Béryl éprouva un sentiment de pitié.

— Il ne supporte plus l'alcool, soupira Helena. Les années passent, mais il refuse d'admettre qu'il vieillit.

Puis elle se tourna vers Béryl et lui adressa un sourire gêné.

— J'espère qu'il ne vous a pas trop ennuyée.

— Pas du tout. Nous avons parlé de ma mère. Il trouve que je lui ressemble.

Helena hocha la tête.

— C'est vrai que la ressemblance est frappante, dit-elle en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil. Certes, je l'ai moins bien connue que Reggie, mais je me souviens très bien de notre première rencontre. C'était à notre mariage. Madeline et Bernard y assistaient, et les regards langoureux qu'ils échangeaient en disaient long sur leur bonheur. Quel beau couple...

Helena ramassa le verre de Reggie et mit de l'ordre sur la table.

— Quand je les ai revus, c'était à Paris, longtemps après. Madeline n'avait pas pris une ride. Elle paraissait toujours aussi jeune, alors que nous avions tous subi les outrages du temps.

Il y eut un long silence.

— Avait-elle un amant ? demanda enfin Béryl.

Elle prononça ces mots d'une voix si douce qu'ils furent presque avalés par la pénombre du bureau.

Helena tardant à répondre, Béryl crut qu'elle n'avait pas entendu la question.

— Cela n'aurait rien d'étonnant, n'est-ce pas ? répondit enfin Helena. Madeline avait un pouvoir magique. Ce petit quelque chose en plus qui nous manque à tous. C'est une question de chance, voyez-vous. On a beau faire des efforts, se cultiver, cette aura-là ne s'acquiert pas. On la reçoit en héritage, tout simplement.

Helena se leva brusquement et se dirigea vers la porte. Mais avant de quitter la pièce, elle se ressaisit et se tourna pour sourire à Béryl.

— A demain, Béryl. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Helena.

Les sourcils froncés. Béryl garda un long moment les yeux fixés sur l'encadrement de la porte tout en écoutant Helena monter l'escalier. Puis elle alla se placer devant l'âtre et regarda mourir les braises. Elle pensait à sa mère et se demandait si Madeline était déjà venue ici, dans cette maison, dans ce bureau. Oui, bien sûr. Reggie était un ami d'enfance. Les deux couples avaient dû se rendre visite en France, comme ils l'avaient fait en Angleterre, quelques années auparavant...

Avant que Reggie acceptât un poste à Paris, sur les conseils d'Helena.

Une question lui vint soudain à l'esprit : pour quelle raison les Vane avaient-ils quitté brusquement l'Angleterre ? Helena avait grandi dans le Buckinghamshire ; la maison de sa famille n'était qu'à quatre

kilomètres de Chetwynd. Cela avait dû être très douloureux pour elle de quitter un univers familial pour s'installer dans un pays dont elle ne parlait même pas la langue. Un tel changement de vie ne se faisait pas de gaieté de cœur.

A moins de fuir quelque chose.

Béryl leva les yeux vers le manteau de la cheminée. Son regard tomba sur une statuette grotesque représentant un petit bonhomme replet épaulant un fusil. Elle portait l'inscription : « Reggie Vane, capable de tirer sur son propre pied. Tremont Gun Club. » Derrière la figurine étaient alignés divers souvenirs de Reggie : une médaille de football, la photo d'une équipe de cricket, une grenouille naturalisée. A en juger par les objets exposés ici, cette pièce était le repaire privé de Reggie, sa bulle, sa tour d'ivoire qui abritait probablement ses secrets.

Béryl passa les photos en revue et n'en trouva aucune d'Helena. Ni sur le bureau, ni sur les étagères, détail qui lui parut étrange au regard de tous les clichés de Madeline exposés dans la bibliothèque de son père. Elle se dirigea vers le bureau et entreprit d'en ouvrir les tiroirs. Le premier contenait des crayons et des trombones. Dans le second, elle découvrit une pochette de papier à lettres et un carnet d'adresses. Elle le referma et se mit à faire les cent pas dans la pièce. « C'est là qu'il garde ses trésors les plus intimes. Les souvenirs qu'il cache, même à sa femme... »

Son regard s'arrêta sur le repose-pieds de cuir. Il semblait assorti au fauteuil, mais il en avait été séparé. Placé à côté de la chaise, il ne servait à rien... sauf, peut-être, à monter dessus.

Elle leva alors les yeux vers la bibliothèque d'acajou qui occupait tout un pan de mur. Ses étagères étaient remplies de livres anciens protégés par une vitrine. Haut d'au moins deux mètres, le meuble était surmonté de deux coupes de porcelaine.

Béryl rapprocha le repose-pieds de la bibliothèque, grimpa dessus et saisit la première coupe. Elle était vide et couverte de poussière. La seconde aussi. Mais en la remettant à sa place, elle rencontra une résistance. Elle tendit le bras aussi loin que possible et ses doigts trouvèrent un objet plat de cuir. Elle le saisit par le bord et le tira vers elle.

C'était un album de photos.

Elle le prit sous le bras et s'assit devant la cheminée. Derrière la page de couverture, elle découvrit la première photo. C'était celle d'une fillette d'une douzaine d'années aux cheveux très noirs. Assise sur une balançoire, sa jupe gonflée par le vent, elle souriait, ses

jambes nues pendant dans le vide. Sur la page suivante était collée une autre photo de la même fille, quelques années plus tard, déguisée en vahiné. Tous les autres clichés de l'album représentaient la fille brune : à la pêche au bord d'une rivière, faisant un signe de la main derrière la vitre d'une voiture, assise sur une branche d'arbre. La dernière image était une photo de mariage. Elle avait été déchirée en deux, de telle sorte que le mari avait disparu du cliché.

Pendant un long moment, Béryl contempla cette jeune mariée qu'elle connaissait bien et qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Elle promena les doigts sur les contours de sa bouche, puis sur ses boucles noires. Elle imagina l'enter que cela devait être pour un homme d'être aussi amoureux d'une femme et de se la faire voler par un rival. De fuir ses souvenirs en partant pour une ville étrangère et de la retrouver dans cette même ville. Et de découvrir, quinze ans après, que les sentiments sont toujours aussi forts et que rien ne mettra fin au supplice... à part la mort de la personne tant désirée.

Béryl referma l'album et se précipita vers le téléphone. Ne sachant pas où joindre Richard, elle composa le numéro de Daumier et tomba sur son répondeur.

— Claude, c'est Béryl, dit-elle après le bip. Il faut que je vous parle de toute urgence. Je crois que j'ai trouvé de nouveaux indices. S'il vous plaît, venez me chercher dès que...

Elle s'interrompit, les doigts crispés sur le combiné. Qu'est-ce que c'était que ce clic sur la ligne ?

Elle tendit l'oreille, mais n'entendit que les battements de son cœur. La maison était totalement silencieuse. Un autre poste, pensa-t-elle en raccrochant. Quelqu'un l'avait écoutée sur un autre poste. Elle se leva en toute hâte. « Je ne peux pas rester ici une minute de plus. »

L'album sous le bras, elle sortit du bureau et traversa le hall. Après avoir désactivé le système de sécurité, elle franchit la porte d'entrée.

Dehors, la nuit était fraîche et les étoiles scintillaient faiblement dans le ciel clair voilé par le halo des lumières de la ville. A l'autre bout de la cour, la grille de fer était fermée. Verrouillée, sans doute. En tant que directeur de banque, Reggie était une cible de prédilection pour les terroristes ; il avait donc équipé sa maison de systèmes de sécurité sophistiqués. « Il faut que je sorte d'ici sans qu'ils s'en aperçoivent », se dit-elle.

Le long du mur d'enceinte, elle trouva un autre portail, fermé à clé lui aussi. « La seule solution est d'escalader la clôture », se dit-elle. En passant rapidement les arbres en revue, elle remarqua un pommier

dont une branche pendait au-dessus du mur. L'album de photos sous le bras, elle grimpa sur la branche la plus basse. De là, ce fut un jeu d'enfant d'atteindre les branches supérieures, mais chacun de ses mouvements agitait l'arbre, provoquant la chute bruyante de pommes sur le sol. Une fois sur le mur, elle jeta l'album de l'autre côté et sauta sur le trottoir avant de s'enfuir le long de la route.

Soudain, la lumière aveuglante d'une torche arrêta sa course.

— Ainsi, ce n'est pas un cambrioleur, dit une voix. Où diable allez-vous. Béryl ?

Clignant des yeux. Béryl distingua la silhouette d'Helena dans l'obscurité.

— Je... je voulais aller faire un tour. Mais la grille était fermée.

— Nous vous l'aurions ouverte.

— Je ne voulais pas vous réveiller, dit-elle en détournant les yeux de la torche. Pourriez-vous diriger votre lampe ailleurs, s'il vous plaît ? Elle m'éblouit.

Au moment où Helena orienta la torche vers le sol, son faisceau tomba sur l'album que Béryl serrait contre sa poitrine en espérant qu'Helena ne le remarquerait pas. Peine perdue. Helena le reconnut immédiatement.

— Où était-il ? demanda-t-elle doucement. Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans le bureau, répondit Béryl.

Il était inutile de mentir, maintenant. La preuve était là, contre son cœur.

— Il l'a conservé pendant toutes ces années, murmura Helena. Pourtant, il m'avait juré...

— Quoi, Helena ? Que vous avait-il juré ?

Il y eut un silence.

— Il m'avait juré qu'il ne l'aimait plus, murmura Helena avant d'éclater d'un rire amer. J'ai perdu face à un fantôme. Le combat était déjà désespéré quand elle était vivante. Mais maintenant qu'elle est morte, je ne peux même plus lutter. Les morts ne vieillissent pas. Ils restent jeunes, beaux. Et parfaits.

Béryl fit un pas en avant, les bras tendus en signe de compassion.

— Il ne s'est rien passé entre eux, Helena. J'en suis sûre.

— Moi, je n'étais pas assez parfaite.

— Mais c'est vous qu'il a épousée. Il devait forcément vous aimer...

Helena recula d'un pas pour s'écarter de Béryl.

— Ce n'était pas de l'amour, mais du dépit. Un sursaut d'orgueil typiquement masculin. Nous nous sommes mariés un mois après elle. J'étais le lot de consolation. Je lui apportais des relations. Et ma fortune. Il a accepté tout cela, mais il n'a jamais voulu de mon amour.

Béryl tendit une nouvelle fois les bras, mais Helena la repoussa de nouveau.

— Il est temps de tirer un trait sur le passé, Helena murmura Béryl. Et de le quitter pour vivre votre vie. Pendant que vous êtes encore jeune...

— Mais il est toute ma vie.

— Enfin, pendant toutes ces années, vous avez bien dû vous douter que c'était Reggie qui...

— Non, ce n'est pas Reggie.

— Helena, enfin, réfléchissez !

— Non, ce n'est pas Reggie.

— Il était obsédé par elle, incapable de l'oublier. Et elle en avait épousé un autre...

— C'est moi.

Ces mots, prononcés d'un ton glacial, figèrent le sang de Béryl. Elle regarda la silhouette devant elle et sa première réaction fut de prendre la fuite. Elle allait courir le long de la route, frapper à la porte la plus proche... Elle s'apprêtait à prendre ses jambes à son cou quand elle entendit le déclic d'une arme.

— Vous lui ressemblez tellement, murmura Helena. La première fois que je vous ai vue, il y a des années, à Chetwynd, c'était comme si elle était revenue. Et maintenant, je dois la tuer de nouveau.

— Mais je ne suis pas Madeline...

— Cela ne fait aucune différence. Vous en savez trop, de toute façon.

Helena leva le bras et, dans l'obscurité, Béryl distingua l'éclat métallique d'un revolver dans sa main.

— Avancez jusqu'au garage, Béryl, ordonna-t-elle. Nous partons en promenade.

12.

— Amiel Foch, annonça Daumier en feuilletant les pages d'un dossier. Age : quarante-six ans. Ex-agent de la DGSE. Présumé mort il y a trois ans, après un accident d'hélicoptère au large de Chypre...

— Il aurait mis en scène sa propre mort ? demanda Richard.

Daumier hocha la tête.

— Quitter les services secrets pour devenir mercenaire n'est pas chose facile. Tous les anciens espions sont surveillés de près.

— Sauf s'ils sont déclarés morts...

— Exactement.

Poursuivant sa lecture, Daumier s'arrêta au milieu de la page suivante.

— Voilà le lien que nous cherchions. En 1972, Foch était notre agent de liaison à l'ambassade américaine. A l'époque, un correspondant anonyme menaçait la famille Sutherland par téléphone. Amiel Foch assura la protection des Sutherland pendant plusieurs années avant d'être affecté à d'autres missions, jusqu'à sa... mort.

— A partir de là, il a loué ses services à des clients privés. Toutes sortes de services, dit Hugh.

Daumier referma le dossier et demanda à sa secrétaire de faire entrer M^{me} Sutherland.

Quand Nina parut dans l'encadrement de la porte, Richard put constater qu'elle n'avait rien perdu de son arrogance. Elle pénétra dans la pièce, le front haut, et après avoir jeté un regard méprisant à la ronde, elle s'installa avec élégance dans un fauteuil.

— Il est un peu tard pour demander à l'artiste de venir faire un numéro, vous ne croyez pas ? demanda-t-elle.

« Un numéro, c'est exactement ce qu'elle nous prépare », pensa Richard. A moins de la déstabiliser. Il prit une chaise et s'assit en face d'elle.

— Vous savez qu'Anthony est en garde à vue ?

Une étincelle de panique s'alluma dans ses yeux, mais elle se ressaisit aussitôt.

— C'est une erreur, bien sûr. Anthony n'a jamais rien fait de mal.

— A part préméditer un crime et engager un tueur à gages pour l'exécuter, objecta Richard en fronçant les sourcils. Nous avons des preuves irréfutables et de nombreux témoins. A mon avis, les charges sont assez sérieuses pour lui valoir un long séjour sous les verrous.

— Mais ce n'est qu'un enfant !

— Il est majeur et entièrement responsable de ses actes.

Richard lança un coup d'œil à Daumier.

— Claude et moi sommes consternés pour lui. Etre jeté en prison si jeune, quel gâchis ! Quel âge aura-t-il quand il sera libéré, Claude ? Cinquante ans, à votre avis ?

— Je dirais plutôt soixante, répondit Daumier.

— Soixante ans !

Richard secoua la tête et soupira.

— Sa vie sera finie. Il vieillira seul, sans épouse ni enfants.

Il regarda Nina droit dans les yeux.

— Ni petits-enfants, ajouta-t-il d'un ton compatissant.

Le visage de Nina avait blêmi.

— Qu'attendez-vous de moi ? murmura-t-elle.

— Que vous coopériez.

— En échange de quoi ?

— Nous saurons nous montrer indulgents avec Anthony, dit Daumier. Après tout, ce n'est qu'un enfant.

Nina avala sa salive et détourna les yeux.

— Ce n'est pas sa faute. Il ne mérite pas d'être...

— Il est responsable de la mort de deux policiers français. Et des tentatives d'homicide contre Marie Saint-Pierre et Jordan.

— Mais il n'a rien fait !

— Il a engagé Amiel Foch pour effectuer le sale boulot à sa place. Votre Fils est un monstre, Nina.

— Il essayait seulement de me protéger !

— Contre quoi ?

— Contre mon passé, murmura-t-elle en baissant la tête. La

roue a beau tourner, le passé vous colle à la peau...

« Et il nous poursuit toute la vie », pensa Richard en se rappelant les paroles d'Heinrich Leitner.

— Delphi, c'était vous, n'est-ce pas ? demanda Richard.

Comme Nina ne répondait pas, Richard se pencha vers elle et baissa la voix :

— Sans doute n'était-ce qu'un jeu au départ, suggéra-t-il. Cela vous excitait de vous prendre pour Mata-Hari. A moins que votre mobile n'ait été l'intérêt financier ? Toujours est-il que vous avez transmis un secret ou deux à l'ennemi. Puis des dossiers ultra-confidentiels.

— Cela n'a pas duré longtemps.

— Mais il était déjà trop tard. Les services secrets de l'O. T. A. N. avaient la puce à l'oreille. Et les mailles du filet se resserraient. Alors, vous avez imaginé un stratagème pour faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre. Vous avez attiré Bernard et Madeline dans votre petit nid d'amour de la rue Myrha et vous les avez tués.

— Non.

— Puis vous avez placé les documents près du corps de Bernard.

— C'est faux !

Richard saisit Nina par les épaules et la força à le regarder.

— Ensuite, vous avez continué à mener joyeuse vie, comme si de rien n'était, c'est cela ?

Nina éclata en sanglots.

— Je ne les ai pas tués !

— Vraiment ?

— Je vous le jure ! Ils étaient déjà morts !

Richard la relâcha et Nina se laissa tomber contre le dossier de son fauteuil, le corps secoué de spasmes.

— Qui les a tués, alors ? demanda Richard. Amiel Foch ?

— Non, je ne lui ai jamais donné un ordre pareil.

— Philippe ?

Elle lui lança un regard furibond.

— Non ! C'est lui qui les a trouvés. Il était dans tous ses états quand il m'a téléphoné. Il avait peur d'être accusé du crime. J'ai

aussitôt contacté Foch pour lui demander de conclure un arrangement avec Rideau, le propriétaire. Il lui a proposé de l'argent pour qu'il modifie son témoignage.

— Et les documents ? Qui les a placés là ?

— C'est Foch. A ce moment-là, la police était déjà venue sur les lieux. Foch a glissé la serviette dans le grenier.

Jordan l'interrompt.

— Elle vient juste d'admettre qu'elle était Delphi. Et maintenant, nous sommes censés avaler que c'est quelqu'un d'autre qui a commis les crimes ?

— C'est la vérité ! insista Nina.

— Mais bien sûr ! grogna Jordan. Et l'assassin a justement choisi le nid d'amour dans lequel vous rencontriez Philippe toutes les semaines ?

Nina secoua la tête, l'air perplexe.

— J'ignore pourquoi les crimes ont eu lieu dans notre appartement.

— Parce que c'est forcément vous ou Philippe, dit Jordan.

— Nous n'aurions jamais...

— Qui d'autre connaissait l'existence de cet appartement ? demanda Richard.

— Personne.

— Marie Saint-Pierre ?

— Non.

Elle marqua une pause, puis murmura :

— Oui, peut-être.

— Ainsi, la femme de Philippe était au courant.

Nina acquiesça pitoyablement.

— Mais elle était la seule.

— Attendez, interrompit brusquement Jordan. Une autre personne savait aussi.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Qui ? demanda Richard.

— Reggie m'a dit qu'Helena avait plusieurs fois fait allusion à cette liaison. Marie l'en avait informée. Or, si Marie connaissait

l'existence de l'appartement de la rue Myrha...

— Helena aussi.

Richard et Jordan échangèrent un regard. La même pensée leur traversa l'esprit :

« Béryl ! »

Ils se levèrent d'un bond.

— Trouvez-nous des renforts ! cria Richard à Daumier. Et demandez-leur de nous rejoindre là-bas !

— Chez les Vane ?

Mais Richard ne répondit pas. Il avait déjà franchi la porte.

— Montez dans la voiture, dit Helena.

Béryl marqua un temps d'arrêt, les doigts crispés sur la poignée de la portière.

— On va vous poser des questions, Helena.

— J'ai préparé les réponses. Je dormais, voyez-vous. J'ai dormi d'un trait toute la nuit, et quand je me suis réveillée, vous étiez partie. Vous avez quitté la propriété et on ne vous a pas revue.

— Mais Reggie va se rendre compte que...

— Reggie est ivre mort. Il dort trop profondément pour s'apercevoir que j'ai quitté le lit.

— Ils vous soupçonneront...

— C'est arrivé il y a vingt ans, Béryl, et ils ne m'ont jamais soupçonnée.

Elle leva le revolver.

— Installez-vous au volant. Sinon, je modifie mon scénario et je prétends avoir cru tirer sur un cambrioleur.

Béryl regarda le canon du revolver pointé sur sa poitrine. Elle n'avait pas le choix. Helena n'hésiterait pas à tirer. Elle monta dans la voiture.

Helena s'installa à côté d'elle et lui jeta les clés.

— Démarrez.

Béryl mit le contact et la Mercedes ronronna comme un chat bienheureux.

— Ma mère n'a jamais voulu vous faire de mal, murmura Béryl. Elle n'était pas amoureuse de Reggie.

— Mais lui était amoureux d'elle. Si vous aviez vu comment il la dévorait des yeux ! Il prononçait même son prénom dans son sommeil. J'étais là, étendue à côté de lui, et il pensait à elle. Je n'ai jamais vraiment su s'ils avaient...

Elle avala sa salive.

— Roulez.

— Où allons-nous ?

— Quittez la propriété ! Vite !

Béryl sortit la voiture du garage et s'engagea dans la cour pavée. Helena appuya sur le bouton d'une télécommande pour ouvrir le portail qui se referma automatiquement derrière la Mercedes. La rue, bordée d'arbres, était sombre et déserte. Pas d'autres voitures. Pas de témoins.

Les mains moites de Béryl glissaient sur le volant de cuir qu'elle agrippait de toutes ses forces pour ne pas trembler.

— Mon père ne vous a jamais fait de mal, murmura-t-elle. Pourquoi l'avoir tué ?

— Il fallait bien que quelqu'un endossât le crime. Un mort était un coupable idéal. Et le tuer dans le repaire secret de Nina était commode.

Elle rit.

— Nina et Philippe ont fait des pieds et des mains pour étouffer l'affaire !

— Et Delphi ?

Helena secoua la tête, surprise.

— Que vient faire Delphi là-dedans ?

« Ainsi, elle n'est pas au courant, pensa Béryl. Depuis le début, nous suivons une mauvaise piste. Mais Richard ne soupçonnera jamais ce qui s'est réellement passé. »

La route se mit à décrire des virages entre les rangées d'arbres. Elles entraient dans les profondeurs du bois de Boulogne. « Est-ce ici qu'on va retrouver mon cadavre ? se demanda-t-elle, consternée. Dans un bouquet d'arbres ? Au fond d'un étang ? »

Elle scruta la route éclairée par les phares. Un nouveau virage approchait.

« C'est peut-être ma seule chance. Je ne peux pas la laisser m'abattre sans tenter de me défendre. » Elle tourna le volant pour mettre les roues droites et appuya à fond sur l'accélérateur. Le moteur

s'emballa et les pneus crissèrent sur l'asphalte. La Mercedes fit une embardée qui projeta Béryl contre le dossier de son siège.

— Attention ! hurla Helena en s'emparant du volant.

Helena parvint à redresser la direction une fraction de seconde avant que le véhicule n'aille s'encaster dans un arbre. Soudain, elles valsèrent de tous les côtés, comme si elles avaient pris place à bord d'un manège détraqué. La Mercedes décrivit plusieurs tonneaux, les vitres volèrent en éclats et les deux passagères furent projetées contre le tableau de bord.

Puis la voiture s'immobilisa sur le toit.

Ce fut le bruit strident du klaxon qui sortit Béryl de sa torpeur. Et la douleur. Une douleur atroce dans sa jambe gauche. Elle essaya de bouger, mais sa poitrine était coincée contre le volant et sa tête nichée dans le petit espace entre le pare-brise et le dessus du tableau de bord. Les efforts qu'elle fit pour se dégager lui arrachèrent un hurlement, mais elle réussit à reculer de quelques centimètres. Elle se reposa un instant, le temps de reprendre son souffle. Puis, en serrant les dents, elle poussa de nouveau et réussit à se glisser dans un espace plus large. Le siège avant ? Tout semblait sens dessus dessous dans la pénombre. La chute l'avait désorientée.

Cependant, elle était encore assez consciente pour sentir l'odeur d'essence, de plus en plus forte au fil des secondes. « Je dois atteindre une vitre et sortir d'ici avant que la voiture explose. »

En tendant le bras pour explorer l'espace autour d'elle, elle rencontra une forme chaude et humide. Elle tourna la tête et se trouva face à face avec le cadavre d'Helena.

Elle poussa un hurlement de terreur et n'eut plus qu'une idée en tête : quitter la voiture pour échapper à ce regard vide. Tandis qu'elle se tortillait dans tous les sens, une nouvelle douleur, plus violente encore, traversa sa jambe et lui fit monter les larmes aux yeux. Soudain, ses doigts effleurèrent le châssis d'une vitre, des éclats de verre, puis... une branche ! « J'y suis presque ! »

A la force des bras, elle parvint à se glisser par l'ouverture. A l'instant où elle tomba sur le sol, la terre céda sous son poids et elle dévala un accotement herbeux pour atterrir dans un fossé, près d'un bouquet d'arbres.

Tout à coup, une lueur rouge embrasa le ciel. A travers ses yeux voilés de larmes, Béryl vit danser les premières langues de feu. Quelques secondes plus tard, elle entendit un fracas de verre brisé, puis une détonation. L'instant d'après, la voiture disparut sous un manteau de flammes.

« Pourquoi, Helena ? Pourquoi ? »

Puis, peu à peu, les flammes diminuèrent d'intensité et se fondirent dans la nuit de plus en plus noire. Etendue sur un tapis de feuilles mortes, Béryl ferma les yeux et se mit à trembler des pieds à la tête.

Ils étaient à six kilomètres de la maison des Vane quand ils aperçurent l'incendie. C'était un véhicule, retourné en travers de la route, qui flambait.

— Mon Dieu, c'est la Mercedes d'Helena ! s'écria Richard.

Il bondit hors de la voiture et, en se ruant vers le véhicule en feu, faillit trébucher sur une chaussure abandonnée au milieu de la route. A sa grande horreur, il reconnut un soulier de femme.

— Béryl ! hurla-t-il.

Au moment où il tendait la main vers la portière de la Mercedes, les flammes redoublèrent de violence. Une vitre vola en éclats, projetant une pluie de verre sur le trottoir. Il recula, chancelant sous l'effet de la chaleur suffocante, et les narines irritées par l'odeur âcre de ses cheveux roussis. Au bout de quelques secondes, il recouvra l'équilibre ; il allait s'élancer de nouveau vers le brasier quand Jordan le retint par le bras.

— Attendez ! cria-t-il.

Richard se dégagea.

— Il faut la sortir de là !

— Non, écoutez !

Richard tendit l'oreille et entendit un gémissement presque inaudible. Il ne venait pas de la voiture, mais du bas-côté de la route.

Aussitôt, Jordan et lui longèrent l'accotement en appelant Béryl. Les plaintes se rapprochaient, montant des buissons obscurs, en contrebas. Richard dévala le talus et tomba dans un fossé de drainage.

C'est là qu'il la trouva, étendue parmi les feuilles et à peine consciente.

Quand il la souleva de terre, la mollesse et la froideur de son corps lui glacèrent le sang. « Elle est en état de choc, se dit-il. Le temps presse... »

Il faut l'emmener à l'hôpital, cria-t-il.

Jordan se précipita vers la voiture et ouvrit la portière. Richard se glissa sur le siège arrière, portant Béryl dans ses bras.

— Foncez ! hurla-t-il.

— Cramponnez-vous ! murmura Jordan en s'installant au volant avant de démarrer dans un crissement de pneus.

« Ne me quitte pas, suppliait Richard en serrant Béryl contre sa poitrine. Mon amour, ne me quitte pas... »

Mais tandis que la voiture traversait la nuit à tombeau ouvert, le corps de la jeune femme était de plus en plus froid.

A travers le brouillard de l'anesthésie, elle l'entendit prononcer son nom, mais le son de sa voix était si lointain qu'il semblait venir d'un autre monde. Puis elle sentit sa main se refermer sur la sienne et, à cet instant, elle comprit qu'il était là, juste à côté d'elle. Elle ne voyait pas son visage, n'ayant pas la force d'ouvrir les yeux. Pourtant, elle savait qu'il était près d'elle, et qu'il serait encore là quand elle se réveillerait, le lendemain matin.

Mais quand elle sortit du sommeil, ce fut Jordan qu'elle découvrit à son chevet. Le soleil de midi dardait ses rayons sur ses cheveux blonds et sur le livre de poésie posé sur ses genoux. Il lisait du Milton. « Cher Jordan, pensa-t-elle. Toujours présent. Et toujours calme. Si seulement j'avais hérité de sa tranquillité d'esprit ! »

A cet instant, Jordan leva les yeux et constata qu'elle était réveillée.

— Bienvenue parmi nous, petite sœur, dit-il en souriant.

— Je ne suis pas sûre de vouloir revenir parmi vous, murmura-t-elle.

— Ta jambe ?

— Je souffre le martyre.

Il appuya sur le bouton d'appel.

— Il est temps d'avoir recours au miracle de la morphine.

Mais les miracles mettent parfois du temps à arriver. Une fois la piqûre faite, Béryl ferma les yeux et attendit que la douleur se calmât, que la douce torpeur l'envahît.

— Tu as moins mal ? demanda Jordan.

— Pas encore.

Elle prit une profonde inspiration.

— Mon Dieu, je déteste être diminuée ainsi. Parle-moi. S'il te plaît.

— De quoi ?

— De Richard. Parle-moi de Richard. Pourquoi n'est-il pas là ?

— Il est venu de bonne heure ce matin, dit Jordan calmement. Mais Daumier l'a appelé.

Elle ne répondit pas, attendant qu'il en dît plus.

— Il t'aime, Béryl. J'ai la certitude qu'il t'aime.

Jordan ferma son livre et le posa sur la table de chevet.

— Franchement, c'est un type sympathique. Et digne de confiance.

— Digne de confiance, murmura-t-elle. Oui, c'est vrai.

— Il n'a pas pris ses jambes à son cou. Il a veillé sur toi.

— Par amitié pour oncle Hugh, précisa-t-elle.

Jordan ne répondant pas, elle en conclut qu'il avait des doutes sur leurs chances d'être heureux ensemble. Elle aussi. Depuis le début.

La morphine commençait à agir. Petit à petit, elle se sentit glisser dans le sommeil. Elle n'entendit que vaguement Richard entrer dans la pièce et discuter à voix basse avec Jordan. Ils parlaient d'Helena et de son corps tellement brûlé qu'il en était méconnaissable. Juste avant que la drogue plongeât son cerveau dans l'inconscience. Béryl eut la vision horriblement précise des flammes engloutissant la voiture. Et Helena.

Telle avait été la punition d'Helena, coupable d'avoir aimé d'un amour trop exclusif, trop violent.

Elle sentit que Richard lui prenait la main et la portait à ses lèvres.

« Et moi, se dit-elle, quel est le châtiment qui m'attend ? »

Épilogue

Buckinghamshire, Angleterre

Six semaines plus tard

Froggie piaffait d'impatience dans son box, manifestant son envie de prendre l'air à grand renfort de longues plaintes.

— Regarde-la ! La pauvre ! soupira Béryl. Elle manque tellement d'exercice qu'elle en devient folle. Tu devrais la faire courir un peu.

— Moi ? Monter cette... furie ? grogna Jordan. Je tiens trop à la vie.

Prenant appui sur ses béquilles, Béryl clopina jusqu'à l'écurie. Dès qu'elle l'aperçut, Froggie passa la tête par la porte et se frotta contre elle pour l'inviter à la promenade.

— Oh, tu es un amour.

— Un amour qui a mauvais caractère.

— Et qui a besoin d'un bon galop.

Jordan regarda sa sœur, en équilibre sur son plâtre et ses béquilles ; elle était d'une pâleur à faire peur. Comme si ces longues semaines à l'hôpital avaient épuisé sa force vitale. Certes, le sang qu'elle avait perdu pendant l'accident et les suites de l'opération destinée à réduire sa fracture du fémur expliquaient sa mine de papier mâché, mais dans la mesure où sa jambe cicatrisait bien et où la douleur n'était plus qu'un mauvais souvenir, Béryl aurait dû reprendre goût à la vie. Pourtant, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

C'était la faute de Richard Wolf.

Au moins, il avait eu la correction de lui rendre visite pendant son hospitalisation. A vrai dire, il avait même passé des journées entières à son chevet. Et toutes ces fleurs ! Un nouveau bouquet chaque matin !

Puis un jour, il avait disparu. Jordan ignorait ce qui s'était passé entre eux. Un matin, il était entré dans la chambre de sa sœur et l'avait trouvée debout devant la fenêtre, ses bagages au pied du lit, prête à partir pour Chetwynd.

Ils étaient rentrés depuis trois semaines, maintenant. « Et

depuis, elle broie du noir », pensa-t-il en regardant le visage blafard de Béryl.

— Allez, Jordie, dit-elle. Emmène-la galoper un peu. Moi, je ne peux pas la monter avant un mois.

Avec un soupir de résignation, Jordan ouvrit la porte de l'écurie et fit sortir Froggie dans la cour pour la seller.

— Tu as intérêt à te tenir tranquille, grommela-t-il à l'intention de la jument. A ne pas te cabrer. A ne pas lancer de ruade. Et surtout à ne pas piétiner ton cavalier.

« C'est ce que nous allons voir », semblaient dire les yeux de Froggie.

Jordan sauta en selle et fit un signe de la main à sa sœur.

— Prends soin d'elle ! lui recommanda Béryl. Fais attention qu'elle ne se blesse pas.

— Ton inquiétude est touchante, eut juste le temps de crier Jordan avant que Froggie ne s'élance à bride abattue à travers la cour.

Il réussit à se retourner pour jeter un dernier coup d'œil vers sa sœur, tristement plantée devant l'écurie. Comme elle paraissait petite, fragile ! Retrouverait-il un jour la Béryl d'autrefois ?

Froggie l'entraînait vers les bois. En constatant qu'elle fonçait tout droit vers le mur de pierre, il serra les cuisses sur le flanc de l'animal.

— Tu ne peux pas t'empêcher de sauter cet obstacle, hein ? murmura-t-il tandis que la crinière de la jument lui cinglait le visage. Ce qui signifie que je vais devoir le sauter aussi...

Le cavalier et sa monture franchirent le mur avec une large marge.

— Toujours en selle, pensa Jordan avec un sourire triomphant. Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement !

Une seconde après, Froggie l'avait désarçonné.

Par chance, Jordan atterrit sur un tapis de mousse. Etourdi par le choc, il regarda tourner la cime des arbres au-dessus de lui et eut vaguement conscience d'un crissement de pneus sur le chemin de terre. Puis il entendit quelqu'un crier son nom et se redressa péniblement.

Penchée au-dessus de lui, Froggie ne semblait pas le moins du monde embarrassée. Derrière elle, sortant d'une Austin rouge, Jordan aperçut Richard Wolf.

— Rien de cassé ? cria l'Américain en se précipitant vers lui.

— Dites-moi, Wolf, grommela Jordan, avez-vous décidé d'éliminer tous les Tavistock ? Ou en avez-vous après l'un de nous en particulier ?

Richard éclata de rire et l'aida à se relever.

— Ce n'est pas moi le responsable, mais votre cheval.

Les deux hommes regardèrent Froggie qui poussa un hennissement moqueur.

— Comment va Béryl ? demanda Richard.

Jordan secoua la poussière de son pantalon.

— Sa fracture est presque consolidée.

— Et à part ça ?

— Elle ne va pas très bien, à vrai dire.

Jordan se raidit et regarda Richard dans les yeux.

— Pourquoi l'avez-vous quittée ?

En soupirant, Richard jeta un coup d'œil vers Chetwynd.

— C'est elle qui me l'a demandé.

— Quoi ? s'écria Jordan, les yeux arrondis de surprise. Elle ne m'a jamais dit...

— C'est une Tavistock, comme vous. Elle ne se plaint jamais. Et elle ne perd jamais la face. Vous savez à quel point elle est orgueilleuse.

— Alors ça s'est terminé comme ça, dit Jordan. Vous vous êtes disputés ?

— Même pas. Mais nous ne sommes pas du même monde.

Il secoua la tête.

— Regardez les choses en face, Jordan. Elle aime le thé et le cricket. J'aime le café et le base-ball. Elle détesterait Washington. Et je ne suis pas sûr de pouvoir m'habituer à ça.

D'un geste de la main, il désignait la campagne environnante.

« Mais si, vous vous y habituerez, pensa Jordan. Et elle s'accommodera du reste. Car il est évident que vous êtes faits l'un pour l'autre. »

— Toujours est-il que lorsque Niki m'a rappelé que nous avions un contrat à New Delhi, Béryl a insisté pour que j'honore cet engagement. Elle pensait que cette séparation serait une excellente

mise à l'épreuve. « Loin des yeux, loin du cœur », dit le dicton.

— Ce dicton s'est-il vérifié ?

— Pas le moins du monde, répondit Richard en remontant en voiture. J'envisage de devenir membre de votre famille de fous. Vous avez des objections ?

— Aucune, dit Jordan. Mais si vous voulez vivre heureux et longtemps, j'ai un conseil à vous donner...

— Lequel ?

— Débarrassez-vous de ce cheval.

En riant, Richard démarra et fonça vers Chetwynd.

Et vers Béryl.

« Bonne chance, petite sœur, pensa Jordan en regardant l'Austin disparaître dans le virage. Je suis ravi que tu aies enfin trouvé l'amour. Si cela pouvait m'arriver à moi aussi... »

Puis il se tourna vers Froggie.

— Quant à toi, je vais t'apprendre qui commande ici.

Froggie poussa un grognement. Puis, en secouant triomphalement sa crinière, elle fit demi-tour et s'élança vers Chetwynd au galop, abandonnant son cavalier au bord du chemin.

— Cela ne te ressemble pas de broyer du noir comme ça, dit oncle Hugh en cueillant une tomate qu'il déposa avec précaution dans son panier d'osier.

Avec son chapeau de paille et son grand tablier bleu, il ressemblait davantage au jardinier du manoir qu'à son propriétaire.

— Je me demande pourquoi tu fais si triste mine. Ta jambe est presque guérie.

— Ce n'est pas ma jambe.

— C'est quoi, alors ? demanda oncle Hugh en se dirigeant vers les rames de haricots verts.

Soudain, il s'arrêta et se retourna pour la regarder.

— Je vois. C'est à cause de lui, n'est-ce pas ?

Avec un soupir, Béryl prit ses béquilles et se leva du banc sur lequel elle était assise.

— Je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

— Ni maintenant, ni jamais ?

— Non, répliqua-t-elle sèchement avant de s'engager sur le chemin qui menait vers le labyrinthe, frôlant au passage un buisson de lavande qui exhala tout son parfum.

Un jour, ils avaient descendu ce chemin ensemble, pensa-t-elle. Aujourd'hui, elle le parcourait seule.

Elle pénétra dans le labyrinthe et, en s'aidant de ses béquilles, elle clopina dans le dédale de ses allées pour émerger au centre, où elle s'assit sur le banc de pierre. « C'est vrai, je broie du noir, se dit-elle. Oncle Hugh a raison. Il est temps que je me ressaisisse et que je reprenne ma vie en main. »

Mais pour cela, il fallait d'abord qu'elle cessât de penser à lui. L'avait-il oubliée ?... Ses doutes, ses craintes l'assaillirent de nouveau. Elle l'avait mis à l'épreuve. Et elle avait eu tort.

Soudain, elle entendit quelqu'un crier son nom. Mais l'appel semblait si lointain qu'elle crut d'abord avoir rêvé. Puis la voix la héra de nouveau, plus proche cette fois.

Elle sauta sur ses pieds, cherchant son équilibre sur ses béquilles.

« Richard ? »

— Béryl ? Où es-tu ?

— Dans le labyrinthe !

Les pas se rapprochaient le long du chemin.

— Où ?

— Au milieu !

Elle l'entendit rire de l'autre côté des remparts de feuillage.

— Et comment vais-je trouver ma route jusqu'au fromage ?

— Penses-y très fort, dit-elle. Ce sera la preuve de ton amour.

— Ou de ma folie, murmura-t-il en se précipitant dans le labyrinthe.

— Je suis très fâchée après toi, tu sais, cria-t-elle.

— Je m'en aperçois.

— Pas une lettre ni un coup de fil !

— J'étais trop occupé à m'organiser pour rentrer à Londres. Et puis, je voulais te manquer. Ai-je réussi ?

— Non.

— Pas du tout ?

— Pas le moins du monde...

Elle se mordit la lèvre.

— Enfin, un petit peu...

— Toi, tu m'as manqué.

— Vraiment ? demanda-t-elle doucement.

— Tellement que si je ne trouve pas immédiatement le cœur de ce satané labyrinthe, je vais...

— Tu vas quoi ? demanda-t-elle, le souffle court.

A cet instant, elle entendit un froissement de branches à côté d'elle et se retourna. Une seconde plus tard, il la serrait dans ses bras et l'embrassait avec tant de fougue qu'elle fut prise de vertige. Ses béquilles lui glissèrent des mains et tombèrent au sol. Mais elle n'en avait plus besoin, maintenant qu'il était là pour la retenir.

Il fit un pas en arrière et la regarda.

— Bonjour, miss Tavistock, murmura-t-il.

— Tu es revenu, chuchota-t-elle. Tu es revenu.

— Tu ne t'y attendais pas ?

— Cela signifie que tu as réfléchi à notre sujet ?

Il éclata de rire.

— A vrai dire, je n'ai pas été capable de me concentrer sur autre chose. Ni sur ma mission, ni sur le client. Finalement, j'ai demandé à Niki de me remplacer le temps d'arranger la situation entre nous.

— Tu crois que c'est possible ? demanda-t-elle doucement.

Il prit son visage entre ses mains.

— Je ne sais pas. Certains vont penser que nous n'avons aucune chance...

— Ils auront raison. Tant de choses nous séparent...

— Mais tant d'autres nous rapprochent.

Il pencha la tête pour effleurer sa bouche de ses lèvres.

— Je l'avoue. Je ne serai jamais un parfait gentleman. Je n'aime pas le cricket. Et il faudrait me payer cher pour me faire monter à cheval. Mais si tu veux bien me pardonner ces terribles défauts...

— Quels défauts ? chuchota-t-elle en lui passant les bras autour du cou.

Et leurs bouches s'unirent de nouveau.

Au loin, la cloche de l'église sonna six coups pour célébrer le crépuscule avec sa lumière veloutée et ses parfums délicats. « Et l'amour », pensa Béryl tandis qu'il la serrait contre lui.

Le grand amour.

Table des Matières

- Prologue
- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.
- 11.
- 12.
- Épilogue

Doute mortel

A travers le destin tragique d'une famille,
une sombre affaire d'espions
doublée d'une bouleversante histoire d'amour.

L'espionnage est une tradition dans la famille Tavistock. Beryl n'était qu'une enfant quand ses parents sont morts vingt ans plus tôt en mission. A ses yeux, ils sont des héros. Mais à l'occasion d'une réception donnée par son oncle et réunissant les ténors des services secrets, l'intégrité de Bernard et Madeleine Tavistock est remise en question : les parents de Beryl ne seraient pas morts pour leur pays mais parce qu'ils étaient passés à l'ennemi. Ses parents, des traîtres ? La jeune femme n'en croit pas un mot. Et loin de prêter l'oreille à ces propos diffamants, elle réussit à convaincre son frère de l'accompagner à Paris, sur les lieux du drame. A la demande de l'oncle des deux jeunes gens, Richard Wolf, un ancien agent de la C.I.A., les accompagne afin d'assurer leur protection. Une protection apparemment bien utile, si l'on en croit les tentatives d'assassinat dont sont bientôt victimes le frère et la sœur. Mais Beryl se méfie de Richard, en dépit — ou à cause — de l'irrésistible attirance qu'elle éprouve pour lui. Et parce qu'elle comprend très vite que cet homme mystérieux, qui a très bien connu ses parents autrefois, est loin de dire sur cette affaire tout ce qu'il sait.